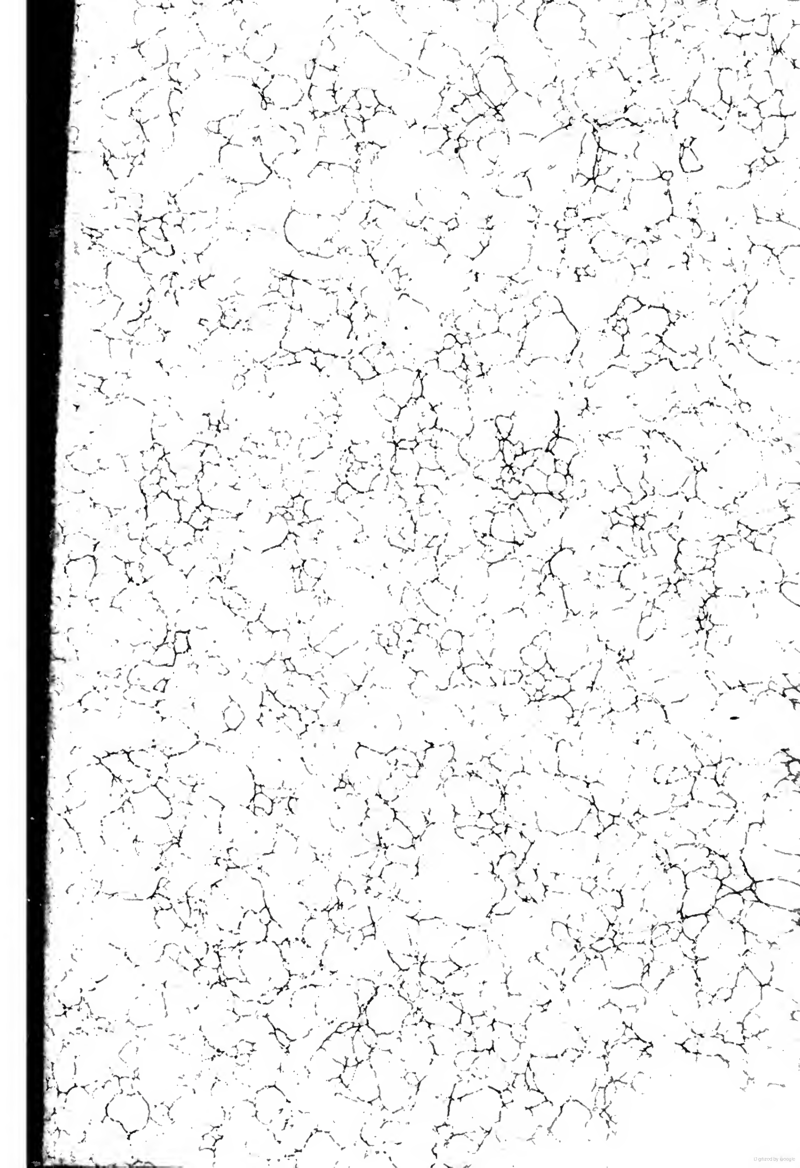

ESI - PALLI
L A



LE MOT
DE
L'ÉNIGME
II

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



Mme AUGUSTUS CRAVEN

LE MOT DE L'ÉNIGME

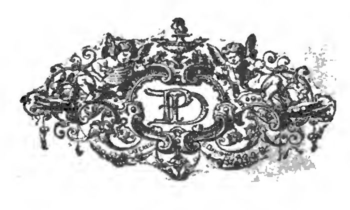
Ce qu'il y a de plus digne d'être montré aux hommes, c'est une âme humaine.

The one thing worth showing to mankind is a human soul.

BROWNING.

TOME SECOND

DEUXIÈME ÉDITION





PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1874

LE

MOT DE L'ÉNIGME

XXV

Plusieurs mois se passèrent toutefois sans amener de changement dans cette vie insouciante et heureuse. L'arrivée de Lando, peu après, celle de Mario, en furent les principaux incidents. Mario quittait peu mon père, et ses visites étaient courtes et rares. Il aimait la maison paternelle mieux qu'autrefois, maintenant qu'il y était seul; de son côté mon père, soulagé d'une lourde responsabilité, par le mariage de l'une de ses filles et la vocation de l'autre, agréait plus que jamais la présence de son fils, qui l'empêchait de souffrir de sa solitude et ne lui causait aucun souci. Il pouvait

ainsi ne plus vivre que pour ses affaires et avec ses souvenirs, et Mario accomplissait avec dévouement et sans difficulté les devoirs nouveaux que lui imposait notre départ. Il venait de temps en temps voir ses deux sœurs, et il n'avait pas tout à fait perdu l'habitude de m'adresser des conseils et des remontrances. Toutefois, comme ma situation actuelle m'obligeait à un certain éclat, dont il n'était pas fâché d'avoir sa part, et qu'en somme, il ne se déplaisait point sous mon toit, il ne m'avait pas été aussi difficile qu'autrefois d'obtenir son suffrage; d'ailleurs, chose étrange peut-être, au milieu de l'entraînement frivole que je subissais, je n'avais encore rien perdu de cette absence de coquetterie et de vanité qui, presque autant que ma tendresse pour Lorenzo, me servait de sauvegarde dans le monde et me mettait à l'abri de ses médisances, non moins que de ses dangers réels. Ce point reconnu, Mario (qui ne se croyait point affranchi, par mon mariage, du soin de veiller sur ma réputation) avait été pour moi aussi bienveillant qu'il aurait peut-être été implacable s'il en eût été autrement. Comme, de mon côté, je ne redoutais nullement sa surveillance, et qu'il m'apportait, avec des nouvelles de mon père, ces souvenirs du passé toujours chers, quel que soit le

présent, je le recevais avec affection, et ses visites me faisaient toujours plaisir.

Quant à Lando, il avait été contraint de s'arracher de Paris, et de consacrer à l'économie une année tout entière qu'il était venu, fort à contre-cœur, passer au sein de sa famille. En arrivant, il avait commencé par s'étonner beaucoup de me trouver plus gaie à Naples qu'à Paris, et par déclarer que la vie d'une petite ville lui était devenue impossible et qu'il allait passer son temps d'exil dans une reclusion absolue. Mais il se contenta de porter cette nostalgie parisienne de salon en salon, et d'exhaler ses plaintes tantôt en italien (en grasseyant beaucoup), tantôt dans un français mélangé de l'argot le plus récent et compréhensible seulement aux initiés. Comme en dépit de tout cela cependant sa bonhomie naturelle se faisait jour, on lui pardonnait le reste, et on l'accueillait bien partout, en sorte que l'existence lui devint peu à peu supportable; bientôt il se résigna presque tout à fait; enfin, vers la fin de l'hiver, il était si bien « *rapatrié* » qu'il n'y en avait pas de plus ardent que lui à préparer et à organiser tous les divertissements par lesquels se terminait le carnaval à Naples. Chars, costumes, dragées et fleurs pour *To-*

lède[1], soupers, dominos et déguisements pour les *Festini*[2] de Saint-Charles, sans compter un grand bal costumé à *l'Académie*[3] et, brochant sur le tout, des comédies de société en perspective pour le carême. Avec tout cela, il y avait moyen d'échapper au danger de mourir d'ennui avant Pâques !...

Je dois avouer, au surplus, qu'il me trouvait tout aussi disposée qu'une autre à le seconder. J'étais dans un de ces accès de gaieté exubérante qui, à Naples et même à Rome, s'emparaient parfois, pendant les folies du carnaval, même des gens les plus raisonnables et les plus sensés. Mais il faut le reconnaître, ces folies n'avaient point en Italie l'aspect vulgaire, grossier et répulsif que la gaieté publique revêtait à Paris, pendant ces mêmes jours. On pouvait dire qu'à Paris, pendant les jours gras, tout le monde semblait devenir plus ou moins mauvais, tandis qu'à Rome et à Naples tout le monde semblait redevenir plus ou moins enfant. Y avait-il à cela plus d'apparence que de réalité? Faut-il penser que pendant ces

[1] La rue de Tolède où avaient lieu pendant le carnaval les promenades masquées et les combats de dragées.

[2] Bals masqués.

[3] Nom du lieu où se donnaient de grands bals organisés par la noblesse de Naples, dont il fallait faire partie pour avoir le droit d'y souscrire.

jours, consacrés au plaisir, la dose du mal est la même partout? Je ne saurais le dire. A Rome, sans doute, non moins qu'à Paris ou à Naples, tandis qu'au Corso on se jette des « *confetti* » et que les « *moccoletti* » s'allument, les églises s'illuminent aussi, et une foule nombreuse, prosternée devant le Saint-Sacrement exposé sur les autels, y prie pour expier les folies de la foule joyeuse. Néanmoins, il me semble qu'aucun de ceux qui en ont fait la comparaison n'ont hésité à reconnaître une grande différence entre le caractère de l'une et de l'autre gaieté, aussi bien qu'entre les différents genres de divertissements qu'elle inspire.

Stella était dans une disposition aussi gaie que moi, et c'était à peine si Angiolina (la seule qui fût dans son droit) se préparait avec plus d'entrain que nous à aller jeter des dragées aux passants, ou à livrer bataille aux chars dans lesquels, sous divers déguisements, la plupart des hommes de la société se disposaient à parcourir Tolède. Ces chars passaient sous la grêle des projectiles lancés de tous les balcons, et y répondaient par des volées de dragées ou des fleurs, envoyées jusqu'aux étages les plus élevés, soit au moyen de cornets ou de pelles faits exprès pour cet usage, soit en escaladant des échafaudages préparés dans

tous les chars pour rapprocher les combattants. Lorenzo, Lando, Mario lui-même, étaient enrôlés dans l'équipage nombreux d'une merveilleuse gondole du quinzième siècle (époque dont ils devaient tous revêtir le costume) ; Lorenzo, par son goût et ses connaissances de tous genres, avait contribué à rendre cette mascarade presque intéressante au point de vue de l'art et de l'histoire, et il s'en était occupé autant que personne.

Nous étions au beau milieu de ces préparatifs, lorsqu'un matin il me dit d'un air contrarié qu'il venait de recevoir une lettre de son homme d'affaires qui l'obligeait à s'absenter pendant quelques jours. Cette fois il s'agissait seulement d'aller jusqu'à Bologne, et il serait de retour, sans faute, la veille du Jeudi gras, jour fixé pour la première promenade de la gondole. Néanmoins ce départ me chagrina d'autant plus qu'il y avait fort longtemps qu'il n'avait fait d'absence et que j'en avais pour ainsi dire perdu l'habitude. Je ne dissimulai donc point ma contrariété. Mais comme la sienne ne semblait point être moindre, je le vis enfin partir non sans déplaisir, mais sans le moindre réveil de mes défiances passées.

Le carnaval était tardif cette année-là, et l'approche du printemps se faisait déjà sentir dans

l'air. J'avais passé deux heures avec Stella dans le parc de Capo di Monte, et Angiolina avait cueilli sur l'herbe tant de violettes, qu'elle en avait rempli une corbeille tout entière. A la gaieté du moment se joignait encore celle de la saison et de tout ce que le ciel de Naples y ajoute d'enchantement. Lorsque les circonstances de la vie ne sont pas en complet désaccord avec la beauté de la nature, on éprouve alors un transport inconnu en tout autre lieu. Ce jour-là j'étais heureuse et gaie, plus encore que de coutume, et cependant, au moment où nous allions quitter le parc, il me prit tout à coup une de ces tristesses vagues et soudaines qui semblent jeter leur ombre sur tout excès d'admiration.

— Un moment encore, Stella, lui dis-je, il fait si beau. Jamais le ciel et la mer n'ont été bleus comme aujourd'hui!... je n'ai pas le courage de rentrer.

— Restons, Ginevra, tant que tu voudras. Je ne me lasse jamais, tu le sais, de ce que nous avons là sous les yeux!... Cette belle nature est pour moi une mère, une amie, un soutien. Elle m'a si souvent aidée à vivre!

— Pauvre Stella! dis-je alors avec un léger remords, car il me semblait que j'oubliais

trop parfois la différence de nos deux destinées.

Mais elle poursuivit avec son charmant sourire :

— Vois-tu, Ginevra, on a dit de moi que j'avais le *sang joyeux!* ce qui signifie, j'imagine, que mon naturel était d'être heureuse, et lorsque tout moyen de suivre cette vocation me manque, je lui obéis encore en ouvrant les yeux. La seule beauté de la lumière suffit pour répandre en moi des torrents de joie...

En ce moment Angiolina vint en courant lui apporter un petit bouquet de violettes qu'elle avait attachées ensemble. Stella le prit, puis elle enleva l'enfant dans ses bras...

— Regarde, Ginevra, regarde le bleu des yeux de mon Angiolina. N'est-il pas plus beau mille fois que celui de la mer ou du ciel? Tiens, ne parlons plus de moi, poursuivit-elle, tandis que la petite fille passait ses deux bras autour du cou de sa mère et appuyait sa joue rose contre la sienne. Ce trésor me suffit; je n'en demande aucun autre.

— Oui, Stella, tu as raison, et pour ce bonheur je donnerais tous ceux que je possède.

— Dieu te l'accordera sans doute un jour, répondit-elle en souriant.

Et notre gaieté interrompue un instant reprit

son cours. Il était l'heure de partir, nous regagnâmes sans tarder notre voiture qui nous attendait à la grille du parc.

Ce jour était le mardi, avant-veille du Jeudi gras; c'était donc le lendemain que j'attendais le retour de Lorenzo. Tous les préparatifs de la mascarade étaient terminés, et en passant devant la porte de ma tante, donna Clelia, qui demeurait dans la rue de Tolède, je proposai à Stella de lui faire une visite et de nous assurer qu'elle aussi s'était occupée de tout ce qui la regardait, car c'était de son balcon que devait se livrer, le surlendemain, la première grande bataille des dragées.

Donna Clelia, je l'ai dit, avait éprouvé, à l'époque de mon mariage, un passager mouvement d'humeur. Mais elle s'était promptement décidée à envisager cet événement d'un bon œil. Sans doute, il eût été plus agréable de pouvoir dire « le *duc mon gendre*, » mais enfin, à défaut de cette satisfaction, c'en était une aussi que de pouvoir dire : « *ma nièce la duchesse*, » et ma tante ne se la refusait pas. A cela se joignait un autre avantage plus important; c'était celui de tenir en ma personne un moyen de parvenir à faire partie de ce grand monde qu'elle n'avait jamais aperçu jusque-là qu'à une incommensurable distance, et où

elle tenait encore plus à introduire ses filles qu'à pénétrer elle-même. Aussi, dès le jour de mon mariage, elle avait résolu de venir s'établir à Naples, et cette résolution avait déjà eu pour elle les plus heureux résultats. Teresina et Mariuccia étaient de grandes filles, un peu dénuées de distinction, mais non de beauté. Grâce à notre parenté, elles étaient invitées presque partout, et le rêve de leur mère était à peu près réalisé. Comme indubitablement j'y avais contribué, et qu'elles avaient la bonne grâce de le reconnaître, j'étais au mieux avec elles aussi bien qu'avec donna Clelia. Celle-ci, on le comprendra sans peine, avait accueilli avec enthousiasme la demande que je lui avais faite de livrer ses balcons pour le Jeudi gras à la « *crème* » du beau monde, et nous la trouvâmes dans tout le feu des préparatifs qu'elle jugeait nécessaires pour ce grand événement.

Ma tante occupait au premier étage d'un des grands palais de la rue de Tolède un appartement de belles proportions, mais triste et sombre le matin, comme le sont tous ceux qui se trouvent dans cette localité. Le soir, lorsque ses salons étaient éclairés, ils faisaient cependant fort bon effet, et donna Clelia elle-même, lorsque sa volumineuse personne était revêtue d'un costume de

velours noir, et qu'elle avait ajouté à sa chevelure, hardiment relevée, un faux chignon, un panache de plumes rouges et de fort beaux diamants, donna Clelia, je l'affirme, représentait fort bien son personnage de mère noble et l'on pouvait même supposer en la regardant que, dans son temps, elle avait dû être plus belle que ses filles. Mais lorsqu'elle nous reçut ce jour-là, enveloppée dans une vaste robe de chambre qui indiquait que malgré l'heure avancée sa toilette n'était pas encore commencée, et ses cheveux réduits à leur plus simple expression, ma tante présentait un tout autre aspect. Elle ne fut toutefois nullement déconcertée de nous voir paraître, et nous reçut au contraire à bras ouverts, car elle était bien aise de nous expliquer tous les arrangements qu'elle était occupée en ce moment à surveiller elle-même, explication qui était en même temps celle du négligé dans lequel nous la surprenions.

Elle nous fit donc arpenter avec elle tout l'appartement, nous indiquant dans la pénombre les places, ici et là, où elle allait faire mettre une profusion de fleurs. Puis l'endroit où serait placée une grande table chargée de tout ce qui pourrait nous aider à reprendre des forces pendant le combat. Puis encore de véritables cuves préparées pour

contenir les dragées, et où nous trouverions des munitions inépuisables. Ma tante était riche, rien ne lui coûtait pour s'amuser et amuser les autres, et jamais elle n'avait trouvé l'occasion meilleure pour dépenser son argent. Elle avait bien réussi déjà à donner deux soirées, et ses grands salons s'étaient trouvés remplis de monde, mais ce monde n'était pas *tout le monde*, et ceux qui n'y étaient pas étaient précisément ceux qu'elle tenait le plus à recevoir, or c'étaient ceux-là même qui, le Jeudi gras, lui faisaient le plaisir de venir se servir de son appartement. Elle ne songeait point à sonder leurs motifs : il lui suffisait d'obtenir leur présence.

Enfin, après avoir tout examiné et approuvé, comme le désordre régnait dans tous les salons, ma tante nous emmena dans sa chambre à coucher. Elle donna à Stella et à moi les deux fauteuils qui s'y trouvaient, déposa par terre pour l'usage d'Angiolina une provision de biscuits, de marrons glacés et de mandarines, et elle s'assit elle-même au pied de son lit, prenant pour siége le bois laissé vacant par les matelas, couvertures, draps et oreillers, roulés tous ensemble pendant la journée (selon un usage napolitain) et ayant l'aspect d'un gigantesque ballot déposé à l'autre bout du lit.

Ma tante s'arma de son grand éventail et, tout en l'agitant vigoureusement, elle se mit en devoir de nous entretenir, et d'abord elle répondit à mes questions :

— Tu demandes où sont les *ragazze*[1] ?... mais je ne t'ai donc pas dit qu'elles sont allées faire une course à Sorrento avec la *baronessa?*

— Non, *zia*[2] Clelia, vous ne me l'aviez pas dit. Et quand reviennent-elles?

— Oh! tout à l'heure. Je les attends avant la nuit. Il faisait si beau hier! Elles n'ont pas voulu refuser à la *baronessa* de l'accompagner, mais elles ne se seraient pas souciées de perdre deux jours du carnaval... et la *baronessa* elle-même ne voudrait, pour rien au monde, manquer son jour de Saint-Charles... Teresina doit y aller ce soir avec elle.

La baronne en question était une amie de ma tante, et c'en était une dont elle aimait d'autant plus à s'enorgueillir devant moi, que si elle me devait quelques connaissances dont elle était satisfaite, elle ne perdait cependant aucune occasion de me rappeler que celle-ci, elle ne la devait qu'à elle-même.

[1] Les filles : ou « *mes filles.* »
[2] Tante Clelia.

— Ah ! Ginevrina mia !... poursuivit-elle. Tu as aussi une belle maison, je ne dis certainement pas le contraire, mais si tu voyais celle de la baronessa !... Quels meubles ! quelles glaces ! quelles dorures !... et puis quelle vue !...

Ici ma tante baisa le bout de ses cinq doigts et ouvrit ensuite la main toute grande, exprimant par cette pantomime une admiration à laquelle les paroles ne suffisaient pas...

— Comment ? dit Stella d'un air surpris. Mais j'ai cru que sa maison était près d'ici et qu'elle n'avait pas de vue du tout... il me semble en vérité qu'on ne doit rien voir de ses fenêtres.

— Pas de vue !... s'écria donna Clelia. Pas de vue de la maison de la *baronessa ?*... Ne rien voir de ses fenêtres !... Mais vous vous trompez étrangement, contessa Stella ! vous êtes dans la plus grande erreur. On voit *tout* de ses fenêtres, tout. Il ne passe pas une carrozzella, pas un âne, pas un cheval, pas un homme ou une femme à pied, à cheval ou en voiture, qu'on ne les voie, et comme les salons sont *al primo piano*, on les voit comme je vous vois là, à pouvoir regarder jusqu'à la couleur des cravates, ou la forme des mantelets des dames !

— Eh ! oui, oui ! zia Clelia. Vous avez raison et

c'est Stella qui a tort, la baronne a une vue admirable... pour son goût.

— *E poi*... dit donna Clelia en ralentissant le mouvement de son éventail pour donner plus de gravité à ses paroles. Une situation unique dans toute la ville de Naples! une église d'un côté, et de l'autre le nouveau théâtre des Muses! et si près à droite et à gauche que..... *figuratevi!*..... elle a d'un côté une petite galerie, dont elle a la clef, qui la conduit à sa tribune dans l'église, et de l'autre, un passage (dont elle a aussi la clef) qui la mène tout droit dans sa loge au théâtre! Je vous demande si on peut imaginer quelque chose de plus commode?... Mais à propos, Ginevra, as-tu vu Livia dernièrement?

— Oui; je la vois toutes les semaines.

— Ah! par exemple! dit donna Clelia en joignant les mains, en voilà une qui est une sainte!... Mais je ne vais plus la voir, depuis que le carnaval est commencé, parce que chaque fois que j'y vais, je sens qu'il faut que je devienne meilleure, et dès le lendemain je vais me confesser... Cela produit exactement le même effet sur les *ragazze*, aussi elles m'ont priée de ne plus les conduire au couvent avant le mercredi des cendres.

Stella, moins accoutumée que moi à la conver-

sation de ma tante, riait aux éclats, et j'en faisais autant tout en trouvant qu'elle traduisait assez bien à sa façon l'effet des visites au couvent, lorsque la porte s'ouvrit avec fracas. Teresina et Mariuccia parurent, portant dans leurs bras une vraie cargaison de fleurs. A notre vue, exclamation de joie :

— Oh ! Ginevrina!... *contessa!... e la bambina ! che piacere!...* Quel bonheur de vous trouver ici !...

Grandes embrassades avec tout le monde. Puis récits de tous genres, bruit de paroles presque incompréhensibles.

— *Che tempo!... che bellezza! che paradiso !* Elles s'étaient amusées *quanto mai !* et puis, au retour, elles avaient rencontré don Landolfo, et don Landolfo avait invité Teresina à danser avec lui le cotillon, au bal de demain!... et don Landolfo avait dit que la toilette de Mariuccia à celui de samedi dernier était *un amore !*

Il faut dire que Lando, dans cet intérieur, était pris au grand sérieux, que son opinion y faisait loi, en tout ce qui concernait la toilette, et que lui-même ne dédaignait pas de donner à ces jeunes filles quelques conseils qui les ramenaient dans la voie du bon goût, dont elles étaient assez souvent tentées de s'écarter.

Nous allions enfin les quitter lorsque Mariuccia s'écria :

— Oh! à propos, Ginevrina, Teresina a cru voir de loin le duc Lorenzo à Sorrento.

— Lorenzo?... à Sorrento!... Non, tu t'es trompée, Teresina; il est parti pour Bologne il y a huit jours; il ne revient que demain.

— Tu entends? dit Mariuccia à sa sœur, je te disais bien que tu avais tort et que ce n'était pas lui.

— C'est singulier, dit Teresina. En tout cas c'est quelqu'un qui lui ressemblait beaucoup; mais il est vrai que je l'ai à peine aperçu une seconde.

— Et où cela? dis-je avec un très-léger battement de cœur.

— A la fenêtre d'une petite villa située loin de la route, au fond d'une *masseria*[1]. Nous y avons passé par hasard dans notre promenade.

Elle s'était trompée, cela était évident; pourtant lorsque le soir Lorenzo reparut, un jour plus tôt que je ne l'attendais, j'éprouvai en le revoyant un peu de malaise. Il s'en aperçut et me demanda en souriant si par hasard j'étais contrariée qu'il eût hâté son retour? Je fus tentée de lui dire ce

[1] Enclos planté de maïs, de vignes et d'orangers.

qui me troublait. Mais j'eus honte du nouveau soupçon que cette explication aurait révélé, et je me le reprochai même comme une injure envers lui. Je me tus donc et m'efforçai d'oublier, ou du moins de ne faire aucune sorte d'attention aux bavardages de mes cousines.

XXVI

Parmi les plaisirs du carnaval, il en était un auquel je n'étais nullement tentée de prendre part, c'était celui du bal masqué ou, comme on le nommait, du Festino de Saint-Charles. Je dois cependant remarquer ici que, pour ce divertissement plus encore que pour tous les autres, Naples différait de Paris, et qu'il n'y avait aucune ressemblance entre les bals masqués de Saint-Charles et ceux qui se donnent à l'Opéra de Paris. Aucune femme honnête ou seulement prudente ne songerait, j'imagine, à s'aventurer à celui-ci, tandis qu'à Saint-Charles, il n'était pas rare d'y voir, non-seulement toutes les femmes de la société, mais

même des jeunes filles conduites par leurs mères comme à tout autre bal. On se masquait pendant une heure : on s'amusait, si on en avait le talent, à intriguer ses connaissances et ses amis ; puis, à une heure dite, plusieurs salons (formés en réunissant ensemble un nombre plus ou moins grand de loges) s'illuminaient successivement. Alors chacun ôtait son masque, et les différentes coteries se retrouvaient par groupes de dix, quinze ou vingt personnes pour souper ensemble à visage découvert. Je ne prétends point nier, assurément (mon récit lui-même me l'interdirait), que la facilité de profiter du masque pour passer la soirée d'une façon moins inoffensive ne fût souvent mise à profit : il ne saurait en être autrement, là où règne ce genre de folie, même lorsqu'elle est mitigée. J'ai voulu seulement expliquer quel en était alors le caractère général.

Je n'avais, toutefois, nulle envie d'aller au Festino : mettre un masque sur mon visage m'inspirait une vive répugnance, et le voir sur celui des autres me causait une sorte de peur. De plus, je ne comprenais rien à l'intérêt qu'inspire ce genre de mystère toujours vain et puéril, lorsqu'il n'est pas dangereux et coupable ; je ne possédais ni le talent de déguiser ma voix, ni celui de me servir du jar-

gon qui constitue l'esprit du bal masqué. J'avais donc nettement refusé de faire partie d'une réunion de vingt personnes qui se rendaient ensemble à Saint-Charles le Jeudi gras, et qui, après s'être dispersées quelque temps dans la salle, devaient se rejoindre pour souper ensemble.

Stella n'avait ni mes répugnances, ni mon incapacité; elle savait, au contraire, jouer à ce jeu du masque avec grâce et finesse, et elle aussi avait été invitée, comme moi, à s'enrôler dans cette bande joyeuse; mais elle avait renoncé à cet amusement pour souper en famille avec ses vieux parents et leurs amis, et nous avions décidé, d'un commun accord, que nos plaisirs, pour ce jour-là, se borneraient à celui qui nous attendait *à Tolède* au balcon de ma tante donna Clelia.

L'heure en était venue, et nous étions sous les armes, c'est-à-dire le visage protégé par une sorte de visière formée d'un léger réseau de fil de fer, et toutes (sauf ma tante) vêtues de manière à ne pas craindre les nuages de farine que nous allions affronter en même temps que ces projectiles qui, sous le nom de *confetti*, sont fort redoutables et n'ont de doux et de sucré que leur nom. Quelques-unes avaient poussé la précaution jusqu'à se faire faire, exprès pour ce jour, un costume de bataille. De

ce nombre, Teresina et Mariuccia, à l'instigation de Lando, avaient revêtu des robes de coutil blanc, ornées de nœuds roses, qui, tout en leur permettant d'affronter sans danger les coups qui allaient pleuvoir sur elles, leur allaient fort bien, et les faisaient ressembler à deux bergères de Watteau un peu colossales. Mais ma tante avait dédaigné ce mélange d'élégance et d'économie; elle n'avait point songé à ce qui allait avoir lieu dans la rue, mais à ce qui allait se passer dans son salon. Sans égard pour le péril, elle avait mis une robe de soie jaune, de la nuance la plus éclatante, et elle avait surmonté son chignon et ses fausses tresses d'un bonnet orné de bluets et de coquelicots, auquel était attaché un nœud rouge qui flottait comme un drapeau au sommet d'une tour. Cette parure était destinée à faire honneur à ses visiteurs intéressés. Pour la plupart, ceux-ci n'avaient cru venir chercher chez elle que son balcon; mais, pour parvenir à ce balcon, il fallait traverser le salon, et dans ce salon se tenait donna Clelia elle-même, arrêtant les arrivants au passage et prélevant un tribut de politesse que personne ne pouvait lui refuser, et que (ainsi mis en demeure) chacun lui payait libéralement. Aussi, jamais, en un seul jour, elle n'avait fait une pa-

reille récolte de nouvelles et nobles connaissances, jamais elle n'avait reçu, à la fois, un si grand nombre d'invitations désirées : car pouvait-on en effet répondre autrement que par l'hospitalité à l'hospitalité dont on était l'objet? Ma tante eut ainsi, au début de la journée, une heure de joie sans mélange.

Enfin la bataille s'engagea sérieusement. Pour qui en a livré de semblables, il est superflu de dépeindre l'entraînement et la folie que chacun finit par y apporter; à qui n'en a pas l'expérience, il est inutile de chercher à le faire comprendre. Il faut l'avouer pourtant : à la première volée de *confetti* dont on est atteint, on trouve l'amusement médiocre et on est tenté de se retirer avec humeur de ce qui semble d'abord un brutal jeu d'enfants. Puis on essaye de se défendre en attaquant à son tour; alors peu à peu on est pris de l'ardeur du combat, on s'y engage, on s'y acharne, et pendant des heures parfois, sans s'apercevoir de la fatigue, sans remarquer les coups que l'on reçoit, on persiste à renvoyer volée pour volée. Et alors ce sont des *confetti*, des œufs remplis de farine, des dragées, des fleurs ou de gros bouquets qu'on se renvoie mutuellement. Si les munitions manquaient, on jetterait par la fenêtre tout ce qu'on

trouverait sous la main : on finirait par se jeter soi-même plutôt que d'abandonner la partie!

Ce jeu durait déjà depuis plus d'une heure, et nous étions en plein vertige, lorsque la gondole vénitienne fit son apparition dans le Corso; elle fut accueillie par les cris et les applaudissements de la foule. Jamais, en effet, on n'avait rien vu dans ce genre d'aussi splendide. La gondole s'avançait lentement en s'arrêtant devant chaque balcon. Arrivée sous le nôtre, elle y stationna longtemps et nous nous livrâmes un combat acharné. Malgré la visière qui cachait son visage, je distinguai sans peine la taille noble et souple de Lorenzo. Lando et Mario avaient fort bonne mine aussi, mais Lorenzo les dépassait tous par la grâce et l'aisance avec laquelle il portait son costume, ainsi que par l'adresse avec laquelle il savait faire parvenir précisément où il le voulait les bouquets lancés par sa main... Il m'eut vite reconnue aussi et il me jeta un bouquet de roses!...

Hélas! ces roses flétries, je les conservai longtemps, en souvenir de ce jour qui devait pour moi si étrangement finir!...

Après que la gondole se fut éloignée et qu'il ne me fut plus possible de la suivre des yeux, je me décidai à quitter enfin le balcon et à aller me re-

poser un peu en attendant le retour de cette brillante mascarade. A la nuit tombante elle devait revenir toute illuminée. J'avais donc près d'une heure devant moi pour reprendre des forces. Mais, en rentrant dans le salon, un spectacle auquel j'étais loin de m'attendre s'offrit à ma vue : ma pauvre tante avait subi dans toute leur étendue les désastreux effets de son imprudente toilette. Je la trouvai presque méconnaissable sous la farine et le sang dont elle était couverte!...

Dans cette guerre, en effet, comme dans toute autre, il n'est rien de plus dangereux que d'attirer l'attention de l'ennemi. Un chapeau, un ruban, un costume quelconque tant soit peu remarquable par sa couleur, devient à l'instant le but de toutes les attaques. Or donna Clelia, après avoir reçu toute sa compagnie au salon, avait été tentée d'aller regarder à son tour ce qui se passait sur le champ de bataille; mais à peine eut-elle mis les pieds sur le balcon, à peine ses coquelicots furent-ils aperçus, à peine vit-on ses rubans rouges flotter dans l'air, que, de tous les balcons, de toutes les fenêtres environnantes, il tomba sur sa tête une telle grêle de projectiles de toutes sortes, que non-seulement, en une seconde, fleurs, rubans et chignon eurent disparu sous une épaisse couche de

farine; mais, que, ayant négligé de se munir d'une visière, elle avait été atteinte au beau milieu du visage par un de ces *confetti* dont j'ai parlé et qui ne sont au fond que de dures balles de plâtre... Dans la chaleur du combat, personne ne s'en était aperçu, personne n'avait quitté la mêlée pour la secourir, et elle était là dans le fauteuil où elle s'était jetée au premier moment d'étourdissement qui avait suivi ce violent assaut!... Je me précipitai vers elle et je me hâtai d'abord de bassiner son visage avec de l'eau froide; je m'assurai alors que c'était le nez de ma tante (trait assez proéminent dans sa figure) qui seul avait subi une contusion légère, mais suffisante cependant pour inonder de sang ses dentelles et sa robe jaune, pour lesquelles (aussi bien que pour sa coiffure) le dommage était irréparable!

Au milieu de tout cela, donna Clelia était indifférente et courageuse. Comme un général blessé dans un jour de victoire, elle souriait des suites de sa témérité, et tandis que je lui donnais mes soins, elle s'écriait :

— Ce n'est rien; n'importe! merci, Ginevrina mia! *Che bel divertimento!* Non, jamais je n'ai passé une journée pareille de ma vie!... Sais-tu que la duchesse de L... m'a invitée à

aller casser *la pignata*[1] chez elle de dimanche en huit?... et puis que le gentilhomme de compagnie de S. A. R. le comte de Syracuse m'a promis d'obtenir pour moi une invitation pour une des comédies d'amateurs?... Et la gondole..., qu'en dis-tu?... Était-il assez beau ton mari?... Quel être *simpatico* que ce Lorenzo! Ah! *figlia mia!* la madone t'a bien protégée!... J'espère qu'elle pensera aussi à nous quelque jour!...

Ma tante parlait ainsi, tandis que je m'efforçais de réparer autant que possible le désordre de sa toilette, après avoir pansé sa blessure. Cela dura assez longtemps, et j'hésitais encore à la quitter; mais elle m'enjoignit de ne plus m'occuper d'elle et me pressa de retourner sur le balcon... Je finis enfin par lui obéir; mais cette interruption avait mis fin pour moi au vertige de ma folle gaieté, et lorsque je revins prendre ma place au balcon, je ne me sentais plus aucune envie de poursuivre le jeu qui m'avait tant divertie jusque-là. La nuit tombait, d'ailleurs, et le combat se ralentissait, bien que le bruit et le mouvement de la rue ne fissent que croître, à mesure qu'approchait l'heure du retour de la gondole. Tandis que j'étais ainsi

[1] Jeu d'enfant auquel on se livre le soir du premier dimanche de carême.

debout et immobile, dans l'ombre, occupant la dernière place du balcon où nous étions tous rassemblés, j'entendis tout d'un coup, près de moi, sur le balcon contigu au nôtre, quelques paroles qui attirèrent mon attention :

— Il faut que Valenzano soit fabuleusement riche, disait une voix, ou bien il se ruine grand train, le cher duc.

— D'abord, il est, en effet, fort riche, répondit-on à celui qui venait de parler, et, son procès de Sicile une fois gagné, personne ne le sera autant que lui, dans cette partie de l'Italie. Ensuite je ne vois pas que recevoir grand monde chez lui, donner quelques parures de plus ou de moins à sa jolie femme, et même comme aujourd'hui jeter quelques centaines de piastres dans la rue, ce soient là des extravagances qui puissent ruiner un homme comme lui.

— Non, sans doute, s'il ne faisait que cela.

— Mais quoi encore?... Jadis il aimait fort à jouer gros jeu, je le sais; mais on me dit que maintenant il ne touche plus une carte.

L'autre interlocuteur fit un éclat de rire et se tut un moment; puis il reprit un peu plus bas :

— Non, il ne joue plus dans le monde, cela est vrai; mais, croyez-moi : *Qui a bu boira*, et *Qui a*

joué jouera... Allez! je me contenterais pour revenu de ce qu'il perd souvent en une soirée, au lansquenet ou au baccarat, depuis qu'il ne joue plus au whist ou à l'écarté, dans les salons où il accompagne madame la duchesse.

Les voix baissant encore plus, je n'entendis plus que quelques paroles indistinctes, parmi lesquelles je ne pus saisir que celles-ci :

« Mais, comme le gain du procès de Sicile est assuré, il n'y a pas de catastrophe à craindre. »

En ce moment, le bruit de la rue devint assourdissant : des cris, des applaudissements frénétiques nous annoncèrent l'approche de la gondole, et à mesure qu'elle avançait ces cris redoublaient. Elle présentait, en effet, un aspect féerique : tout y était illuminé de mille feux de toutes couleurs, et, de temps en temps, il s'en élevait de brillantes fusées qui éclairaient un instant la foule, et s'évanouissaient en laissant tout dans l'obscurité, hormis l'éblouissante gondole qui cheminait lentement, et cette fois sans s'arrêter sous aucun balcon. On ne jetait plus ni dragées ni fleurs, le combat était fini. Ce n'était plus qu'un magnifique et pittoresque spectacle. Je vis encore Lorenzo, et plus distinctement que la première fois, car il avait ôté sa visière; mais lui, dans l'obscurité qui

enveloppait tous nos balcons, ne put m'apercevoir... Ils passèrent ainsi, tous groupés sur le pont de la gondole, dans leurs costumes vénitiens, faisant l'effet le plus pittoresque. On eût dit qu'un tableau de Paul Véronèse s'était animé sous nos yeux. Je ne pouvais détacher mes regards de ce brillant et extraordinaire spectacle, et la gondole était déjà assez loin, lorsque tout à coup je vis Lorenzo (c'était bien lui... je n'aurais pu m'y tromper, lors même qu'en ce moment son visage n'eût pas été éclairé par la lumière la plus vive), je le vis monter rapidement les échelons du léger échafaudage placé au bout de la gondole; il tenait à la main un petit bouquet de jasmin attaché par un ruban blanc. Arrivé au dernier échelon, il jeta ce bouquet à une fenêtre où brillait une petite lumière... Le bouquet parvint à sa destination; aussitôt la fenêtre se ferma, la lumière s'éteignit, et Lorenzo redescendit et se confondit dans la foule de ceux qui montaient la gondole; tout cela si vite, qu'à peine si je pus me rendre compte de l'attention avec laquelle je venais de suivre cette petite évolution et du genre d'impression qu'elle me causait. Lorenzo, dans cette journée, avait jeté au delà de cent bouquets du même genre : pourquoi étais-je plus curieuse de connaître la desti-

nation de celui-ci que celle des autres? Mais, en vérité, le bruit, l'étourdissement, la fatigue, ne me laissaient pas trop capable en ce moment de faire de longues réflexions ni sur ce que j'avais entendu au balcon, ni sur ce que je venais de voir. Il y eut presque sur-le-champ un grand mouvement, car le retour de la gondole était pour tout le monde le signal du départ. Je demeurai la dernière pour m'assurer que ma tante ne se ressentait pas trop de son accident, et je ne la quittai que lorsqu'elle m'eut promis de se mettre au lit et de livrer à la *baronessa*, qui voulait bien s'en charger, le soin de conduire à minuit ses filles au Festino.

Rentrée chez moi, je gagnai ma chambre à mon tour, et je me jetai sur un canapé, épuisée de fatigue... Plus tard Lorenzo revint de son côté, il monta chez moi, me parla avec tendresse, m'invita à me reposer, puis il me demanda si j'étais bien décidée à ne point aller à Saint-Charles? Je répondis que lors même que j'y eusse songé auparavant, je serais obligée maintenant d'y renoncer. Il n'insista pas, et mes yeux se fermaient déjà, lorsque après m'avoir embrassée, il me quitta en me disant : « A demain, Ginevra, car, tu le sais, on ne revient pas du Festino avant le jour. »

XXVII

Je dormis comme on dort dans la jeunesse lorsqu'une fatigue inusitée a rendu le repos nécessaire, c'est-à-dire d'un sommeil si profond, que lorsque je me réveillai je n'avais plus aucune idée de la durée du temps, ni de l'heure, ni même du lieu où je me trouvais, et je me sentais aussi complétement reposée que si la nuit tout entière se fût écoulée. Le bruit d'une voiture, roulant sur le sable de l'avenue qui passait sous mes fenêtres, m'avait tirée de mon sommeil, et maintenant j'entendais marcher et parler à demi-voix dans la chambre qui précédait la mienne. Bientôt ma porte s'ouvrit, Ottavia parut, marchant avec précaution, comme si elle me croyait endormie. Mais, dès que je parlai, j'entendis derrière elle un rire argentin, et, à ma grande surprise, je vis apparaître Stella. Elle portait un domino noir dont le capuchon était rejeté en arrière, et à la main elle tenait deux masques et un second domino pareil au sien.

— Vous le voyez, Ottavia, s'écria-t-elle. J'étais sûre que nous la trouverions les yeux ouverts! Mieux que cela, vraiment : elle est encore toute habillée!... C'est parfait! Maintenant, Ginevra, il faut absolument que tu consentes à te donner avec moi l'amusement de venir passer une heure à Saint-Charles... rien qu'une heure! Tiens, regarde la pendule : il est minuit et demi, je m'engage à te ramener ici avant deux heures, pour reprendre ce beau sommeil interrompu.

Je la regardais en me frottant les yeux, sans comprendre un seul mot de ce qu'elle me proposait.

— Allons, voyons, Ginevra, reprit-elle, réveille-toi tout de bon, te dis-je, et écoute-moi. Tu sauras d'abord qu'il n'y a eu ce soir chez nous ni amis, ni souper. Mon oncle a été pris d'un accès de goutte; il s'est couché à neuf heures, et moi, jusqu'à minuit, j'ai joué aux cartes avec ma tante. Mais au moment où elle allait se coucher, ainsi que moi, touchée peut-être de ma bonne humeur, elle s'est souvenue tout d'un coup qu'autrefois elle aussi avait fort aimé le *festino*, et spontanément elle m'a dit qu'il n'était pas trop tard, et elle m'a demandé si je ne connaissais personne qui pourrait m'y accompagner... Alors, Ginevra, l'idée m'est venue qu'il serait fort amusant pour

toi d'aller intriguer un peu *il signor duca*, lequel se croit absolument certain qu'à l'heure qu'il est tu es dans ton lit, profondément endormie. Tu pourrais lui dire une foule de choses connues de vous seuls, et qui le rendraient fou de surprise et de curiosité. Tu lui avoueras la vérité demain, et il sera le premier à trouver la plaisanterie excellente. Quant à moi, je ne suis pas fâchée de dire aussi quelques petites vérités à ton auguste frère, en retour de certaines remarques sur ma folle gaieté et ma légèreté, qui ne sont pas absolument de mon goût... Allons, voyons, Ginevra, ne perdons pas de temps, décide-toi, je te dirai tout le reste en chemin.

Il est inutile d'énumérer les autres arguments qu'elle ajouta à ce qui précède. Le fait est que, non-seulement elle triompha de ma répugnance et finit par me convaincre, mais qu'elle réussit à faire naître dans mon esprit un vif désir de parler, en effet, à Lorenzo sous le masque. Il me semblait que j'oserais lui faire ainsi des questions que je n'aurais jamais le courage de lui adresser en face, et que j'aurais peut-être, de cette manière, le cœur net au sujet des deux ou trois petits incidents qui, depuis la veille, avaient jeté quelques nuages dans mon esprit.

Stella vit que je cédais :

— Vite, vite, Ottavia, aidez-moi à lui passer ce domino, et surtout relevez et cachez-moi bien ses cheveux. La plus petite de ces boucles-là qui dépasserait son capuchon suffirait pour la faire reconnaître à l'instant... Maintenant, voyons. Comme nous devrons nous séparer à entrant dans la salle, il faut que nous mettions quelque chose qui en soit pas trop voyant, mais qui cependant nous permette de nous retrouver dans cette foule de dominos noirs... Cherchons un peu.

Elle regarda autour d'elle, et bientôt elle aperçut une grande corbeille dans laquelle étaient demeurés un certain nombre de petits bouquets préparés pour la bataille du matin, et attachés avec des rubans de toutes couleurs.

— Voici notre affaire, dit-elle.

Et tandis qu'Ottavia exécutait ses ordres et dissimulait mes cheveux, Stella prit deux petits bouquets, attachés l'un avec un ruban rouge, l'autre avec un ruban blanc.

— C'est au mieux, dit-elle ; les fleurs sont les mêmes, les rubans seuls diffèrent... Tiens, regarde comment j'ai placé ce signe de ralliement. Maintenant, voici le tien : mets-le de même là, à à gauche, près de l'épaule.

Mais lorsqu'elle me présenta, à cet effet, un *petit bouquet de jasmin, attaché avec un petit ruban blanc*, je tressaillis, et l'émotion que j'éprouvai fut extrême. Je n'osai toutefois la témoigner, car je sentais bien que si j'en disais la raison, Stella me demanderait, en éclatant de rire, si j'allais m'inquiéter des bouquets que mon mari avait jetés ce jour-là par douzaines, à tous les balcons de Tolède, et si mon intention était de lui en demander compte. Je ne fis donc aucune réflexion sur ce singulier hasard; mais tandis que j'attachais ce bouquet selon les injonctions de Stella, je ne sais pourquoi le souvenir me revint que c'était en donnant à Lorenzo un petit brin de jasmin que je m'étais engagée à lui pour la vie!

Mes préparatifs terminés (sauf mon masque, que je gardai à la main, pour ne le mettre qu'au dernier moment), je relevai mon capuchon et je suivis Stella, escortée jusqu'au bas de l'escalier par ma bonne vieille Ottavia, qui, bien qu'elle fût accoutumée aux folies du carnaval, hochait la tête en me voyant partir ainsi, et me montrait un visage moins serein que de coutume. Se souvint-elle ce soir-là du jour où elle m'avait vue partir pour mon premier bal, de redoutable mémoire? Se souvint-elle de l'anxiété de ma mère? Se souvint-elle

de lui demander de veiller, comme elle l'avait fait ce jour-là, sur son enfant, en priant pour elle ?

A mesure que nous approchions de Saint-Charles, la peur me reprenait, et je regrettais d'avoir cédé aux instances de Stella.

— Qu'allons-nous devenir, ainsi seules et sans protection, dans cette foule ? lui dis-je.

— Nous serons protégées par nos masques, et surtout ce soir. Il se trouvera au *Festino* un si grand nombre de femmes de la société, que personne ne se hasardera à nous dire un mot qui dépasse la plaisanterie : il y aurait trop de chances pour s'adresser à qui ne le souffrirait pas. Quant à toucher à nos masques, tu peux être tranquille ; cela est absolument interdit par les lois du bal masqué, lois que respectent ceux mêmes qui n'en respectent aucune autre. Mais, nous voici arrivées, il est temps de mettre le tien.

J'hésitai encore. Enfin, au moment de descendre de voiture, je me décidai à fixer mon masque sur ma figure, et je suivis Stella en tremblant — ou plutôt elle me prit le bras et m'entraîna avec elle.

Ce que j'éprouvai en mettant les pieds dans cette cohue, ce fut d'abord une inexprimable terreur, un invincible embarras, et une sensation de suffocation si pénible, que j'eus toutes les peines du

monde à ne pas arracher sur-le-champ le masque qui m'empêchait de respirer. Mais Stella m'encourageait tout bas en riant, et peu à peu je m'accoutumai au bruit assourdissant de la musique, des cris, des voix de fausset qui retentissaient de toutes parts, aussi bien qu'à la vue des dominos et des masques de toute couleur qui circulaient autour de nous. Pendant quelque temps elle me fit avancer, me disant à voix basse de ne rien répondre, et ne répondant point elle-même aux paroles qu'on adressait par-ci par-là aux deux *beaux masques* qui se glissaient silencieusement dans la foule. Enfin, arrivées près d'un pilier auquel nous pûmes nous adosser, elle me dit à l'oreille :

— Donnons-nous rendez-vous à cette place. Tu verras certainement passer Lorenzo d'ici à peu. Quant à moi, je ne vois pas ton frère pour le moment; mais j'aperçois là-bas Landolfo, je vais m'amuser à lui débiter quelques extravagances. N'aie pas peur, et surtout ne perds pas ton bouquet, sans cela, je ne pourrais plus te reconnaître. De mon côté, je ferai attention au mien. Si je reviens à cette place la première, je t'y attendrai : fais de même.

Elle disparut en disant ces mots, et je demeurai quelques instants immobile, regardant autour de

moi avec un effroi et un malaise causés surtout par l'impossibilité de me persuader que je n'étais pas vue et reconnue par tout le monde. Cependant, lorsque trois ou quatre hommes de ma connaissance eurent passé devant moi, en me regardant d'un air indifférent, je commençai à me rassurer, et je repris enfin assez de sang-froid pour songer à ce que je voulais faire, et pour chercher le moyen d'atteindre mon but.

Je commençai par regarder de tous les côtés; mais pendant longtemps ce fut en vain. Je ne voyais Lorenzo nulle part, et j'allais enfin me décider à quitter ma place, pour aller à sa recherche dans quelque autre partie de la salle, lorsque tout d'un coup je l'aperçus de loin. Il venait dans ma direction, marchant lentement et regardant autour de lui avec une certaine attention, comme si, lui aussi, il cherchait quelqu'un. La foule nous séparait, et il ne m'était pas facile de le rejoindre. Je fis cependant quelques pas en avant. Dans ce moment, et pendant une seconde, il se fit entre les groupes qui passaient un espace vide qui lui permit, à son tour, de m'apercevoir. Alors je vis sur son visage un éclair de vive joie. Il me reconnaissait, cela était évident. Comment? je ne me le demandai point. Je ne me souvenais même plus de

mon projet de l'intriguer : je me précipitai vers lui, en même temps que lui vers moi, et je passai mon bras sous le sien, trop émue encore de la peur que j'avais eue, et de la joie de le retrouver, pour pouvoir dire un mot...

Ce fut un instant, un seul instant, rapide, terrible!... car il parla, lui! il parla sur-le-champ, avec véhémence, avec passion!... mais... ce ne fut pas à moi!... Non, ce fut à celle qu'il croyait avoir retrouvée, et j'entendis sortir de ses lèvres le nom détesté qui depuis Paris n'avait plus frappé mon oreille!...

Dans ma stupeur, je lui laissai le temps de dire ce que jamais je n'aurais dû ni voulu entendre!... Ensuite... je ne sais à quelle impulsion j'obéis, car j'avais perdu la puissance de réfléchir, mais je dégageai brusquement mon bras du sien, et je me rejetai en arrière par un mouvement si prompt et si violent, que la foule s'ouvrit un instant pour me faire place, puis se referma, et je me trouvai complétement séparée de lui... J'arrachai alors le bouquet et le ruban que je portais et je les jetai sous mes pieds, et alors je fus confondue au milieu de tous les dominos noirs dont j'étais entourée. Mais je n'avais plus peur, je ne songeais plus à rien qu'à sortir, à quitter ce lieu funeste, à

m'enfuir le plus vite possible; et j'allais devant moi d'une démarche rapide et singulière qui faisait que, tout en me suivant des yeux avec surprise, on se rangeait pour me laisser passer. Je quittai ainsi la salle et j'arrivai dans le corridor, où enfin je fus obligée de m'arrêter, et je m'appuyai contre le mur pour reprendre haleine. Ceux qui passaient m'adressaient des compliments ou des plaisanteries, mais je n'entendais rien que les paroles qui venaient de retentir à mon oreille, je ne sentais plus rien que l'atroce souffrance, qui s'ajoutait au battement précipité de mon cœur.

Pendant que j'étais là... tout d'un coup... je vis à quelques pas de moi passer une femme... Elle était de ma taille, vêtue, comme moi, d'un domino noir, et, comme moi tout à l'heure, elle portait un ruban blanc et une branche de jasmin... la même, sans doute, que mes yeux avaient suivie le matin...

Je la reconnus à l'instant, et il me sembla voir à travers son masque l'éclat sinistre de ses yeux bleus!... Elle traversa le corridor et elle entra dans la salle où elle disparut. Alors il me prit de la tête aux pieds un affreux tremblement, ma vue se troubla, et je sentis que la force me manquait. J'eus la pensée que si je n'ôtais pas le masque qui

me suffoquait, j'allais mourir à cette place, et cependant je comprenais encore qu'à tout prix il fallait le conserver. Je jetais autour de moi des regards désespérés, cherchant des yeux Stella, et oubliant que je n'étais plus reconnaissable pour elle, lors même qu'elle eût songé à me chercher si loin de la place où elle m'avait laissée... Quel supplice, grand Dieu! Je n'avais plus ni force ni voix, je sentais mes genoux fléchir, lorsque, oh! bonheur inespéré! je vis passer devant moi Mario! Le cri étouffé que je poussai expira sur mes lèvres et ne parvint pas à son oreille. Mais il vit mon mouvement, il sentit ma main s'appuyer sur son bras, et il s'arrêta. Il commençait à me dire les paroles d'usage en pareil cas; mais comme je ne répondais pas, et que j'avais cependant recouvré, à sa vue, assez de force pour l'entraîner vers la porte, il suivit pendant quelques instants sans résistance l'impulsion que je lui donnais; mais, au moment de sortir, il m'arrêta d'un air surpris et il me dit :

— Je suis prêt à te suivre où tu voudras, beau masque; mais sais-tu toi-même où tu me conduis?

Je ne pus qu'incliner la tête en signe d'affirmation, et il me laissa l'emmener jusque dans la rue. Dès que nous fûmes dehors, j'arrachai mon masque pour respirer, et j'eus alors la force de lui dire :

— C'est moi, Mario! Aide-moi à quitter ce lieu maudit!

— Ginevra! s'écria-t-il.

Il me fit faire quelques pas pour regarder mon visage à la lueur des torches allumées près de là. Il eut l'air épouvanté à ma vue. Mes traits étaient décomposés et couverts d'une pâleur livide.

— Ma sœur, reprit-il gravement, qu'est-il arrivé? Comment es-tu seule en ce lieu à cette heure? Où est Lorenzo? Veux-tu que je le fasse appeler?

— Non, non! oh! non! m'écriai-je avec angoisse. Sur ton âme, Mario, tais-toi! Aide-moi à partir, te dis-je. Je ne te demande que cela. Fais-le, et ne m'interroge pas.

Son visage s'assombrit; il prit mon bras en silence, et il me conduisit ainsi jusqu'au lieu où il avait laissé sa voiture. J'y montai, et j'allais partir sans dire un mot de plus, lorsque je me souvins de Stella.

J'hésitai cependant à la livrer aux mordantes critiques et peut-être même aux soupçons que je voyais déjà naître dans l'esprit ombrageux de mon frère. Aussi je lui dis d'une voix suppliante :

— Encore un service, Mario, que tu ne refuse-

ras, j'en suis sûre, ni à ta sœur ni à aucune autre femme : je ne suis pas venue seule.

Sa physionomie prit, en entendant ces mots, une expression à laquelle je répondis par un sourire de dédain.

— Croiriez-vous, par hasard, mon frère, que, n'étant pas venue ici sous l'escorte de Lorenzo, j'aurais accepté celle d'un autre?

Je me tus un moment, à la fois irritée et impatientée, enfin je lui dis :

— En vérité, Mario, s'il faut que tu le saches, c'est lui, c'est Lorenzo que je venais chercher. Je voulais faire une plaisanterie... l'intriguer... m'amuser un peu.

Je pense que mon sourire, en parlant ainsi, était effrayant, car mon frère me regardait avec inquiétude, et cependant mon explication semblait le satisfaire.

— Mais, poursuivis-je, j'ai été punie... terriblement punie... J'ai manqué mon but... et j'ai cru mourir dans cette foule.

Je ne pus en dire davantage : les larmes que je ne pouvais plus réprimer me coupèrent la voix.

Mario se radoucit tout à fait.

— Je comprends, ma sœur. Le bruit, la chaleur et le reste t'ont fait mal. Ceux qui n'ont jamais

été au bal masqué éprouvent cela fort souvent. Une autre fois, cela ne t'arrivera plus.

— Que Dieu me préserve d'y retourner jamais! murmurai-je à voix basse. Mais ce que je te disais, Mario, c'est qu'une personne, une dame qui était avec moi, me cherche sans doute maintenant avec inquiétude. Cherche-la toi-même. Son domino est pareil au mien, et elle est reconnaissable, à une branche de jasmin qu'elle porte attachée par un nœud rouge.

— J'ai vu ce domino, il n'y a pas longtemps, au bras de Lando.

— C'est elle. Rejoins-la, et dis-lui de ne pas s'inquiéter, que j'ai été souffrante, et que je n'ai pu l'attendre... Voilà tout. Merci, Mario! Et puis, mon frère, puisque je n'ai pu rejoindre Lorenzo, il ne saura jamais... n'est-ce pas?

Il me fit un signe de tête qui signifiait qu'il me comprenait, et ferma la portière.

Sa voiture me ramena chez moi. Ottavia qui, seule, avait voulu m'attendre, fut effrayée lorsqu'elle me vit revenir ainsi. Je lui répétai l'histoire que je venais de raconter à Mario, et je n'eus pas de peine de la convaincre que j'étais malade. L'altération de mes traits suffisait pour l'attester. Mais qu'était cette pâleur, grand Dieu! en compa-

raison du changement survenu dans ma vie pendant la durée de l'heure, à peine écoulée, qui venait de se passer!

XXVIII

Pour cette fois, la foudre était véritablement tombée sur ma tête! Je l'avais plusieurs fois entendue gronder, et un jour déjà je m'étais crue frappée ainsi sans retour; mais, après ces jours d'orage, le calme était revenu, puis le bleu du ciel, le soleil, la chaleur et la lumière de la confiance et du bonheur. Le désir d'être heureuse avait secondé chez moi la facilité à l'être. Puis, je l'ai dit, la gaieté, la légèreté, la folie de l'âge, l'influence du climat et de la beauté de Naples, tout avait contribué à m'envelopper d'une atmosphère à la fois enivrante et énervante. Et maintenant, voici que, sans transition, en un seul instant, tout était fini, ruiné, brisé!... « Si jamais Lorenzo cessait de m'aimer, s'il devenait menteur, traître, infidèle, pourrais-je continuer à l'aimer moi-même?... Que deviendrais-je alors?... » Tel

avait été mon langage et telle avait été sur la nature des sentiments de mon cœur l'intime et entière vérité.

Aujourd'hui, tout cela était accompli. Être plus traître, plus menteur, plus parjure que lui, cela me semblait impossible. Tout devenait clair maintenant : les paroles que j'avais entendues, trop sûrement commentées par l'instinct qu'elles avaient réveillé et qui, naguère, en ce qui concernait Faustina m'avait si étrangement avertie, me faisaient tout comprendre. Que les absences de Lorenzo eussent quelques motifs fondés ou non, il était évident que dans chacune d'elles il l'avait rencontrée. C'était donc dans ces entrevues qu'il puisait cette gaieté, cette humeur joyeuse et sereine qui semblaient le faire si bien jouir de la vie splendide et heureuse qu'il venait ensuite partager avec moi? Puis, qui sait pourquoi? il avait tardé une fois... alors, probablement, elle était venue elle-même audacieusement le chercher près de moi. Elle n'avait pas prévu, ni lui non plus, que ce serait jusque sous mes yeux !...

Même à l'heure qu'il est, je ramènerais peut-être dans mon âme le trouble et la tempête si je m'appesantissais trop longtemps sur les pensées qui, alors, me bouleversèrent et qui se résumaient

toutes dans celles-ci : « *Je n'aime plus Lorenzo !* » Et, plus que de tout le reste, je souffrais du froid glacial que sa trahison faisait pénétrer dans mon cœur, j'aurais voulu éprouver la torture de la jalousie plutôt que celle de l'indifférence. Souffrir de cette autre manière, c'eût été vivre encore : souffrir comme je le faisais, c'était être paralysée, pétrifiée, morte.

Sans doute, des femmes plus généreuses, plus courageuses, plus dévouées que moi, avaient, je le savais, ramené à elles ces cœurs volages et retrouvé le bonheur dans la plus douce des victoires. Mais ces images passaient devant ma pensée sans y pénétrer ; je n'étais point en état de les saisir. Le résultat de ma longue mollesse était une prostration presque complète des forces de ma volonté. En cet état, je ne pouvais ni souffrir avec courage, ni agir avec sagesse, ni résister à aucune tentation avec énergie.

O mon Dieu ! c'est prosternée le front contre terre que je voudrais écrire les pages qui vont suivre, et ce n'est point sans hésiter que je poursuis mon récit. Cependant, le souvenir de votre miséricorde domine tout et efface jusqu'à celui des fautes et des folies qui servirent à la manifester ! Et, comme notre divin poëte égaré dans les sen-

tiers de cette redoutable forêt, image de la vie, je dirai à mon tour que, « pour parler du *bien* que j'ai trouvé, je parlerai aussi, sans déguisement, de tout ce qui s'est rencontré sur ma route[1] ! »

Mario, Stella et Ottavia, les seuls confidents de mon secret, le gardèrent fidèlement, et Lorenzo songea d'autant moins à soupçonner que j'avais été au bal, qu'à son retour à six heures du matin il apprit que j'avais été saisie la veille au soir d'un violent accès de fièvre, et que je ne pourrais pas me lever de la journée. Ce n'était ni un jeu joué, ni un prétexte pour garder ma chambre, mais la suite trop naturelle des émotions terribles de la nuit.

Lorenzo vint plusieurs fois s'informer de mes nouvelles avec autant de tendresse apparente que jamais, et cependant une ou deux fois — peut-être mon imagination me trompait-elle, — il me sembla apercevoir sur ses traits quelque chose qui ressemblait à l'embarras ou à l'inquiétude. J'étais, au surplus, trop accablée pendant toute cette matinée pour pouvoir le regarder avec attention ou lui répondre.

Vers le soir, j'allais mieux, et, quoique faible,

[1] Dante, *Inf.*, liv. I.

je me levai. Lorenzo vint s'assurer qu'il n'y avait aucune crainte à avoir sur les suites de cette légère indisposition, puis il sortit comme à l'ordinaire, et je restai seule avec Stella, qui avait passé une partie de la journée à mon chevet. Mais à elle comme à lui je n'avais pu dire que fort peu de paroles. Son visage était aussi grave ce jour-là que d'ordinaire il était riant. La gaieté de Stella tenait à sa complète absence d'égoïsme. Elle s'était fait du bonheur des autres un trésor où elle puisait tout ce qu'il lui en fallait pour elle-même, et elle était heureuse ainsi par sympathie, et, pour ainsi dire, par reflet. Adorable nature! exempte d'exigence pour son propre sort, ou d'envie pour celui des autres, elle était la charmante amie des jours heureux, mais, en même temps et au même degré, la compagne dévouée du malheur, aussi bien que la compatissante et douce confidente des peines d'autrui. Ma disparition, la veille, l'état dans lequel elle m'avait trouvée le matin, les quelques paroles entrecoupées que j'avais prononcées, l'avaient préparée à quelque chose de grave, et elle savait d'avance qu'à elle seule au monde peut-être je ne craindrais pas de dire la vérité. En effet, dès que nous fûmes seules et établies dans un petit salon voisin de ma chambre pour y passer la soirée

en tête-à-tête, je lui fis, pour la première fois, le récit complet de tout ce qui s'était passé à Paris, aussi bien que de ce qui avait eu lieu la nuit précédente.

Elle m'écouta sans m'interrompre, et ensuite demeura longtemps silencieuse.

— En vérité, dit-elle enfin, voilà une belle leçon pour moi, et je suis corrigée pour la vie, je l'espère, d'une folie semblable à celle que j'ai commise hier au soir.

— De quelle folie parles-tu ?

— Mais de celle d'être venue ici te prendre de force pour te conduire là où tu devais apprendre ce que tu pouvais ignorer toujours.

— Et continuer à être jouée, trahie, trompée?... à vivre dans une atmosphère de déception, d'hypocrisie et de mensonge?... à aimer celui qui ne mérite plus de l'être?... Non, Stella, non, ne regrette pas que, grâce à toi, il n'en soit plus ainsi. Eussé-je souffert mille fois davantage encore, eussé-je souffert jusqu'à expirer, comme je l'ai cru, à la place où j'ai vu passer cette femme, je serais heureuse que le voile eût été arraché de mes yeux. Je ne puis plus être heureuse, il est vrai, mon bonheur est détruit sans retour, mais j'aime mieux la vérité que le bonheur.

— Et tu crois, dit Stella après un nouveau silence, que jamais tu ne pourras pardonner à Lorenzo ?

— Il faudrait, du moins, tu l'avoueras, qu'il le voulût, et c'est cela précisément qui n'arrivera jamais.

— Pourquoi ?

— Parce que je connais Lorenzo. Si je lui fais un reproche, c'est à moi qu'il croira avoir à pardonner ; il n'obéit réellement à aucune loi hormis à celle de l'impulsion qui le domine ; il n'est sans doute pas dans sa nature d'avoir, extérieurement, vis-à-vis de moi ni de personne, un mauvais procédé, mais il me brisera le cœur sans scrupule si sa passion l'exige. Il se trouve délicat, j'en suis certaine, parce qu'il a pris soin de me cacher l'indigne partage de sa vie, et s'il apprend que je l'ai découvert il m'en voudra, voilà tout. Où veux-tu placer le pardon, je te prie, dans cet ensemble de faussetés ?

— Que te dire? Tu ne trouveras pas consolant de penser qu'il y a beaucoup d'hommes qui lui ressemblent, et tu trouveras triste de reconnaître qu'il n'y a rien ici-bas d'aussi rare que le bonheur. Cela est pourtant trop vrai, et, quant à moi, cela m'a souvent consolée d'en avoir connu si peu dans

ma vie. Lors même que j'aurais été heureuse au début, qui sait ce que me réservait l'avenir?

— Et jamais tu n'as pensé à te remarier? Tu peux ainsi te contenter d'une vie exempte de peine et exempte de bonheur?

Elle sourit.

— Ma vie n'est pas si exempte de peine que tu penses, mais elle n'est pas non plus exempte de bonheur, puisque je possède mon Angiolina. Quant à me remarier, jamais il ne m'est arrivé de rencontrer personne qui m'en ait inspiré le moindre désir, et je crois bien que je n'en rencontrerai jamais.

— A coup sûr, pourtant, si tu le voulais, tu n'aurais que l'embarras du choix.

— Peut-être, entre gens dont aucun ne me plaît. Qui sait ce qui m'arriverait si jamais je m'avisais d'aimer quelqu'un? Mais laissons là ce qui me regarde, et revenons à toi. Dis-moi, es-tu sûre que Lorenzo n'ait point découvert ta présence au bal?

— Oui, j'en suis certaine; s'il avait eu ce soupçon, il ne me l'eût point laissé ignorer. Il m'a trouvé, d'ailleurs, trop malade à son retour pour que l'idée ait pu lui en venir... Toutefois...

— Eh bien, achève.

— Eh bien, je trouve en lui quelque chose qui

me semblerait indiquer qu'il n'est plus aussi sûr qu'il l'était hier de ma profonde ignorance de tout ce qu'il lui convient de me cacher.

— Je pense comme toi, Ginevra, veux-tu savoir ce que j'imagine?

— Dis.

— C'est que c'est moi qu'il prend pour le masque à qui il a parlé par méprise, et il me fait l'honneur de supposer que je l'ai dénoncé.

— Quelle idée !... Pourquoi supposerait-il que c'était toi?

— Oh ! par cette aberration commune aux gens qui vont au bal masqué, et qui s'obstinent à croire qu'ils ont raison toutes les fois qu'ils se trompent.

— Mais encore? comment aurait-il deviné ta présence au bal? Ton secret a été aussi bien gardé que le mien, j'imagine?

— Pas tout à fait aussi bien. D'abord, j'ai parlé à plusieurs personnes ; ensuite, lorsque Mario m'a rejoint pour me donner ton message, je n'ai pu réprimer une exclamation qui m'a fait reconnaître, non pas de ton frère, mais de Lando qui me donnait le bras. Je ne sais si c'est lui qui m'a trahie, mais le fait est que le bruit de ma présence au Festino a circulé dans le monde. Lorenzo s'est mis en tête l'idée dont je te parle, et il se figure, j'en

suis certaine, que ce que je sais, tu l'as déjà appris ou que tu pourrais l'apprendre. Voilà ce dont j'ai voulu te prévenir en ce moment.

Ma fidèle Ottavia parut pour m'avertir que l'heure du repos était venue. Stella me quitta, mais, après son départ, je me mis à réfléchir sur sa conjecture et je cherchai à préparer d'avance ce que je dirais si Lorenzo m'interrogeait à ce sujet : j'étais loin de m'attendre au moyen qu'il adopterait lui-même pour prévenir la scène qu'il prévoyait ?

J'étais seule chez moi, le lendemain matin, lorsque je le vis entrer calme, souriant, maître de lui, comme si aucun nuage entre nous n'eût été visible ou possible. Il me parla de ma santé, s'assura qu'elle était complétement rétablie, passa de ce sujet à d'autres plus indifférents, puis tout d'un coup, avec une assurance dont le souvenir m'étonne encore, il me dit :

— A propos, Ginevra, la marquise de Villanera est à Naples depuis quelques jours.

Je pâlis.

— Oh ! n'ayez pas peur ! me dit-il, je n'ai nullement le projet de vous exhorter à la recevoir. Je me souviens trop bien des intentions que vous m'avez exprimées à ce sujet à Paris ; non, je veux, au lieu de cela, vous prévenir que je vais moi-même l'es-

corter jusqu'à Milan, où je compte aller pour le *Carnavalone*[1]. Je serai de retour dans quinze jours.

Mon cœur battait à se rompre : aucune parole ne me venait aux lèvres; mais la surprise et l'indignation qui me rendaient muette eurent aussi l'avantage de me rendre calme, et lorsque je pus enfin raffermir ma voix, je lui dis :

— Vous êtes le maître d'aller où il vous plaira, Lorenzo. C'est là, du reste, une liberté que vous possédiez et dont vous usiez déjà ; et j'ignore pourquoi, *cette fois* (j'appuyai sur ces mots), vous vous croyez obligé de m'informer si exactement du but de votre voyage.

— C'est qu'il me plaît ajourd'hui d'être franc avec vous, et je l'aurais été plus tôt si je ne m'étais pas souvenu de vos reproches, et si je ne désirais vous éviter toute occasion de les renouveler. Je n'ai d'ailleurs pas plus le pouvoir de vous empêcher d'être jalouse que celui de vous interdire les suppositions auxquelles il peut vous convenir de vous livrer.

— Lorenzo !

Ce fut presque un cri, et tout ce qui remplissait mon cœur allait déborder de mes lèvres, lorsque,

[1] Fin du carnaval qui, à Milan, par une extension bizarre, dure quatre jours de plus qu'ailleurs.

avec cet accent impérieux et inflexible qu'il savait adopter, quoique sans rudesse ou l'ombre d'emportement, il m'arrêta :

— Pas un mot de plus, Ginevra, pas un seul, je vous le demande par amour pour vous-même. Ne brisez pas l'avenir dans un moment de colère! Il y a des paroles que je ne *veux pas* entendre et que, dans notre intérêt à tous les deux, je vous défends d'articuler!

Il prit alors ma main sans que j'eusse la pensée de l'en empêcher ou de lui répondre.

— Au revoir, Ginevra, me dit-il, j'espère, à mon retour, vous trouver calme et raisonnable comme je le désire.

Il me baisa la main et il sortit.

L'état où il me laissa ne se peut décrire. On sait combien j'étais alors incapable d'une réflexion, d'un effort, d'une lutte quelconque contre mes sentiments naturels; je me sentais outragée comme il me semblait que jamais femme ne l'avait été. Toutes mes pensées étaient confondues, mon jugement lui-même était troublé, et, pendant quelques heures, je devins folle.

Demeurer seule, après le départ de Lorenzo, me sembla impossible, aussi bien que de supporter un seul instant l'inaction et le repos. Je comman-

dai ma voiture pour aller me promener, non pas, comme à l'ordinaire, avec Stella, dans la direction où je trouverais la solitude, mais au contraire, dans celle où je serais le plus sûre de rencontrer du monde. Je rendais en souriant les nombreux saluts qui m'étaient adressés, et, au lieu d'être abattue ou pensive, je regardais autour de moi, de tous côtés, avec un intérêt avide, comme si, à force de regarder, je parviendrais à sortir tout de bon de moi-même et à fuir mes pensées au point de ne les retrouver jamais.

Je rentrai le plus tard possible; je trouvai Stella, qui m'avait attendue en vain chez elle et qui était venue s'informer de ce que j'étais devenue. En apprenant que j'étais sortie, elle fut surprise que je l'eusse oubliée, mais elle le fut davantage lorsque je l'informai que j'avais l'intention d'aller au bal qui se donnait ce soir-là à la légation de France. Je n'y allais jamais seule habituellement, et, de plus, la veille je lui avais dit que j'étais décidée à ne plus retourner de l'année à aucun bal. Son regard sympathique s'attacha tristement sur le mien et elle dit :

— Pauvre Ginevra !

Mais je la priai avec vivacité et irritation de ne point s'apitoyer sur mon sort. J'ajoutai pourtant :

— Demain, si tu veux, nous causerons, mais pas aujourd'hui, je t'en conjure. Ne parlons que du bal; tu y viendras, n'est-ce pas?

— Oui, si tu es décidée à y aller toi-même.

— C'est bien. Alors, à ce soir, Stella.

Ainsi congédiée, elle me quitta, et moi j'appelai ma femme de chambre; puis, ce qui ne m'arrivait jamais, je fis préparer d'avance, devant moi, ma parure, j'examinai mes diamants et mes perles, et je donnai les ordres les plus circonstanciés sur la manière dont je voulais les porter. Après quoi, longtemps avant l'heure, je commençai ma toilette et je la fis durer le plus longtemps possible. « Tant de femmes, pensais-je, ont l'air de trouver un plaisir infini à entrer en triomphe dans une salle de bal, à recevoir de tous côtés des adulations et des hommages : pourquoi n'essayerais-je pas de cette distraction comme d'une autre? Je suis belle, cela est sûr, très-belle même, dit-on. Pourquoi ne chercherais-je pas à plaire? Pourquoi ne serais-je pas vaine et coquette à mon tour? »

En un mot, l'heure dont j'ai parlé au début de ce récit (le lecteur s'en souvient-il?) était venue! l'heure première et unique dans ma vie, depuis la mort de ma mère et la fin tragique de Flavio Aldini, où la vanité « *ardente et puérile* » de mon en-

fance, évoquée par l'irritation, la jalousie et la douleur, brisa le frein qu'un souvenir ineffaçable et la grâce de Dieu lui avaient imposé, et, pour cette heure, je devins ce que j'aurais été, sans doute, sans la protection mystérieuse et divine qui luttait en moi contre moi-même. J'avais répondu à cette grâce, il est vrai, par une volonté sincère; mais, en ce moment, cette volonté était devenue faible et infidèle, et je partis pour le bal après avoir ainsi préparé soigneusement d'avance le breuvage d'orgueil dont je voulais m'enivrer.

J'eus, dans sa plénitude, la satisfaction que j'avais cherchée : être belle, parée, charmante, ce n'est cependant pas là la cause principale des succès d'une femme dans le monde. Que celles qui le pensent se détrompent. On accorde à ces dons l'admiration discrète, respectueuse, lointaine, mais le succès tel que je l'obtins ce soir-là, le succès brillant, bruyant, éclatant, tient non point à l'attrait qu'on inspire, mais à la volonté de plaire que l'on éprouve, et c'est pourquoi ces triomphes sont parfois étrangement décernés!... Rien n'était changé en moi que la disposition que j'apportais au bal, et j'y apparus cependant une autre personne. Je fus entourée comme je ne l'avais jamais été, j'excitai une sorte d'enthousiasme. J'entendis,

ce soir-là, des paroles qui n'avaient jamais auparavant frappé mon oreille, et lorsque (contre mon habitude) j'annonçai l'intention de danser, tout le monde se disputa ma main. Toutefois, à mesure que la soirée s'avançait, j'éprouvais de la fatigue et commençais à sentir que toute cette animation factice et fébrile s'épuisait. Lorsque je me levai pour valser une dernière fois, ce fut avec effort, et quand, enfin, mon danseur me ramena à ma place, mon sourire s'était évanoui et la froide sensation du malheur m'avait saisie de son impitoyable étreinte. « Tout est inutile, semblait me dire une voix douloureuse et secrète, il faut en revenir à la réalité de ta souffrance... »

En ce moment, j'entendis près de moi une voix connue quoique presque oubliée : une voix calme, sonore et douce, mais en ce moment un peu railleuse :

— Quoique je ne puisse prétendre à l'honneur de danser avec la duchesse de Valenzano, puis-je espérer qu'elle daignera me reconnaître?

Je me retournai vivement. Celui qui était là, debout, près de moi, et qui venait de me parler ainsi, c'était Gilbert de Kergy.

XXIX

Huit jours après cette soirée, un changement, le plus imprévu de tous, était survenu dans tout l'ensemble de ma vie, un changement qui d'abord m'apporta tant de bien-être que je ne craignis pas de m'imaginer et de dire que, « dans l'heure où j'en éprouvais le besoin le plus extrême, le Ciel m'avait envoyé un ami. »

Il faut avouer cependant que l'heure et le moment où j'avais vu reparaître soudainement devant moi Gilbert de Kergy n'étaient pas exactement de ceux où il pût m'être permis d'attendre en ma faveur une intervention extrordinaire de la Providence. Je dois même dire qu'à sa vue le premier sentiment que j'éprouvai, ce fut une confusion extrême de m'être montrée à ses yeux sous un aspect si différent de celui dont il avait gardé la mémoire, et en réalité si différent de celui qui était habituellement le mien. Cette confusion, ajoutée à la fatigue, au dégoût, à la réaction dou-

loureuse qui devait inévitablement suivre le moment d'ivresse volontaire que je m'étais procuré, me ramena chez moi dans une disposition d'esprit absolument contraire à celle où je me trouvais en sortant. Je m'étais regardée dans la glace, avec une grande complaisance, deux heures auparavant; maintenant, lorsque, dans cette même glace, je revis mon image toute resplendissante des bijoux et des fleurs dont j'étais parée, j'en détournai la vue avec déplaisir, et, si j'eusse été avertie en ce moment que je portais cette brillante parure pour la dernière fois, je ne sais si j'en aurais éprouvé le moindre regret.

J'ôtai à la hâte mes diamants et mes perles, je me débarrassai de ma robe de bal, et, lorsque enfin je me retrouvai seule et face à face avec les pensées que j'avais fait tant de vains efforts pour fuir, alors, pour la première fois, depuis mon entrevue avec Lorenzo, un flot de larmes vint me soulager. Alors aussi la nature de la distraction que j'avais cherchée m'apparut dans toute sa futilité, et le souvenir de Gilbert vint ajouter à la honte que j'en ressentais en me retraçant son sourire et l'accent railleur de ses paroles. Ce n'était point ainsi qu'il m'avait parlé à Paris; ce n'était point là ce langage grave et respectueux, cette expres-

sion, cette attitude si différente de celle de tout autre, dont j'avais été à la fois si touchée et si flattée. Ce contraste me faisait rougir, et il me tardait de le revoir, pour effacer le plus complétement possible cette dernière impression.

Il me tardait aussi de parler de Diane et de sa mère. En un mot, mille souvenirs, aussi étrangers que possible à ce qui m'entourait aujourd'hui, surgissaient dans ma pensée et m'entraînaient plus efficacement que toute autre distraction hors de la région de mes peines actuelles. Je m'endormis plus calme que je n'aurais pu le prévoir à la fin de cette orageuse journée, et le lendemain, à mon réveil, le premier retour au sentiment de ma souffrance de la veille fut accompagné de la pensée que, dans cette même journée, il m'était survenu un événement important et heureux qui servait quelque peu à alléger le poids du reste.

Gilbert m'avait demandé à quelle heure il pourrait me trouver, et je l'attendis à celle que je lui avais donnée. Je l'attendis avec joie et sans aucun embarras autre que celui dont je viens de parler, et qui tenait seulement au souvenir de la soirée de la veille. Il vint exactement, et, lorsqu'il m'eut regardée et que nous eûmes échangé quelques paroles, je m'aperçus bientôt qu'il redevenait le

même qu'autrefois : cela me raccommoda un peu avec moi-même. Nous parlâmes de Paris, de l'hôtel de Kergy, de mille autres choses encore, et, comme alors, sa conversation me rendit attentive, m'enleva au souvenir de mes peines et réveilla dans mon esprit, sur une foule de sujets, un intérêt étranger à moi-même et à celui qui me parlait.

Au moment de me quitter, il me dit en souriant avec quelque retour de l'ironie de la veille :

— J'imagine, madame, que, du moins tant que durera le carnaval, on ne peut plus se flatter de vous rencontrer chez vous ?

— Détrompez-vous, me hâtai-je de lui répondre en rougissant. Quoi que vous ayez pu en penser hier, je n'aime pas la danse; je vais très-rarement seule au bal, et il est certain que je n'y retournerai pas cette année. En tout, la soirée d'hier était pour moi une exception.

— En vérité? me trouverez-vous trop hardi si je vous avoue que ce que vous me dites me fait plaisir?

Il me dit ces mots d'un ton si franc et si naturel qu'ils me mirent à l'aise, et que je lui dis en riant :

— Vous aimiez mieux ma première manière? Eh bien, je trouve que vous avez raison, et lais-

sez-moi vous en assurer, c'est celle-là qui est la vraie.

Lorsqu'il me quitta, je lui dis à revoir, et depuis ce jour il ne s'en était plus, en effet, passé un seul où nous ne nous fussions revus. Mon habitude était, lorsque aucun engagement ne m'obligeait à sortir, de passer chez moi la soirée et d'y recevoir toujours un cercle, plus ou moins nombreux, d'amis qui avaient pris ainsi l'habitude de se réunir dans mon salon. Ces soirées n'étaient point interrompues pendant les absences de Lorenzo, seulement alors le nombre de ceux qui composaient ce petit cercle était plus restreint. Stella, comme de raison, n'y manquait jamais ; les autres habitués étaient ceux de nos amis qui, même pendant le carnaval, préféraient les réunions intimes au grand monde, aussi bien que quelques-uns des étrangers qui habitaient ou traversaient Naples.

Au premier étage, à droite et à gauche, deux longues terrasses latérales allaient rejoindre une troisième terrasse, plus vaste que les deux autres, qui occupait la largeur entière de la façade de notre maison. Cette terrasse surmontait un portique grec dont les colonnes entouraient une petite cour carrée, de forme pompéienne, sur laquelle donnaient toutes les fenêtres du rez-de-

chaussée, et (sauf l'atelier de Lorenzo, qui s'y trouvait) toute cette partie de la maison était réservée pour les grandes fêtes, tandis que le premier étage était consacré aux réunions intimes. Nous nous tenions donc habituellement en haut, dans un salon qui donnait sur l'une des deux terrasses latérales, et, à dater du jour dont je parle, Gilbert fit régulièrement partie de la petite coterie qui s'y réunissait chaque soir. Son influence se fit promptement sentir, et il me fut encore une fois permis de dire, comme naguère à Paris, que l'atmosphère se transformait autour de moi, et, encore plus qu'alors, cette transformation me sembla bienfaisante. Cette influence de Gilbert, tous la ressentaient plus ou moins, car il possédait le noble don d'élever l'esprit des autres au-dessus de leur niveau ordinaire et de leur communiquer l'intérêt qu'il ressentait pour les choses dont il parlait. Ce n'était point qu'il cherchât à mettre en avant les sujets dont il avait fait une étude spéciale, ni à émettre de ces opinions ou de ces théories qui surprennent d'abord, et fatiguent ensuite si fort l'esprit de ceux à qui on veut les imposer. Tout semblait, au contraire, l'intéresser, tout, hormis ce qui était vil, pervers ou absolument futile. Mais les sujets de cette sorte disparaissaient

plutôt qu'ils n'étaient évités à dessein dans une conversation enjouée, naturelle, toujours élevée sans effort, et attrayante pour tous, bien que différente de celle de tout le monde.

On eut bien vite découvert que cet habitué de plus ajoutait singulièrement au charme de nos réunions quotidiennes, et que jamais l'invasion annuelle des étrangers ne nous avait été aussi favorable. Stella, seule, devenait parfois pensive en l'écoutant, et un jour elle me dit « qu'elle n'avait jamais vu d'homme qui ressemblât à M. de Kergy. »

Quant à moi, je sentais le bien-être que sa présence faisait régner autour de moi, et j'acceptais, sans l'analyser, cette jouissance, qui venait si à propos me distraire du présent et renouvelait en même temps une impression du passé qui me semblait avoir été la meilleure de ma vie.

Le violent ressentiment qui gonflait mon cœur chaque fois que je pensais à l'absence de Lorenzo et à ce qui la motivait, ne cessait pas néanmoins de se faire sentir. Je comparais avec amertume le monde de trahison et de perfidie qu'il m'avait obligée à connaître, avec celui auquel appartenait Gilbert. Je me souvenais de mes espérances passées et de ma déception désormais irréparable, et

ces pensées étaient jusqu'alors pour moi le seul danger des jours dont je parle.

Cependant, le carnaval était achevé, et personne ne s'était étonné que Lorenzo eût voulu y ajouter de plus le *carnavalone* de Milan. Personne même ne semblait trouver extraordinaire qu'il eût accompagné jusque-là une belle dame qui s'y rendait sans escorte. Naples, je l'ai dit, n'était point un lieu où les médisances fussent promptement accueillies ; personne n'y était même très-attentif aux faits et gestes d'autrui. On indiquait, en portant la main au menton, ou bien par un simple mouvement des lèvres, qu'une chose ne vous regardait pas ou vous importait peu, plutôt que de se livrer aux conjectures et aux amplifications habituelles ailleurs. Mais cette charitable indifférence, qui ne tenait pas précisément à l'amour du prochain, allait parfois, il faut l'avouer, jusqu'à ne se scandaliser de rien.

Je m'aperçus donc bientôt que la véritable cause de l'absence de Lorenzo était à peu près connue de tout le monde ; mais je vis, en même temps, que si sa conduite inspirait pour moi un intérêt et une compassion qui blessaient mon orgueil, elle n'excitait nullement contre lui l'indignation qui m'eût du moins quelque peu vengée de lui.

Mario, seul, avait l'air grave et soucieux ; mais Lando, qui n'avait pas été lent à reconnaître la situation dans sa vérité, s'était borné à quelques réflexions comme il savait en faire, et qui eussent été des insultes si on ne s'accoutumait pas, avec lui, à regarder ses paroles comme dénuées de toute importance, et à ne jamais les prendre au sérieux.

Un soir, cependant, où par hasard il se trouvait près de moi dans mon salon, il me dit de son ton incorrigible :

— Si j'étais à votre place, je le punirais de la façon dont il le mérite, le cher Lorenzo. Malheureusement, vous n'êtes pas femme à cela, je le sais ; mais, au surplus, tranquillisez-vous : je vous garantis que ce sera la belle Milanaise elle-même qu se chargera de vous venger.

Je ne répondis pas un mot à ce langage, qui blessait tout ce que j'avais d'honnêteté et de fierté dans l'âme, mais qui y versait en même temps contre Lorenzo des flots d'amertume et de mépris. Je me souvenais, en ce moment, du « redoutable serment » dont Livia me parlait naguère. Ne l'avait-il pas prêté comme moi, cet époux parjure ? A quelle loi étais-je donc soumise dont lui-même se trouvât affranchi ?

Je quittai brusquement Lando après qu'il m'eut

dit ces paroles, et je sortis du salon où nous nous trouvions seuls par hasard. Le beau temps et quelque indication de feu au Vésuve avaient attiré, ce soir-là, toute la société sur la terrasse. Je prétendis aller la rejoindre, mais je n'en fis rien. Je cherchai, au contraire, une place à l'écart, où il me fût possible de jouir en silence de la beauté sereine et brillante du ciel, et j'allai m'asseoir sur un banc placé de manière à apercevoir, par delà le jardin de notre maison et celui de la villa Reale, la mer et le contour lointain des montagnes.

C'était une de ces incomparables soirées de printemps où

. . . Tout ce qu'on entend, on voit et l'on respire

produit à la fois l'enchantement, l'attendrissement et la mélancolie. J'avais jeté sur ma robe blanche un grand voile de dentelle noire qui me couvrait la tête aussi bien que les épaules, et, ainsi préservée de la fraîcheur à peine sensible de la nuit, je me laissai aller sans contrainte à des impressions mélangées d'admiration, de tristesse, ainsi qu'à l'amertume et à la colère qui me remplissaient le cœur. Au loin, sur l'azur sombre et pur du ciel, s'élevait une lueur semblable à celle d'un incendie, dont l'éclat rougeâtre contrastait

avec la lumière tremblante et argentée que la lune naissante jetait sur la mer. C'était un de ces réveils du Vésuve dont le spectacle effrayant et magnifique est toujours accueilli à Naples avec un intérêt qui dépasse de beaucoup l'inquiétude que devraient faire naître les suites probables d'une éruption nouvelle.

Tous ceux qui se trouvaient chez moi ce jour-là étaient en ce moment à l'extrémité de la terrasse, d'où l'on apercevait le cratère embrasé. Mais je n'étais nullement tentée d'en faire autant, et je demeurai assise à la place que j'avais choisie, la tête levée, les yeux plongés dans ce bleu profond et mystérieux qui semble porter nos regards et notre pensée plus loin encore que les étoiles. Je ne sais combien de temps j'étais restée dans cette attitude, lorsque tout à coup je m'aperçus que Gilbert était revenu vers le côté de la terrasse où je me trouvais, et qu'il était maintenant debout devant moi.

— Peut-on s'asseoir près de vous, madame, me dit-il, ou bien aimez-vous mieux poursuivre en silence votre rêverie ?

— Oh ! non ; restez. Causer vaut mieux pour moi que rêver.

— Et cependant, en vous regardant tout à l'heure, tandis que vous étiez absorbée, votre rê-

verie semblait bien belle, et j'aurais voulu la suivre.

— Je ne sais si elle était belle, mais elle était simple et vraie. Hélas! je pensais que le ciel est aussi beau que la terre est triste.

— Triste ?... Oui, sans doute, mais bien belle aussi parfois ! tout comme ce ciel visible au-dessus de nos têtes, si beau ce soir, et qui n'est pourtant pas tous les jours tel que nous le voyons en ce moment.

— Mais là-haut les nuages passent, et le ciel reparaît ensuite dans son inaltérable beauté ; tandis que...

— Tandis qu'il suffit souvent d'un seul jour pour que la vie ne soit plus jamais après, ce qu'elle était auparavant? Oui, vous avez raison, dit-il.

Il fut un instant silencieux. Puis il reprit en souriant :

— Mais ces tristes pensées ne vous sont pas, heureusement, toujours présentes, et elles étaient bien loin de vous le soir où je vous ai revue pour la première fois à Naples.

— Oh ! ne me parlez plus jamais de ce jour ! monsieur de Kergy, je vous en supplie ! m'écriai-je avec une vivacité que je ne pus réprimer. Ne vous ai-je pas déjà dit que ce jour-là j'étais malheureuse, folle, désespérée ?...

Je m'arrêtai tout court, confuse de ce qui venait de m'échapper. Je vis son regard surpris, et j'y retrouvai l'expression émue et sympathique qui, à Paris (lorsque je pleurais en écoutant Diane), avait semblé m'interroger silencieusement sur la cause de mes larmes. Hélas! le jour de cette dernière rencontre à l'hôtel de Kergy était celui où, pour la première fois, la tristesse qui m'environnait entièrement aujourd'hui, jetait sur moi son ombre. Mais, ni alors ni maintenant, je n'aurais dû ou voulu la trahir, et je regrettai en ce moment les mots que je venais de dire. Gilbert me devina, je pense.

— Il est certain, reprit-il au bout d'un instant, comme si je n'avais pas parlé, que dans toute cette brillante parure vous me paraissiez moins imposante que vous ne l'êtes à mes yeux en ce moment; et cependant je vais être téméraire comme je n'aurais certainement pas songé à l'être à ce bal, dont je ne parlerai plus.

— Que voulez-vous dire?

— Que ce jour-là vous sembliez appartenir à un monde dont j'ignore le langage et les coutumes, et où je me sens plus déplacé et plus ignorant qu'un sauvage. Je n'aurais pu vous y adresser une seule parole, à peine vous regarder de loin,

tandis que... Mais vous allez me trouver bien présomptueux.

— Non, dites-moi ce que vous voudrez.

— Eh bien, maintenant comme à Paris, vous me semblez au contraire une habitante du pays où je vis moi-même par l'âme et la pensée ; une habitante, c'est-à-dire une reine, si vous voulez, ou... une sœur, peut-être, à qui je puis parler sa langue comme elle entend la mienne. Aussi...

Il hésita un instant avant de poursuivre, puis il me dit avec un accent de simplicité et de vérité qui empêchait ses paroles de paraître bizarres :

— Aussi j'ose — et c'est de toute façon être bien hardi — oui, j'ose, me croire capable d'être votre ami, et si vous daignez m'accorder ce titre, je crois pouvoir vous jurer que je n'en serai point indigne.

Ce que je répondis, je le sais à peine, mais ce que je sais trop bien, c'est que ce langage sut se faire entendre d'un cœur à la fois amolli et aigri comme l'était alors le mien. Le vide causé par la trahison de Lorenzo me causait une souffrance comparable à l'inanition. Apaiser cette souffrance en exhalant mes griefs contre lui, ma dignité me le défendait plus encore que ma conscience, et je n'en fus pas tentée. Mais le soulagement d'une

amitié telle que me la promettait Gilbert, devais-je me l'interdire? Avais-je vis-à-vis de Lorenzo un autre devoir que celui de respecter mieux que lui le lien qui nous unissait? Gilbert ne pouvait-il pas être, en effet, comme il venait de le dire, le frère de mon âme et de ma pensée? Enfin n'était-il pas différent de tous ceux que j'avais rencontrés jusqu'à ce jour? Stella n'était-elle pas de cet avis... et n'étais-je pas moi-même dans une situation à nulle autre semblable?

Je passe sous silence le reste de mes réflexions; je remarque seulement ici que si toutes les femmes qui se croient dans une position exceptionnelle pouvaient se compter, elles seraient fort étonnées, j'imagine, de se trouver en si grand nombre, et devraient renoncer peut-être à quelques-uns des priviléges qu'elles réclament en vertu de la singularité de leur destinée.

XXX

Je n'ai point fait un portrait inexact de Gilbert; il était noble autant que je l'ai dit, et il est cer-

tain qu'en me parlant comme il le fit ce jour-là, il était très-éloigné de la pensée de me tendre un piége, ou de s'en tendre un à lui-même. Était-il cependant parfaitement sincère, je ne le sais; mais il ne l'était probablement pas autant que moi, pendant les premiers jours du moins qui suivirent cet entretien. Grâce au raisonnement que j'ai exposé plus haut (et que je croyais avoir inventé), il me semblait que cette constante présence d'un homme singulièrement supérieur à ceux que j'avais connus jusque-là, et qui, bien loin de m'adresser de banales flatteries, ne parlait jamais qu'à ce qu'il y avait de plus élevé dans mon intelligence, et sans aborder le sujet de mes peines, savait en distraire complétement ma pensée; — il me semblait, dis-je, que cette intimité, cette sorte de parenté imaginaire, que j'avais acceptée, était non-seulement permise, mais bienfaisante, et je la considérais même comme un juste dédommagement de tant de cruels mécomptes. J'avais perdu, en un mot, dans la dissipation de ma vie précédente, cette clarté du regard de l'âme que la seule vigilance maintient, et je fus longtemps sans me douter que cette folle dissipation elle-même avec toute l'exubérante gaieté dont elle était accompagnée, était moins dangereuse mille fois que

ces longues causeries auxquelles l'accord parfait d'un autre esprit avec le mien et le contact d'une âme si noble, qu'elle semblait faire grandir la mienne, prêtaient tant de charme, et donnaient à ma vie cet intérêt nouveau jamais éprouvé jusque-là.

En apparence, cependant, et même en réalité, nos entretiens n'avaient rien de différent de ceux qui avaient précédé, et on aurait pu écouter chacune des paroles qu'il me disait. Je sentais bien toutefois qu'il ne me parlait pas comme à une autre, et de mon côté je ne parlais à personne comme à lui. Nous étions rarement seuls, il est vrai, mais chaque soir dans le salon ou sur la terrasse il trouvait bien moyen de causer au moins quelques instants avec moi sans témoins. Il ne me cachait pas que ces instants, il les regardait comme les seuls bons de la soirée, et à cet égard, je ne pensais guère autrement que lui. Parfois quelque chose d'insaisissable dans sa voix, dans son regard, dans son silence même, me faisait tressaillir comme l'avertissement d'un danger. Mais comme jamais il ne s'était écarté, par un seul mot, du rôle qu'il avait pris, ma conscience endormie ne se réveillait pas! Lorenzo était toujours absent, quoique l'époque fixée pour son retour fût depuis

longtemps dépassée, et lorsque, pour la seconde fois, je l'attendais, je reçus de lui une lettre qui m'annonçait un nouveau délai, causé, disait-il, « par une circonstance imprévue et indépendante de sa volonté. »

En lisant cette dernière lettre, la rougeur du ressentiment me monta au visage, et cependant je sentis et remarquai que la prolongation de son absence ne me causait pas le même chagrin que la première fois. Je ne me demandai pas pourquoi. Je me contentai de me rappeler, avec une sorte de complaisance, ses torts répétés et aggravés, et, plus que jamais, il me sembla qu'il n'avait plus le droit de disputer au cœur qu'il avait si cruellement froissé, aucune des consolations qui lui restaient.

Le jour où cette seconde lettre me parvint, nous devions aller au Vésuve où se rendaient en foule, depuis huit jours, les nombreux curieux que chaque éruption nouvelle y conduit. En effet, vers la chute du jour nous nous mîmes en route. Ma tante et ses deux filles étaient de la partie, puis Gilbert, Mario, Lando, et à ceux-ci étaient venus se joindre deux étrangers, qui, depuis le carnaval, suivaient assidûment les pas de mes deux cousines. L'un était un jeune baron de Brun-

nenberg, bon danseur et mélomane; l'autre un Anglais, non moins jeune que l'Allemand, d'une belle figure et d'une taille herculéenne, qui se nommait M. Frank Leslie.

Il y eut au départ une certaine confusion parmi nos compagnons de voyage, causée par le désir simultané de plusieurs d'entre eux d'éviter la calèche où donna Clelia s'était installée la première. Je vis cette hésitation peu flatteuse pour ma pauvre tante, et je me hâtai de me placer près d'elle. Le jeune baron, qui lui avait donné le bras, se décida alors à me suivre, et je fis signe à Lando de venir occuper la quatrième place. Il m'obéit avec moins d'empressement qu'à l'ordinaire, tandis que Stella, mes deux cousines et le jeune Anglais prenaient possession de l'autre voiture. Cette carrossée passa la première, non sans être suivie d'un œil d'envie par le baron, aussi bien que par Lando, dont je remarquai que l'humeur était moins sereine qu'à l'ordinaire. Gilbert et Mario nous suivaient dans une *carozzella*, et formaient notre arrière-garde.

Au début, tout alla au mieux. Ma tante aimait les parties de plaisir, et celle-ci en était une pour elle, surtout parce qu'au retour nous devions tous souper ensemble chez moi. La conversation ne

se ralentit pas un instant jusqu'à Resina, où nous arrivâmes lorsqu'il faisait nuit close. Là nous quittions la grande route pour entrer dans celle qui conduit directement au Vésuve.

Le nouveau cratère s'était ouvert cette fois fort au-dessous du cône si bien connu d'où jaillit ordinairement la fumée et la flamme. Il se présentait, au lieu de cela, comme une large blessure béante au flanc de la montagne, et vomissant à flots le feu, la cendre et les pierres enflammées. Il en résultait qu'au lieu d'avoir à gravir jusqu'au sommet pour arriver à l'endroit de l'éruption, on pouvait s'approcher en voiture assez près du torrent de lave, pour n'avoir plus qu'une petite distance à franchir à pied, afin de parvenir en face de la formidable ouverture, dont on se rapprochait ensuite plus ou moins, selon le degré de curiosité ou de hardiesse dont chacun était doué.

Mais le spectacle était déjà imposant bien longtemps avant qu'on fût en position de le contempler de près, et j'étais dans le premier saisissement de l'admiration et de la surprise lorsque j'entendis murmurer près de moi : *Oh! Gesù, Gesù!... Oh! madona santa!...* Je me retournai et je vis ma tante, pâle d'effroi, baisant la croix de son chapelet qu'elle tenait à la main.

Dona Clelia, on le sait, quand elle trouvait que l'occasion en valait la peine, savait braver le danger. Elle l'avait prouvé le jour mémorable du corso de Tolède. Mais, on l'a deviné peut-être aussi, les beautés pittoresques la laissaient indifférente. Aussi rien en ce moment n'aidait son courage, et je fus effrayée de l'état où elle était.

— Oh ! *Ginevrina mia !...*, dit-elle enfin d'une voix tremblante, *non mi fido !* Non je n'ai pas le courage d'aller plus loin... Madonna !...

Cette nouvelle exclamation était causée par un jet de feu plus vif que les précédents, et accompagné d'une forte détonation.

— Mais, bon Jésus ! quelle folie ! reprit-elle, quel caprice ! quelle démence !... Comment peut-on vouloir aller ainsi en enfer, pendant qu'on est encore en vie !... Oh ! non, ni maintenant, ni jamais ! Oh ! *mamma mia ! misericordia !...*

Chaque jet de feu amenait une exclamation plus vive de terreur... Tout à coup, elle pencha sa tête sur mon épaule en s'écriant :

— Ginevrina !... je sens que je vais avoir un *papariello*[1] *!...*

A cette menace nous fîmes arrêter la voiture.

[1] Attaque de nerfs (en napolitain).

Évidemment il eût été dangereux de la conduire plus loin. Mais que faire?... Renoncer tous à notre course et rebrousser chemin? nous n'en étions pas tentés. L'autre voiture était d'ailleurs loin devant nous et ne pouvait plus être rappelée. Sur ces entrefaites nous fûmes rejoints par la carozzella. Gilbert et Mario sautèrent à bas de leur équipage pour venir s'informer de ce qui nous arrivait.

— Qu'y a-t-il, *zia Clelia?* dit Mario, en s'approchant de la voiture, et apercevant ma tante dans l'attitude que je viens de dire. Elle releva la tête.

— Oh! Mario! *figlio mio!* il y a que je ne peux pas rester sous cette pluie de feu, que c'est la fin du monde!... le jour du jugement!... que cela m'oppresse... que cela m'étouffe! O mon Dieu, et *le povere ragazze, dove sono?*... O sainte Vierge! ramenez-nous tous sains et saufs à Naples, et je vous promets que pendant neuf jours...

Elle acheva son vœu mentalement, car Mario avait vite reconnu la seule chose qu'il y eût à faire. Il se dévouerait, et la reconduirait dans la carozzella à Resina, où il attendrait avec elle notre retour.

L'échange fut bientôt fait. Sur la promesse que nous lui ramènerions ses filles, et que nous ne leur ferions courir aucun danger, ma tante ne se

fit pas prier, et en un clin d'œil elle se trouva placée près de Mario dans la carozzella, tournant le dos au Vésuve, tandis que Gilbert prenait sa place près de moi, pour poursuivre notre route, en regagnant, le plus vite possible, le temps que nous venions de perdre.

Nous arrivâmes bientôt ainsi à l'endroit où nous devions mettre pied à terre. Gilbert m'aida à descendre, puis il me donna le bras, tandis que Lando et le baron se mettaient à la recherche de nos autres compagnes, qui n'avaient, pour les protéger toutes les trois, que le seul Frank Leslie. Pour le moment, nous les perdîmes de vue, et Gilbert resta seul avec moi.

Je ne répéterai point ici, sur les éruptions du Vésuve, ce que tout le monde a vu ou lu, je dirai seulement à ceux qui n'en ont point fait l'expérience, que ce spectacle extraordinaire (le plus admirable assurément, et en même temps le plus effroyable de tous ceux de la nature) cause une fascination singulière, qui porte à s'approcher toujours davantage de cet embrasement, dont on ne peut détourner les yeux. On avance ainsi, regardant devant soi, sans savoir où l'on marche, trébuchant à chaque pas sur des blocs de lave à peine refroidie, qui forment sous les pieds un ter-

rain inégal, à la fois coupant et brûlant. On en aperçoit les effets en examinant ensuite ses chaussures et ses vêtements, mais on n'y songe pas, tandis qu'on s'expose à ce danger, plus apparent que réel peut-être, mais qui existe néanmoins indubitablement, ainsi que l'attestent les nombreux accidents qui surviennent à chaque éruption nouvelle.

Appuyée fermement sur le bras de Gilbert, et ainsi soutenue par lui, trébuchant à peine, je pus gravir jusqu'au sommet d'un monticule de lave, formé par de précédentes éruptions, et là, protégée par un bloc immense qui plongeait sur l'abîme de feu, je regardai l'effrayant et imposant spectacle! Gilbert ne proférait pas une parole, ce que j'attribuais au sentiment qui me rendait muette comme lui, en présence de ce formidable bouleversement de la nature. La lave brûlante, sortant cette fois, comme je l'ai dit, d'un cratère placé à mi-côte, ne jaillissait point, en débordant ensuite du sommet, comme d'habitude; elle avançait comme un large fleuve, couvrant de feu les masses amoncelées de lave refroidie et noircie, et leur donnant les formes les plus bizarres et les plus fantastiques. C'était comme une ville, non pas en feu, mais de feu! On croyait distinguer des

maisons, des palais, des tours, et au milieu de ces édifices imaginaires, marchait le fleuve embrasé! Car la lave ne coule pas : sur quelque pente qu'elle soit, elle s'arrête et ne va pas plus loin, dès que le cratère cesse de la vomir. Mais en ce moment elle ne s'arrêtait pas, elle poursuivait au contraire son lent mais impitoyable mouvement, incendiant les vignes, engloutissant les maisons, faisant flamber les buissons et les arbres sur son passage.

C'était une vue difficile à soutenir longtemps, et cependant mes yeux ne pouvaient se détourner de cette apparition mystérieuse et terrible.

— Oh! mon Dieu! murmurai-je. C'est vraiment *la citta dolente!* et nous avons sous les yeux une image fidèle du dernier jour du monde!...

Gilbert ne répondit pas. Il était en proie à je ne sais quelle émotion plus vive que la mienne, et en regardant son visage, à la lueur rouge qui l'éclairait, je fus effrayée de l'altération de ses traits et de leur expression inusitée.

— Que ce jour n'est-il venu pour moi! dit-il enfin, et que n'est-il, en effet, le dernier de ma vie! Oui, je voudrais être englouti par cette flamme! Je voudrais mourir ici, à cette place où je suis, près de vous, digne de vous.

Malgré la scène effrayante qui m'environnait, malgré le vacarme des détonations qui se joignait au bruit sourd de la lave, l'accent de sa voix frappa mon oreille et, plus encore que ces étranges paroles, fit battre mon cœur d'une émotion mêlée d'épouvante.

— Je crains que vous n'ayez le vertige, lui dis-je d'une voix tremblante. Prenez garde : son effet est, dit-on, de pousser vers l'abîme.

— Oui, donna Ginevra, me répondit-il du même ton étrange. Vous avez raison. J'ai le vertige, et je marche vers un abîme, je le sais. Je m'y suis exposé témérairement, et j'ai trop présumé de mes forces.

Le regard qu'il attachait sur moi en prononçant ces paroles leur donnait un sens auquel je ne pouvais me méprendre. Ce n'était plus Gilbert qui me parlait, ce n'était plus celui à qui j'avais prétendu accorder les priviléges d'une amitié sûre et fidèle. Le bandeau que j'avais volontairement placé sur mes yeux tombait soudainement, et dans l'émotion dont je fus saisie, les flammes matérielles qui m'environnaient, le péril certain auquel m'eût conduite un seul pas de plus, m'apparurent comme la représentation exacte du danger auquel j'avais follement exposé mon honneur et mon âme !

Je couvris un instant mon visage de mes mains. Puis dès que j'osai parler :

— Monsieur de Kergy, dis-je d'une voix suppliante, cessez de regarder ce feu qui nous entoure. Levez la tête, et voyez comme au-dessus de cet enfer la nuit est calme et belle !

En effet, un brillant clair de lune planait sur cette scène terrifiante, et le contraste entre le ciel et la terre ne pouvait être plus frappant.

Les yeux de Gilbert suivirent les miens et demeurèrent quelque temps attachés sur ces astres paisibles, qui semblaient aussi éloignés de cette effrayante agitation de la nature que de celle de nos âmes. La mienne sentait le besoin d'un immense secours, et je murmurai à voix basse : « O mon Dieu, ayez pitié de moi ! » avec une ferveur qui, depuis longtemps, n'accompagnait plus aucune de mes prières. Après un long silence, Gilbert me dit d'une voix basse et troublée :

— Me pardonnerez-vous, madame? vous fierez-vous à moi maintenant pour quitter cette place?

— Oui, je me fie à vous. Mais hâtons-nous de la quitter, cette place dangereuse. N'entendez-vous pas ces effroyables détonations? Ne voyez-vous pas ces pierres enflammées, qui tombent au delà même du lieu où nous sommes?...

Et tandis que je parlais une bouffée d'épaisse fumée vint joindre l'obscurité à tout le reste.

— Ne craignez rien, me dit Gilbert d'un ton redevenu plus calme. Il faut certainement nous hâter, mais il n'y aurait de danger maintenant que si vous aviez peur. Donnez-moi la main.

Mais lorsqu'il voulut la prendre, j'hésitai, et je fis un mouvement involontaire qui lui fit croire que je voulais tenter de descendre sans son secours.

— Au nom du ciel, me dit-il rapidement, en tremblant d'émotion et d'effroi : dans le péril où nous sommes, ne refusez pas mon aide. Vous ne pouvez vous en passer. Il *faut* que vous me donniez la main, madame.

Sa voix émue était devenue presque impérieuse; je lui donnai la main, et lorsqu'il me dit d'appuyer l'autre fermement sur son épaule, je lui obéis de même.

Il me fit descendre ainsi lentement et sans parler davantage; mais dès que je fus en sûreté, je m'éloignai de lui, et j'allai m'appuyer contre un arbre, placé à quelque distance. J'avais besoin de respirer. L'air suffocant dont nous avions été environnés m'avait causé un étourdissement et une sensation de défaillance qui ajoutait encore au trouble violent de mon cœur.

XXXI

Le jet de feu et de fumée qui nous avait obligés à quitter la place où nous nous trouvions fit faire le même mouvement à tous ceux qui s'étaient un peu trop approchés de la rive du fleuve de feu. Nous fûmes ainsi promptement rejoints par Teresina, Lando, Mariuccia et le baron. Mais mon inquiétude fut grande en ne voyant revenir ni Stella ni le jeune Frank Leslie, qui s'étaient écartés des autres pour aller se placer beaucoup plus bas et beaucoup plus loin, afin de mieux voir la lave descendre vers la plaine. La crainte qu'un accident ne leur fût survenu commençait à me glacer, et je fus à peine rassurée lorsque je les vis enfin apparaître, le visage noirci, les vêtements déchirés. Stella nu-tête et les cheveux épars et en désordre.

—Juste ciel! que vous est-il arrivé?

— Rien, rien, dit Stella hors d'haleine. Une histoire que nous vous conterons plus tard.

Ici Frank Leslie intervint pour s'écrier que « la

comtesse Stella était la femme la plus brave qu'il eût jamais rencontrée, qu'elle était une héroïne et qu'elle était aussi un ange de bonté. »

— Rien de tout cela, dit Stella en relevant sur sa tête le capuchon de son manteau. Mais j'ai perdu mon chapeau et aussi à peu près, je crois, mes souliers. Partons donc sur-le-champ; nous te conterons tout cela plus tard.

En effet, puisqu'elle était là devant nous, saine et sauve, il valait mieux ajourner toute autre explication pour le moment et regagner Naples au plus vite. Nous partîmes donc sans retard, ne nous arrêtant à Resina que le temps nécessaire pour y reprendre ma tante qui, ayant consacré à une sieste tout le temps de notre absence, était complétement reposée aussi bien que revenue de sa terreur. Mario était de moins belle humeur qu'elle. Mais enfin lorsque (un peu après minuit) nous fûmes tous réunis à la table du souper qui nous attendait au retour, chacun parut satisfait de l'excursion que nous venions de faire et je sentis bien que, seule, j'en rapportais un cœur plus troublé qu'au départ.

Stella n'avait pas encore voulu répondre à nos questions et prétendait avoir trop faim pour songer à faire la narration promise, mais Frank Leslie

ne demandait pas mieux que de s'en charger et se mit à l'instant en devoir de satisfaire notre curiosité :

— Nous étions, nous dit-il, à regarder la lave avancer en écoutant ce bruit étouffé qui l'accompagne et qui ressemble au grondement lointain de la mitraille. Tout d'un coup nous entendons à quelques pas des gémissements déchirants. Nous approchons et nous voyons un homme couché à terre. Je veux le relever, impossible ; il avait une jambe brisée. La comtesse Stella l'interroge. Savez-vous ce qu'il lui raconte? Il avait (comme font tant de ces malheureux) attendu jusqu'au dernier moment pour quitter sa maison. Sa femme étant malade et au lit avec un petit enfant de quatre à cinq ans couché près d'elle, il espérait toujours que la lave s'arrêterait avant d'atteindre sa demeure! — ils espèrent tous cela ! Il sortait deux ou trois fois par heure, pour voir où elle en était, et enfin il reconnut que toute espérance était vaine; la lave marchait sans écouter personne : il lui restait à peine maintenant une demi-heure pour sauver d'abord sa femme et son enfant, puis ce qu'il pourrait ensuite. Il s'élance alors, mais dans la précipitation même avec laquelle il avait voulu rattraper le temps perdu,

il était tombé (sur ces rochers noirs que vous connaissez !), tombé là où nous le trouvions sans pouvoir se relever ! et il aurait fallu courir bien vite ! car la lave rouge avançait toujours. Dans moins d'un quart d'heure elle aurait atteint sa maisonnette, et sa femme et son enfant étaient là !..· Je ne comprenais pas ce qu'il disait, poursuivit le jeune Anglais avec une expression de bonté et de courage qui ajoutait à l'effet de son récit ; mais tandis que je regardais avancer cette fournaise ambulante vers la maison que je croyais vide, je vois tout d'un coup la comtesse Stella qui, sans rien m'expliquer, s'élance... Je la devine alors, et je la suis, puis la précédant, j'arrive avant elle dans la maison. Je tenais déjà la femme et le matelas dans mes bras, lorsque la comtesse me rejoint. Je lui crie : « Prenez l'enfant. » Il pleurait, ce petit : je l'avais jeté par terre, sans le vouloir, en enlevant sa mère. C'était un enfant lourd et difficile à porter, je vous jure. Mais la bonté et le courage donnent des forces ; la comtesse Stella l'emporte comme une plume, et nous voilà dehors. La chaleur du feu était déjà intolérable, le terrain sous nos pieds nous faisait chanceler à chaque pas. J'ai cru dix fois que nous allions nous tuer avec ceux que nous voulions

sauver. Mais non ! grâce à Dieu, femme, matelas, enfant et nous, nous avons tous rejoint le malheureux blessé qui poussait des hurlements de peur d'abord et de joie ensuite. Quoique — le pauvre diable — à peine étions-nous en sûreté, que nous entendons ce vilain bruit sourd, suivi cette fois, comme un coup de canon... C'était le choc de la lave brûlante contre la maison que nous venions de quitter. Quelle vue! bon Dieu !... puisque cela devait arriver, je ne suis pas fâché d'avoir été là ! Ce feu solide a d'abord fait le tour de la pauvre masure, puis est monté comme s'il l'enveloppait d'un étui rouge et ardent, et enfin a dépassé le toit; puis, quand tout a été englouti, il a continué tranquillement sa marche. Les pauvres gens pleuraient, mais au bout du compte ils étaient contents d'être vivants et ils baisaient les mains de la comtesse, l'appelant un ange envoyé par la Madone, et mille autres choses pareilles. Maintenant nous avions le temps d'aller appeler du secours, et à l'aide de deux ou trois paysans nous les avons tous transportés dans une habitation où on les a reçus pour cette nuit ; demain j'irai leur porter des secours. Et voilà, madame la duchesse, pourquoi nous étions en retard et comment la comtesse Stella a perdu son chapeau.

L'effet de cette narration ne se peut décrire. Gilbert avait relevé vivement la tête et je vis ses yeux briller en l'écoutant. Quant à moi, mon cœur bondit d'une sorte de transport, et mon visage se couvrit de larmes, tandis que ma chère et noble Stella faisait de vains efforts pour faire taire l'acclamation que son courage arrachait même aux assistants les moins accessibles à l'enthousiasme.

— Quelle absurdité! s'écria-t-elle dès qu'elle put se faire entendre. Qui de vous n'en eût fait autant! Finissez, je vous en prie, ou plutôt non, écoutez-moi. Tâchons tous ensemble de rendre à ces pauvres gens une maisonnette qui remplace celle qu'ils ont perdue.

Cette proposition ne pouvait être agréée autrement qu'avec ardeur et à l'unanimité... Ma tante Clelia avait plongé, à l'instant, dans les profondeurs de sa poche, et ouvrait déjà son porte-monnaie fort bien rempli, lorsque Lando se leva en s'écriant :

— Arrêtez! donna Clelia! rempochez votre or... pour le moment. J'ai une idée! faisons comme à Paris.

— Oh! bravo! s'écrièrent ensemble mes deux cousines.

— Oui, dit Teresina avec feu, comme à Paris je vous en prie. Mais quoi? comment? dites?

— Écoutez tous, dit Lando. Écoutez mon programme. Il contient un rôle pour chacun de nous. A donna Ginevra d'abord le plus facile, mais le seul indispensable, celui de nous prêter un de ses salons, où elle réunira une société peu nombreuse mais très-choisie. Cette réunion aura lieu demain... non, après-demain. Et alors... Faites bien attention d'abord, monsieur le comte de Kergy...

Gilbert, en entendant son nom, leva les yeux avec surprise, tandis que Lando s'interrompait pour dire très-vite en italien à sa voisine : « Vous savez que son éloquence est célèbre, n'est-ce pas? » — Il poursuivit : « Or donc, le comte de Kergy ici présent fera au début de la séance un petit discours où il expliquera quel est le but de l'offrande que l'on réclamera ensuite de chacun. Il racontera ce que nous venons d'entendre, et il y ajoutera tout ce qu'il voudra sur l'excursion que nous venons de faire ensemble et sur tous les incidents qui y ont eu lieu. Nous nous fions à lui pour qu'il n'y manque rien... *Poi*, donna Teresina et donna Mariuccia chanteront un duo accompagné par le baron de Brünnenberg, et si on veut

ensuite un morceau d'ensemble, nous voici, Mario, Leslie et moi, disposés à prêter notre concours. *Finalmente*, voici l'important : la comtesse Stella nous récitera les vers qu'il lui plaira de choisir, et vous qui l'avez entendue, vous savez ce qu'en penseront ceux qui l'entendront pour la première fois. Alors le moment sera venu de leur tendre notre bourse, et vous m'en direz des nouvelles... *Che ne dite?* »

Je n'aurais pu refuser, lors même que j'aurais eu quelque objection sérieuse à faire valoir contre cette proposition qui fut enlevée à l'unanimité avec plus d'enthousiasme encore que la première. Stella (quoique bien réellement douée du talent dont Lando voulait profiter) semblait contrariée. Le front de Gilbert se rembrunit, et il reprit l'expression triste et sombre qu'il avait secouée un instant; mais protester ou refuser était impossible pour eux autant que pour moi, et avant de nous séparer à deux heures du matin, la soirée fut décidée et fixée au surlendemain.

Lorsque je me retrouvai seule, il me fut impossible malgré l'heure avancée de songer au repos. Ma chambre était à l'extrémité de la maison et donnait sur la terrasse latérale qui faisait face à celle du salon. J'ouvris ma fenêtre et je m'assis

sur un siége placé en dehors. Là, dans le grand silence de cette belle nuit, je cherchai à me calmer et à réfléchir. Le courage viril dont Stella venait de faire preuve produisait sur moi un effet salutaire, et son exemple réagissait un peu contre la mollesse fatale qui minait graduellement mes forces. J'aimais le courage, et mon âme quelque affaiblie qu'elle fût, en ce moment répondait à ce noble et généreux élan. Les yeux attachés sur la flamme qui couvrait en ce moment tout l'horizon de son éclat sinistre, je pensais que ce spectacle devait causer à Stella la sensation céleste qui suit l'accomplissement d'un acte héroïque, tandis que moi! c'était en frissonnant que je me rappelais la comparaison qu'il m'avait suggérée!... Je cherchais à éviter d'approfondir ce qui y avait donné lieu. J'aurais voulu penser que mon imagination seule m'avait effrayée et inquiétée, que rien n'était changé; je n'y pus parvenir, et il me fallut enfin me demander ce que j'avais à faire et ce que me prescrivait cette lumière nouvelle à laquelle je ne pouvais plus fermer les yeux? Mais dès que cette question se fut clairement posée devant moi, j'éprouvai la plus violente répugnance à la résoudre.

La douce et bienfaisante amitié de Gilbert m'a-

vait seule aidée à supporter le naufrage de mon bonheur. Pouvais-je admettre qu'il fallût y renoncer? Qu'avait-il fait jusqu'à ce jour qui me donnât lieu de regretter ma confiance en lui? Un instant il est vrai, un seul instant, il venait de m'apparaître différent de lui-même (et mon cœur battait malgré moi au souvenir de son regard et de l'accent de sa voix), mais n'avais-je pas attaché trop d'importance à des paroles, après tout, vagues et incohérentes? et ne fallait-il pas prendre le temps de réfléchir? Telles furent les questions que j'opposai à la première et par lesquelles je cherchai à imposer silence à la voix juste et vraie de ma conscience. J'y réussis assez pour ajourner la réponse que je me refusais à entendre et je remis, en tous cas, ma décision au lendemain.

Je me réveillai tard, car je ne m'étais endormie qu'au jour, et je n'avais pas encore quitté ma chambre, lorsqu'on me remit la lettre suivante. Elle était datée de ce même jour, à trois heures du matin :

« Madame,

« J'ai eu, il y a quelques heures, un instant de délire, pendant lequel j'ai parlé devant vous. Qu'ai-je dit? je l'ignore moi-même. Mais ce que

je sais trop bien c'est que vous m'avez compris, et que maintenant pour vous faire oublier mes paroles et pour ramener votre confiance il faudrait mentir, et c'est ce que je ne ferai pas. Non, je ne mentirai plus, dussé-je, en disant la vérité, perdre un bonheur que j'aurais dû avoir le courage de m'interdire, et auquel j'aurai du moins celui de renoncer, si vous l'exigez.

« Je vous demande seulement de ne pas me condamner sans m'entendre, et pour une seule fois, de souffrir que je vous parle sans détour et que je vous parle de moi, ce dont j'ai horreur, vous l'avez peut-être remarqué. Mais il le faut pour éclairer le jugement que vous aurez ensuite à porter.

» Je crois avoir une haute idée de l'emploi qu'un homme doit faire de sa vie, aussi bien qu'une conviction profonde de la nécessité d'en rendre compte. En un mot, j'ai, grâce au ciel, la foi de ma mère, et j'ai voulu vivre autant que possible d'accord avec cette foi, et comme il convient à un honnête homme et à un chrétien.

« Pour cela, j'ai donné à mon activité toutes les pâtures imaginables. Voyages lointains et difficiles, étude acharnée, concours actif à une foule d'entreprises dont le but semblait utile ; je me

suis jeté, à corps perdu, dans tout ce qui pouvait occuper ma pensée et mon temps, beaucoup moins par ardeur désintéressée pour le bien que par un calcul permis, je le crois, et fondé sur une méfiance de moi-même qui tenait à une connaissance exacte des écueils sur lesquels je pourrais facilement me briser.

« Je rêvais un bonheur qui, dans plusieurs pays, est la loi commune, mais qui est rare dans le nôtre, celui de choisir, de connaître, d'aimer la femme qui deviendrait la mienne; mais sachant la chose difficile en France et ayant une vive répulsion pour toute autre manière de fixer ma vie, je refusais obstinément de me prêter à aucune de ces rencontres soi-disant fortuites auxquelles cherchaient sans cesse à m'entraîner ces amis officieux et nombreux dont se trouve toujours entouré, à Paris, un homme qui a le malheur d'être classé parmi les *bons partis*.

« En fuyant ces rencontres, j'en évitais d'autres plus dangereuses, et tout alla bien pour moi jusqu'au jour où pour la première fois, je vous rencontrai, madame. Je ne vous parlai pas ce jour-là, mais je vous regardai, j'entendis votre voix, j'écoutai quelques-unes de vos paroles. Je remarquai votre indifférence aux hommages dont vous

étiez entourée, votre évidente absence de vanité que votre beauté rendait si étrange, et... j'eus *peur* de vous. Oui, je sentis qu'il ne me fallait pas vous voir, et je vous évitai résolûment. Un jour pourtant, à mon insu, vous étiez dans un auditoire devant lequel j'avais parlé, et Diane ensuite me présenta à vous. Alors l'opinion de tous me devint indifférente, et je n'eus d'autre souci que celui de savoir ce que vous pensiez de mes paroles et de deviner si quelque sympathie s'était trouvée entre vos pensées et les miennes? Je crus le comprendre, dans le peu de mots que nous échangeâmes alors, et ma résolution de vous fuir n'en devint que plus arrêtée. Je résistai même aux instances de ma mère qui voulait m'associer à quelques-unes des courses que vous faisiez ensemble. Enfin, madame, vous le savez, je ne vous vis qu'une seule fois chez elle, où je ne pus me soustraire au bonheur de me trouver près de vous.

« Vous étiez triste ce soir-là, malgré votre rire charmant et votre gaieté non moins dangereuse pour moi que vos larmes, je le reconnus, et j'en fus horriblement ému. Quand il fallut ensuite vous dire adieu, je ne pus m'y résoudre, et je vous dis à *revoir*. Toutefois, je laissai de longs mois s'é-

couler, j'attendis que le temps eût quelque peu effacé la vivacité de cette dernière impression, et je prétendis enfin ne passer quelques jours à Naples, en me rendant en Égypte, que lorsque je ne redouterais plus de vous rencontrer. Je partis en effet, et le jour de mon arrivée, quoique je déteste les bals, je ne pus éviter de paraître à celui que donnait l'ambassadeur de France, et là je vous revis !

« Vous le dirai-je? En vous apercevant dans l'éclat d'une beauté et d'une parure éblouissantes, et entourée d'adorateurs comme vous l'étiez à ce bal, j'eus un moment de soulagement. Je m'applaudis d'avoir bravé le danger de vous revoir. Il me sembla en ce moment que l'image restée en ma mémoire disparaissait, et que ce danger n'existait plus pour moi.

« Hélas! le lendemain vous n'étiez plus la même. Je vous retrouvai telle que je vous avais vue naguère et je n'eus pas toutefois le courage de partir sur l'heure. Mon séjour devait être court, je me livrai au bonheur qui m'était offert, me persuadant que l'habitude journalière de vous voir diminuerait peut-être pour moi l'effet de votre présence.

« Enfin, madame, de bonne foi ou croyant l'être,

j'osai un jour vous demander d'être votre ami; je jurai que j'en serais digne. Je croyais fermement ne vous rien promettre qui fût au delà de mes forces. Un seul instant a suffi pour me révéler à moi-même plus encore qu'à vous l'étendue de mon illusion. Vous voyez que je ne vous cache plus rien en ce moment, que je ne cherche plus à vous tromper. Eh bien, en dépit de tout ce que je viens de dire, je vous demande si vous m'ordonnez de partir. Je vous le demande, parce que, je suis certain de ne plus vous offenser, je n'espère pas le retour de votre confiance : je ne prétends plus être votre ami, je vous promets même, désormais, de vous parler à peine ; mais je vous supplie de ne pas m'arracher soudainement le bonheur de vous voir ! Ne me punissez pas si cruellement ! ne me dites pas aujourd'hui : « *Partez.* » Ce mot serait un ordre, auquel j'obéirais ou plutôt une sentence que je subirais sans répliquer. Mais il n'est pas de criminel qui n'ait le droit de demander grâce, et cette grâce je l'implore à vos genoux.

« GILBERT. »

XXXII

Dans le portrait que la main de ma mère avait tracé naguère de son enfant, elle parlait d'un diamant qui se trouvait au fond de son âme. Elle nommait ainsi, sans doute, l'amour du bien et la vive horreur du mal qu'elle y avait reconnu... Mais ce diamant, plus ou moins pur et brillant, n'existe-t-il pas au fond de toute âme humaine, et n'est-ce pas à la seule volonté pervertie qu'il appartient de le briser, comme à la volonté molle et indécise d'en ternir l'éclat et d'en altérer la valeur? Ma vie, en apparence fort peu coupable, m'entraînait cependant sur son facile courant vers cet état de somnolence, d'inertie et de faiblesse qui, pour ce diamant surnaturel, est un dissolvant tel que, dans l'ordre naturel, il n'en est point de semblable.

Lorenzo, malgré sa vigilance jalouse aux premiers jours de notre union, n'avait jamais hésité à me conduire avec lui à tous les théâtres, et lui-même, à Paris, il m'avait mis entre les mains

quelques-uns des romans les plus célèbres à cette époque. Il en était résulté pour moi une certaine confusion dans l'esprit et un certain trouble dans l'âme, effets naturels de cet intérêt malsain réveillé par des œuvres auxquelles le génie et le talent ont la cruauté de prêter leur force irrésistible! Quand on songe, en effet, à la valeur de ces dons divins, au foyer d'où ils émanent, à la puissance qu'ils donnent à ceux qui les possèdent pour répandre dans le monde la lumière et la vie, peut-on ne pas trouver *cruels* ceux qui les emploient à allumer de toutes parts le feu destructeur qui donne la mort, la vraie, la seule, l'irrévocable mort?

Toutefois, malgré l'impression inévitable dont je viens de parler, un prompt dégoût et une répulsion vigoureuse avaient empêché alors ces miasmes empoisonnés de m'atteindre sérieusement. Aujourd'hui, après avoir longtemps subi des influences moins délétères que celles-là, sans doute, mais fort peu fortifiantes néanmoins, un piége plus subtil m'était tendu... La lettre que je tenais entre les mains n'était point l'une de ces effusions qui eussent réveillé à l'instant ma conscience, vivante quoique assoupie; non, son langage était tel que je pus la lire et la relire, et

permettre à l'attrait des sentiments exprimés de pénétrer jusqu'à mon âme. Et cependant, que contenait-elle cette lettre? que signifiait-elle au fond? Quelque noble et supérieur aux autres hommes que fût à mes yeux Gilbert, à quoi lui servaient cette noblesse, cette supériorité, cette pureté même de son âme le jour où il mettait le pied sur cette pente vulgaire avec l'orgueilleuse pensée de s'y maintenir mieux qu'un autre?... à me faire une déclaration fort explicite, et à me promettre un respect inviolable, dont il avait été tout près de s'écarter la seule fois qu'il en avait eu l'occasion!...

Mais cette vérité ne m'apparut pas alors telle que je la vis plus tard, et la plus terrible lutte s'éleva dans mon cœur. L'illusion n'était plus possible, je ne pouvais plus me dire que j'avais là un ami, dont l'affection sûre et fidèle m'était permise; et cependant je ne pouvais me résoudre à y renoncer, et, par toutes ces raisons qui se pressent en foule dès qu'on leur permet de se faire entendre, je cherchais à me persuader que ce sacrifice était inutile. Au fond de mon âme, toutefois, l'*autre* voix se réveillait aussi et renouvelait plus haut l'avertissement de la veille... voix douce et chère de mon Dieu, qui au milieu de ce tu-

multe, parvenait à peine à se faire entendre, et qui, même entendue, n'était point écoutée!...

Ce jour était celui de ma visite ordinaire à Livia, mais il était déjà tard lorsque je m'en souvins, et alors ma première pensée fut que, pour cette fois, je n'irais point. Cependant, en dépit de tous les obstacles, j'avais toujours été fidèle à cette entrevue du samedi (la seule qui me fût permise dans la semaine), et, après quelques instants d'hésitation, je surmontai la tentation d'y manquer ce jour-là.

Pendant toute la phase de folle gaieté qui avait marqué les premiers mois de mon séjour à Naples, loin de chercher à éviter les rencontres avec Livia, j'allais, au contraire, avec empressement chercher près d'elle un retour vers ces pensées sérieuses que j'étais fort éloignée de redouter (même en carnaval) autant que ma tante Clelia. J'étais alors un peu comme une place forte assiégée par l'ennemi et presque investie, mais dont l'accès n'est point encore fermé cependant à la puissance amie qui peut la délivrer. Comme je l'ai dit ailleurs, Livia me faisait entendre la note juste et empêchait mon oreille de se fausser, et j'aimais à l'entendre, lors même que j'étais moi-même trop faible pour soutenir cette même

note avec la puissance et la pureté nécessaires.

Mais à dater de ce jour doublement fatal où Lorenzo m'avait quittée, au lieu de cette insouciante gaieté que je venais avouer et corriger près d'elle, j'apportai au couvent un mélange de tristesse et de contrainte dont elle s'aperçut promptement. Alors, au lieu de secouer doucement la tête en souriant, comme elle le faisait au récit de la vie un peu trop joyeuse dans laquelle m'entraînait Lorenzo, elle attacha sur moi un regard grave et inquiet auquel je répondis en exhalant sans ménagement toute l'amertume de mes nouveaux griefs. Après cette explication qui motivait suffisamment le changement qu'elle avait remarqué, je ne parlai plus de moi et je n'articulai pas une seule fois le nom de Gilbert. Je m'en voulais de cette réticence, j'aurais aimé à la vaincre et à lui dire, comme je me le disais si souvent à moi-même : « que le ciel m'avait envoyé un ami et que l'influence de Gilbert sur moi était douce, salutaire, élevée et pure, » et ainsi de suite... Toutes ces paroles me venaient aux lèvres, mais je ne pouvais les proférer devant elle.

Une fois (c'était le samedi précédent), un nouveau changement était survenu dans ma physionomie, changement qui reflétait, je le suppose, le

faux et dangereux bonheur auquel je me livrais sans scrupule. Me voyant ainsi le front calme et serein, l'air souriant, elle parut d'abord satisfaite, puis, après m'avoir quelque temps considérée, elle me dit :

— Lorenzo est-il de retour ?

— Non.

Elle devint pensive.

— Sais-tu quand il reviendra?

— Je l'ignore, dis-je avec amertume, et je commence, en vérité, à ne plus attendre son retour et presque à ne plus le désirer.

Je vis un petit mouvement de ses deux mains jointes, comme un léger tressaillement. Elle releva ses grands yeux, et en me regardant en face, elle me dit :

— Prends garde !

Ce regard et ces mots m'avaient fortement troublée et j'étais demeurée rêveuse jusqu'à l'heure de la soirée où la présence de Gilbert était venue me les faire oublier.

J'y songeais aujourd'hui, et peut-être ce souvenir contribuait-il à la répugnance que j'avais à aller au couvent. Peut-être aussi ajouta-t-il à la sensation inusitée que j'éprouvai lorsque je me trouvai dans le parloir, ce même parloir où j'étais

entrée pour la première fois avec un effroi dont j'avais perdu la mémoire, tant l'impression qui lui avait succédé depuis était différente!

En effet, quels que fussent la joie, le trouble, l'émotion ou l'angoisse que j'y apportasse, au bout de quelques instants, une tranquillité inexprimable semblait répondre en moi au silence qui m'environnait. Les pulsations de mon cœur et de mon pouls s'apaisaient et j'éprouvais l'effet que produit un air pur et vivifiant chez ceux qui quittent un air épais et fiévreux. Ces murs dépouillés eux-mêmes, ces siéges de bois, cet ensemble de simplicité extrême et d'extrême austérité, tout m'inspirait une sorte d'attrait dont eussent été fort surpris ceux qui me voyaient chaque jour dans ma somptueuse demeure, entourée de tout ce que le luxe et le goût le plus raffinés pouvaient rassembler autour de moi. Cet attrait incompréhensible à moi-même était comme l'un de ces parfums vagues que l'on respire en côtoyant une rive cachée aux yeux, et qu'on devine sans pouvoir encore l'apercevoir !...

Mais ce jour-là, ces mêmes impressions, au lieu de produire leur effet accoutumé (essentiellement doux et calmant), me causèrent un malaise égal à un remords, et bientôt je trouvai ma solitude si

difficile à supporter, que j'eus l'idée de profiter du temps qui me restait, pour quitter le couvent sous un prétexte quelconque sans voir ma sœur. Mais la force que, grâce au ciel, je possédais encore et qui m'avait amenée là, m'y retint, et je demeurai à la place où j'étais, absorbée dans des pensées que je n'osais pourtant pas approfondir, tant elles me semblaient discordantes avec le lieu où je me trouvais, et différentes maintenant de ce qu'elles m'apparaissaient dans la lumière, où je les avais regardées une heure auparavant. Enfin la porte s'ouvrit, le rideau fut tiré et Livia parut.

— Tu viens tard, ma Gina, me dit-elle, je craignais de ne pas te voir aujourd'hui.

Je balbutiai quelque excuse, tandis qu'elle m'examinait de son regard pénétrant quoique toujours profondément doux.

— Tu n'es plus radieuse comme samedi dernier, Ginevra, tu es émue et agitée aujourd'hui ; me diras-tu pourquoi?

L'idée me vint de lui faire une confession véridique et complète, mais au moment de commencer, je fus frappée de l'impossibilité de parler, dans ce lieu et dans cette angélique présence, de tout ce qui, loin de là, m'avait paru simple, excusable et presque légitime.

Voyant que je ne répondais pas, elle me dit doucement :

— Lorenzo ne revient pas et son absence t'afflige, sans doute. Est-ce cela? Sois patiente et douce, Ginevra, je t'en conjure.

Je fus contente d'éluder une autre réponse, et cependant ces paroles me causèrent une sorte d'impatience, et je lui dis vivement :

— Livia, tu exiges trop de moi ; je serai douce et patiente plus tard peut-être, maintenant, je ne le puis...

— Gina! Gina ! allons donc! me dit-elle du ton qu'elle prenait dans mon enfance, pour me corriger de mes petits défauts.

— Oh! Livia, la vie est difficile pour ta pauvre sœur, je t'assure. Tu es heureuse, toi !...

— Oh ! oui, je le suis ! murmura-t-elle.

— Qui me l'eût dit, cependant ? poursuivis-je avec agitation, lorsque Lorenzo vint là-bas me chercher avec tant d'assurances de tendresse, tant de promesses de bonheur!... que tout cela serait si faux et si mensonger!... Oh! quand j'y pense, je n'ai plus la force de...

— Ginevra ! me dit tout à coup Livia, en m'interrompant avec autorité, ce sont là de vaines paroles ; tu parles comme un enfant!

Il était rare qu'elle me parlât ainsi et je devins très-attentive.

— Dans ce temps dont tu parles, reprit-elle, je te disais un jour, t'en souviens-tu? c'était peu de temps avant celui où tu devais aller à l'autel...

Je l'interrompis vivement à mon tour:

— Je n'ai pas oublié notre conversation, Livia, oui, tu me disais, ce jour-là que *j'allais prononcer le plus redoutable serment qu'il y eût au monde.* Mais, ma sœur, ce serment, je n'étais pas seule à le prêter.

— Non, certes. Et maintenant tu vas me dire que Lorenzo l'a violé, ce solennel serment qui vous liait l'un et l'autre?... Oui, Gina, c'est horrible, je le sais bien; mais, écoute-moi : si maintenant tu penses à toi plus qu'à Dieu (mille fois plus offensé que toi-même), si tu continues à gémir ainsi, et à savourer, pour ainsi dire, ton injure, tu en arriveras vite à te trouver déliée aussi, et affranchie de ton côté de la foi jurée. Et alors (oh! que Dieu me préserve de voir ce jour... ce jour où je te perdrais vraiment) ta chute serait prompte, rapide, profonde, et tu tomberais aussi bas, peut-être, que tu peux encore t'élever haut maintenant!

Elle me vit tressaillir à ces paroles, et elle reprit avec la douceur de sa voix ordinaire :

— Allons, ma Gina bien-aimée, que Dieu et les anges veillent sur toi !... Voici le jour qui tombe, la cloche va me rappeler, je n'ai plus que le temps de te dire un mot : je t'en supplie, *oublie ton cœur*. Crois-moi, Dieu saura bien le rassasier un jour, si tu cesses de l'écouter mollement ainsi, et de vouloir le satisfaire à tout prix ; oublie ton cœur, te dis-je, ne songe qu'à ton âme ! »

La cloche sonnait tandis qu'elle parlait encore. Elle leva la main et fit en l'air le signe de la croix. J'inclinai le front, et quand je le relevai, elle avait disparu.

Mais ce n'était pas en vain qu'elle avait parlé. Ce n'était point en vain qu'elle avait ainsi répondu à ce que je ne lui avais pas dit. Les nuages qui voilaient ma raison commençaient à se dissiper, mon courage à renaître, et le diamant intérieur reprenait peu à peu, au fond de mon âme, son éclat obscurci. Ce fut à la fois un moment de grande souffrance et de grande clarté. Ce que j'avais à faire s'offrit à moi avec une douloureuse évidence, et je n'en détournai plus les yeux.

Lorsque je quittai le couvent je n'étais pas heureuse, je n'étais même ni calme ni consolée, mais j'étais décidée.

Il était si tard, qu'à mon retour la lune éclairait

déjà le jardin. Je m'y promenai bien longtemps, plongée dans mes réflexions, et cherchant avec sincérité à affermir une résolution dont je n'osais envisager encore l'accomplissement. Je me demandais, en tremblant, s'il fallait dire le mot décisif avant la fin de ce même jour, ou s'il fallait attendre au lendemain jusqu'à l'heure où serait terminée cette soirée organisée par Lando, et que je ne pouvais plus empêcher ?...

J'hésitais encore à cet égard : toutefois ma détermination était prise, je n'avais pas cessé de souffrir, mais j'avais cessé de faiblir. J'étais loin, bien loin encore du sommet, mais j'avais résolu de m'arrêter sur la pente où j'étais, et de recommencer à gravir.

Une circonstance insignifiante en elle-même vint, dans ce moment, confirmer mes dispositions nouvelles.

La porte de l'atelier de Lorenzo était ouverte. Pour remonter chez moi, je voulus abréger ma route en le traversant, et j'allais ressortir par l'autre porte lorsque je me trouvai en face de cette statue pour laquelle j'avais servi de modèle. La lune l'éclairait d'une si vive lumière, que l'effet en était saisissant... Je m'arrêtai à la considérer et peu à peu il me sembla que cette image de moi-même

m'adressait, à sa façon, un langage fort semblable à celui que je venais d'entendre.

Quelle avait été, en effet, la pensée de Lorenzo dans cette Vestale, la plus belle de ses œuvres ?

Une de ces pensées qui, parfois, sous l'inspiration du génie, jaillissaient de son âme, et semblaient pour un instant révéler chez lui une intelligence du bon, égale à celle qu'il possédait du beau. Lueurs superficielles et passagères, hélas ! mais qui avaient suffi, cependant, pour justifier un jour cette grande espérance fatalement déçue à l'heure même où je l'avais formée !

Ici donc, tout en prenant pour type ces antiques gardiennes du feu sacré, sa pensée avait été de représenter sous ces deux emblèmes la femme infidèle, et la femme fidèle à sa plus haute mission : l'une appliquant la flamme divine dont elle est dépositaire à produire l'incendie, puis les ténèbres ; l'autre conservant cette même flamme vive, pure, brillante, et répandant sur elle-même et autour d'elle, sa bienfaisante lumière.

Telle était cette pensée qu'il n'avait pu réaliser, disait-il, qu'en empruntant mes traits. Tout ceci, sans doute, n'était qu'une rêverie d'artiste ; néanmoins, lorsqu'en ce moment je considérai l'œuvre qui en avait été le fruit, ce que j'éprouvai fut si

étrange, les pensées qui me vinrent à l'esprit furent si vives, qu'elles n'étaient sans doute qu'un murmure de cette voix qui, depuis une heure, me parlait de plus en plus distinctement au cœur.

Cette statue (quelque idéalisée qu'elle fût par le talent du sculpteur) était assez ressemblante pour que je pusse me reconnaître. Inondée comme elle l'était en ce moment d'une brillante et mystérieuse lumière, je la regardai comme je ne l'avais jamais fait jusque-là. J'en observai attentivement l'attitude noble et calme, le visage légèrement incliné vers la flamme symbolique, qui s'élevait d'une lampe portée par les deux mains, sans effort, mais avec soin et vigilance. Enfin je remarquai la bouche et les yeux, et il me semblait que jamais artiste n'avait aussi bien exprimé la douceur, la fermeté et la pureté qu'il voulait reproduire. C'est ainsi que Lorenzo avait imaginé la gardienne de cette flamme divine et sainte qui, en même temps qu'elle éclaire et illumine le foyer, vivifie et alimente les plus nobles élans du génie !...

Oui, cette conception était belle, et je me sentais orgueilleuse et satisfaite qu'il m'eût trouvée digne d'être son modèle pour la réaliser !

Tout à coup, avec une sorte d'effroi, cette idée me vint :

« Cette ressemblance ne serait-elle qu'extérieure? et ne manque-t-il pas beaucoup de choses en moi à l'état intérieur que cette image cherche à exprimer et dont sa beauté n'est que le reflet?... »

O mon Dieu! merci! tout est instrument entre vos mains. C'était vous, et non ce marbre qui me suggériez cette pensée, et ce fut grâce à vous qu'en ce moment, plus vite que je ne puis le dire, et aussi clairement que l'œil voit un tableau placé soudainement devant lui, je vis tout d'un coup que si Lorenzo était là — sous ce toit qui était le sien — et que là aussi fût Gilbert, Gilbert qui s'était dit mon ami et se dirait le sien, il se glisserait à mon foyer, il entrerait dans ma vie un mensonge perpétuel, une trahison manifeste, un danger permanent. Je vis et je compris que, lors même qu'il me semblerait ne point avoir de reproches à me faire, rien ne serait désormais irréprochable, ni en moi ni autour de moi; je reconnus que même, si la lampe ne s'échappait pas de mes mains, la pureté de sa flamme s'affaiblirait vite, et assurément finirait par s'éteindre...

Tout cela me devint clair, visible, palpable, et en présence de ce marbre muet, devant l'image de cette prêtresse païenne, je renouvelai l'engage-

ment tacite que j'avais pris une heure auparavant, près de celle qui était la réalisation vivante et chrétienne de cet idéal antique de la pure et chaste vertu !

XXXIII

Je remontai chez moi, non-seulement résolue, mais quelque peu électrisée par la vivacité de l'impression que je venais de recevoir. Ces deux mots : *mensonge* et *trahison*, qui s'étaient offerts à ma pensée, avaient eu sur moi un effet puissant, et peut-être en auraient-ils un semblable sur toutes les femmes qui se trouvent dans une situation analogue, si elles avaient le courage de les articuler et d'appeler ainsi les choses par leur nom. Mais le résultat et l'indice d'un premier pas dans une fausse route, c'est l'empressement à trouver de faux noms pour déguiser ce qu'on ne veut plus combattre. Il est beau, il est séduisant d'inspirer et d'éprouver ces grands sentiments que chantent les poëtes et que les romanciers exaltent, mais il n'est pas beau de mentir. Aucun poëte ne l'a dit, aucun romancier n'a osé le prétendre. Or c'est cet

ingrédient, indispensable dans tous ces petits drames intérieurs (réels ou fictifs), qui devrait, ce me semble, en dégoûter ceux-là même qui n'appliquent point aux choses une mesure plus haute que celle du monde. Quant à moi, cette seule réflexion, qu'il me serait impossible de parler désormais de l'amitié de Gilbert sans mentir, et qu'au retour de Lorenzo je n'aurais pas le même droit qu'auparavant de le regarder en face, cette réflexion, dis-je, suffit pour me donner, en ce moment, tant de résolution, que je crus l'épreuve terminée, et il me sembla que j'aurais peu de peine à accomplir la tâche à laquelle je ne cherchais plus à me soustraire.

Mais le soir, lorsque Gilbert arriva fort tard, lorsque je m'aperçus que ma sérénité apparente et l'animation de mes traits lui semblaient un acquiescement à sa demande, lorsque après m'avoir regardée un instant, il me parut soudainement délivré d'une vive appréhension et que ses yeux rayonnèrent de bonheur, je me troublai quelque peu.

Il y avait assez de bruit et de monde dans le salon ce soir-là. On faisait une sorte de répétition de ce qui devait se passer le lendemain. Mes cousines étaient au piano avec le baron et Lando. Leslie re-

gardait de loin Stella, qui, sous prétexte de parcourir un volume de Dante, pour préparer ce qu'elle nous réciterait, était assise à l'écart, silencieuse et absorbée. Personne n'était sur la terrasse ; je me dirigeai de ce côté. Je sentis que les yeux de Gilbert me suivaient, et qu'il hésitait à me rejoindre. J'hésitais aussi. Mais, craignant de voir renaître mon irrésolution et voulant me mettre sur-le-champ dans l'impossibilité d'y céder, je levai les yeux et je lui fis signe d'approcher. A l'instant il fut près de moi, et, comme je me taisais encore, il me dit avec émotion :

— M'avez-vous accordé ma grâce, madame?

J'étais terriblement émue de mon côté, mais je pus ne point le paraître.

— Oui, lui dis-je, je vous pardonne, car vous avez été sincère, et cela vaut mieux que tout. Moi aussi, monsieur de Kergy, je vais l'être. Je vous dis donc, sans détour : Partez, vous le devez, et je le désire.

Il tressaillit violemment, mais il ne dit pas une parole. Je poursuivis avec une étonnante tranquillité, quoique mon cœur battît bien fort :

— Demain, je le sais, tous, ici, comptent sur vous, et j'y compte aussi. Mais ne restez pas à Naples au delà du jour suivant, s'il se peut. Et quand

vous serez parti, soyez sûr que vous serez satisfait de m'avoir obéi.

Il ne répondit pas.

— Qui sait? poursuivis-je avec douceur, un jour viendra peut-être où nous nous retrouverons, et où nous pourrons être vraiment amis, sans mensonge, sans fausseté, dans le sens vrai de ce mot : ce qui est impossible aujourd'hui, ne le sera pas toujours.

Tandis que je parlais, il était adossé à la muraille, les bras croisés. Il m'avait écoutée d'abord la tête baissée, mais il la leva tout à coup, et je vis alors son regard et ses traits voilés d'une telle tristesse, que j'eus à faire un violent effort pour demeurer maîtresse de moi-même.

Il me dit enfin :

— Vous avez raison. Oui, j'ai été fou de venir, je serais plus insensé encore de rester. Je vous obéirai, madame, je ne puis me plaindre et je vous respecte autant que je...

Il s'arrêta, car je fis un mouvement pour l'interrompre. Ce que j'avais à dire était dit, et je sentais que l'entretien ne devait pas se prolonger davantage. J'allais quitter la terrasse, mais il me retint.

— Un seul instant, de grâce, madame. Un seul

et dernier instant, car qui sait si même, pour vous dire adieu, vous m'en accorderez un autre?...

Je m'arrêtai.

— Oui, poursuivit-il lentement, je veux penser, en effet, qu'il me sera donné de vous revoir un jour et d'être votre ami sincèrement. Le temps passera sur ma tête et sur la vôtre. Vous ne serez pas toujours jeune et belle. De longues années s'écouleront sans doute. Mais, pour supporter ce jour-ci, il me faut dévorer d'avance et la jeunesse et le temps, et songer à celui où je pourrai enfin vous revoir et reprendre sans crainte ce nom qu'il ne faut pas usurper, j'en conviens, tant que l'on peut craindre de le profaner. J'attendrai ce jour.

Je n'écoutais pas de sang-froid sa voix émue et tremblante, mais je n'en fis rien voir, et je sus même lui répondre, en riant :

— Il ne sera pas nécessaire d'attendre aussi longtemps que vous le pensez, soyez-en certain. Longtemps avant que mes cheveux n'aient blanchi, ce qu'il y a de bon et de vrai dans votre amitié me sera rendu. Car, avant ce jour, une femme, plus belle que moi (la chose n'est pas rare), digne de vous, d'ailleurs, et à qui votre cœur pourra se donner tout entier, aura effacé le souvenir d'une fascination passagère que j'ai causée, sans le vou-

loir, mais qui ne se prolongera pas un seul instant par ma volonté.

Je passai devant lui sans le regarder ou lui donner le temps de me répondre, et je rentrai dans le salon. Là, j'allai m'asseoir sur un canapé placé dans le coin le plus obscur, ou plutôt j'y tombai pâle, défaillante, et épuisée de l'effort que j'avais fait.

Je ne pensais pas un mot de ce que je venais de dire à Gilbert. Mon devoir était de l'éloigner; ce devoir était accompli! Mais je ne désirais pas du tout qu'une autre vînt si vite effacer mon image. Je l'avais dit pour calmer ses regrets, pour lui paraître indifférente. Je me savais très-bon gré de mon courage. Lorsque je songeais à Lorenzo, je me trouvais même tout à fait héroïque, et j'allais le trouver encore bien davantage.

Lando quittait en ce moment le piano, où il était demeuré toute la soirée près de Teresina. Celle-ci, pour le dire en passant, avait si bien su profiter de ses conseils, que sa toilette, devenue irréprochable, rehaussait maintenant singulièrement l'effet de sa beauté. Lando s'en apercevait, et il était évident qu'il réfléchissait aussi à la dot considérable de ma cousine, qui, ajoutée à ses autres agréments, pourrait lui donner le moyen d'abré-

ger son exil, et de retourner à Paris avant les deux années révolues. Lors donc que je le vis se diriger, d'un air grave, vers la place où j'étais assise, je m'attendis à recevoir une confidence à laquelle j'étais préparée depuis longtemps. Je ne me doutais pas que ce qu'il avait à me dire me regardait beaucoup plus directement que lui-même.

— Ma cousine, me dit-il à demi-voix, en prenant place près de moi, j'ai des nouvelles de Milan.

Je fis un mouvement involontaire. Il n'y prit pas garde et poursuivit :

— Des nouvelles qui prouvent que je n'avais pas tort, l'autre jour, lorsque je vous disais que la belle Faustina se chargerait de vous venger. Seulement, je ne croyais pas que ce serait si vite.

Ramenée ainsi subitement à la réalité la plus douloureuse de ma vie, j'en fus en ce moment d'autant plus interdite et saisie. Cependant, quoique les bavardages de Lando me fussent ordinairement odieux, loin de lui imposer silence, j'exigeai, au contraire, qu'il ne me cachât rien.

— Eh bien donc, continua-t-il, il paraît que la Milanaise, outre sa belle passion pour Lorenzo, ne s'était jamais consolée d'avoir été frustrée par lui de la couronne de duchesse sur laquelle elle comptait. En sorte que, tout en ne négligeant rien pour

conserver l'empire qu'elle avait reconquis sur lui, elle n'était pas cependant tout à fait indifférente aux hommages d'un certain demi-potentat danubien qui lui offrait de partager avec lui sa principauté et ses millions. Elle balançait pourtant encore, à ce qu'il paraît, entre l'ambition et l'amour, lorsque tout à coup Lorenzo, qui avait quelques soupçons et était aux aguets, s'est trouvé inopinément en présence de ce rival. Alors, explication violente, emportement, défi. Lorenzo était au moment de se battre avec lui, lorsque la dame a empêché l'affaire d'aller plus loin, en déclarant qu'elle accordait sa main au potentat!... En sorte que, poursuivit Lando en se frottant les mains, d'ici à peu, j'imagine, donna Faustina sera partie pour les rives du Danube, vous serez débarrassée d'elle à jamais, et nous allons voir revenir Lorenzo de fort mauvaise humeur. Mais, franchement, tant pis pour lui; cette punition n'est pas la centième partie de celle que méritait, en cette circonstance, le mari d'une femme telle que vous!...

« Oh! juste ciel! quel est mon sort! et quel est cet époux auquel il faut que je m'immole!... »

Telle fut ma première pensée en entendant ce récit, et une heure après, seule dans ma chambre,

je n'avais pu encore surmonter l'amertume et l'agitation qu'il m'avait causées. La grande tentation renaissait puissante et formidable, et le désir de rappeler la sentence que je venais de prononcer s'empara de nouveau de mon esprit. Le voir, l'entendre, lui parler parfois, rencontrer son regard sympathique, tout cela m'était-il vraiment interdit? serait-ce là manquer à l'époux qui m'outrageait si publiquement? Non, non, il ne pouvait en être ainsi... Tout le monde ignorait encore que Gilbert dût quitter Naples. Une ligne, un mot de moi suffirait pour l'empêcher de partir, et la vie nouvelle créée par sa présence continuerait, comme s'il n'était rien survenu qui dût la changer!... Déjà j'avais saisi une plume, et ce mot était tracé,... lorsque j'entendis se réveiller, dans mon souvenir, les paroles de Livia : « *Pense à Dieu qui est plus offensé que toi,* » puis celle-ci : « *Si tu te croyais affranchie de ton côté, ta chute serait prompte, rapide, profonde...* »

Ces paroles m'arrêtèrent et me firent frissonner, car j'aperçus alors par quelles gradations j'avais passé depuis un mois, je compris que Livia avait raison, et que si, en ce moment, je redescendais les échelons que je venais de gravir, ce serait en effet pour tomber plus bas que celui où je me

trouvais, pour tomber peut-être jusqu'au dernier !

Ma sœur, de loin, m'aidait encore, et sa prière, sans doute, secondait dans mon âme la clarté grandissante. Je déchirai le papier sur lequel je venais d'écrire, et, cette fois, sans exaltation, et me préparant à souffrir et à lutter encore, je renouvelai la résolution à laquelle j'avais été si près de manquer. Il me sembla que cette petite victoire, sans avoir diminué ma tristesse, avait ajouté à mes forces, et qu'après l'avoir remportée, le diamant intérieur brillait d'un éclat un peu plus vif qu'auparavant.

XXXIV

Je fis semblant d'être surprise, le lendemain matin, lorsque j'appris par Lando que Gilbert était obligé de partir, dans les vingt-quatre heures, pour rejoindre un Anglais de ses amis avec lequel il devait se rendre en Égypte, et qui lui avait télégraphié qu'il serait à Malte avant la fin de la semaine.

Je ne me souviens, pendant cette matinée, que

d'une tristesse qui alla en croissant à mesure que les heures s'écoulaient. Vers la chute du jour, cette tristesse changea de caractère, et s'assombrit encore par l'arrivée d'une lettre de Lorenzo qui annonçait son retour pour le surlendemain.

Il avait quitté Milan, il était à Bologne : il y était réellement cette fois, et non plus comme lorsqu'il avait prétendu y aller pour rejoindre à Sorrento donna Faustina ! Oh ! quels souvenirs amers, quels ressentiments réveillés à la lecture de cette lettre, dénuée en même temps de tendresse et de vérité ! Il devinait bien sans doute qu'un esclandre dont quelques journaux avaient parlé (tout en ne donnant que les initiales des personnages intéressés) était arrivé à ma connaissance ; mais il était dans cette sorte d'humeur, où les torts que l'on a produisent l'irritation contre ceux qui en souffrent. Évidemment, en ce moment il éprouvait des regrets, mais pas l'apparence de repentir ; et, sans me le dire explicitement, cette lettre semblait destinée à me prévenir (comme il l'avait fait naguère pour les questions, les conseils ou les promesses) qu'il n'accepterait pas davantage aujourd'hui les reproches. Pas un mot qui pût toucher ma générosité, pas un seul qui fît appel à mon cœur ! Le froid, la nuit sombre, m'enveloppaient de ce côté

sans retour. Telle fut ma conviction après avoir lu cette lettre. Je n'en fis pas moins assez bonne contenance lorsque le soir fut venu, me disant que cette lutte avec moi-même serait finie dans quelques heures, et que le lendemain je serais libre de me livrer sans contrainte à mes pensées, et que je n'aurais plus alors la peur de les trahir.

Le grand salon qui donnait au rez-de-chaussée sur le petit jardin pompéien, et au delà sur la colonnade du portique, avait été arrangé par les soins de Lando de façon à y placer une estrade, ornée de lumières et de fleurs, sur laquelle devait avoir lieu le concert, mêlé de déclamation, qu'il avait improvisé, et dont, au commencement, Gilbert était chargé d'expliquer le but. A la fin, Angiolina (pour qui Lando avait réclamé cette veillée extraordinaire) devait faire le tour de l'assemblée une corbeille à la main, et y recueillir les dons destinés aux pauvres gens à qui sa mère avait sauvé la vie.

Lando excellait dans ce genre d'arrangements, et, à dire le vrai, ceux-ci ne laissaient rien à désirer. Il faut ajouter que, hormis Gilbert, Stella et moi, toute notre petite coterie le suivait avec élan.

Ma tante, en particulier, voyait du meilleur œil

ce mélange de charité et de divertissement qui satisfaisait à la fois son bon cœur et sa passion dominante : il lui semblait que jamais plus belle invention n'avait traversé les Alpes pour venir jusqu'à nous. Ce jour-là, en outre, elle avait fait une découverte qui mettait un terme à toutes ses indécisions maternelles sur le sort de sa fille aînée. Ces indécisions, suite des intentions de plus en plus évidentes de Lando, n'étaient causées ni par la frivolité qu'on pouvait reprocher à celui-ci, ni par l'extravagance avec laquelle il avait dissipé son modeste patrimoine, ni par aucun autre motif dicté par la prudence, mais uniquement par une difficulté qui s'était évanouie en un clin d'œil, lorsque ma tante avait découvert un fait ignoré jusqu'alors, à savoir que Landolfo Landini (comme un grand nombre de cadets de bonne maison en Italie) avait le droit de prendre, en se mariant, un titre qu'il n'avait point porté jusque-là. Oh ! dès lors, il ne lui manquait plus rien ! Elle avait toujours trouvé don Landolfo presque parfait ; mais maintenant qu'il pouvait offrir à sa fille le titre gracieux de comtesse *del Fiore*, c'était un homme accompli, et après cette révélation, son consentement ne s'était plus fait un seul instant attendre. Lando, au milieu des préparatifs dont il s'était

chargé, avait pris le temps de venir à la hâte m'informer de cette nouvelle. Ainsi me furent expliqués l'air de triomphe qui se joignait à la gaieté de ma tante, lorsqu'elle parut le soir, et l'éclat inusité des yeux noirs de Teresina, que sa toilette blanche et les cordaux dont elle était parée faisaient grandement ressortir. Sa sœur avait aussi ce soir-là quelque chose dans le maintien qui différait un peu de la placidité insignifiante qui la caractérisait ordinairement. Elle était la moins jolie des deux, mais sa physionomie avait plus de charme que celle de Teresina, et elle méritait mieux qu'elle peut-être l'épithète enviée de *simpatica* qui lui était parfois décernée. L'une et l'autre avaient en ce moment le teint animé, par l'émotion que donne d'avance le plaisir de chanter en public, lorsqu'on le fait sans peur, et sans aucun doute de son succès. Or mes cousines avaient de ces voix de belle qualité, que l'on rencontre souvent en Italie, qui se mariaient à merveille ensemble. Elles étaient, de plus, fort bonnes musiciennes, et, bien que leur méthode ne fût point parfaite, tout le monde les écoutait avec plaisir, et plus que personne, le jeune mélomane à qui était réservé, ce soir-là, le soin de les accompagner. Depuis longtemps, le baron de Brunenberg regardait Mariuccia de la façon la

plus sentimentale ; mais, jusqu'à ce jour, le bel Anglais Frank Leslie avait eu le don de plaire à Mariuccia beaucoup plus que le baron, et, par cette raison, elle avait toujours témoigné quelque froideur à celui-ci. Cependant, depuis la soirée du Vésuve, il était évident que Leslie n'avait plus une pensée, plus un regard, à peine une parole, à adresser à une autre qu'à Stella. (Qu'en pensait-elle? je me le demandais en observant son air parfois pensif, et différent d'elle-même.) Quoi qu'il en fût, Mariuccia en avait tiré pour son compte une conclusion personnelle et pratique. Leslie ne songeait point à elle ; il fallait donc se résigner, et songer elle-même à un autre. Cette résignation valut au baron des sourires tels qu'il n'en avait jamais obtenu ; en sorte que lui aussi devint rayonnant, et que le groupe qui entourait le piano présentait l'aspect de la satisfaction la plus complète. J'éprouvais, en regardant leurs visages souriants et en entendant leurs voix animées et joyeuses, une sensation de surprise. Il me semblait être séparée d'eux par une grille fermée à clef qui me permettait de les voir et de les entendre, mais qui m'empêchait absolument de les approcher et de partager leur animation joyeuse. « Bonheur... gaieté... espoir... toutes choses finies pour moi ! »

me disais-je. Néanmoins, j'accomplissais tout ce que j'avais à faire, et je parvenais à paraître aux autres fort peu différente de ce que j'étais à l'ordinaire.

Enfin tout le monde fut réuni, et lorsque chacun eut pris sa place et que tous les yeux furent dirigés vers l'estrade, je m'emparai d'Angiolina et je l'emmenai avec moi dans l'embrasure d'une fenêtre. Là, je m'assis à une place où j'étais à moitié cachée, et je pris l'enfant sur mes genoux. Non-seulement le contact de cette adorable petite créature était toujours pour moi doux et calmant, mais elle avait un étrange et précoce instinct du beau qui m'intéressait et me faisait toujours chercher à l'observer lorsqu'elle entendait de la musique ou des vers, dont le rhythme caressait son oreille même quand les mots n'avaient point de sens pour elle. Mais surtout j'aimais à la regarder lorsque c'était sa mère qui les récitait, à suivre le regard animé et brillant de ses yeux bleus, et l'expression émue de sa bouche enfantine!... En ce moment je la serrai dans mes bras, et il me sembla que le trouble de mon cœur s'apaisait en l'embrassant!

Le baron joua d'abord, en forme d'ouverture, un morceau de Mendelsohn qui disposa l'auditoire à être attentif; puis, après un instant de silence,

Gilbert parut. Il était d'une pâleur extrême, et semblait faire un violent effort pour surmonter une grande souffrance morale ou physique. Cela était si visible, qu'il dut imaginer une excuse et réclamer l'indulgence de l'auditoire pour un mal de tête vrai ou faux. Mais, au bout d'un instant, sa voix se raffermit, l'orateur se réveilla en lui, et son regard devint ce qu'il était toujours lorsqu'il parlait ainsi en public, imposant, brillant et profond. Quelles furent ses premières paroles ? je ne saurais le dire. Trop de souvenirs m'assaillirent à la fois lorsque je le vis ainsi sur cette estrade, comme au jour de notre rencontre à l'hôtel de Kergy. Je songeai à ce que j'étais dans ce moment-là, à ce que je pensais, à ce que j'espérais alors, à tous les changements survenus depuis; enfin à la coïncidence qui le replaçait ainsi devant mes yeux, dans ce jour d'adieu, comme dans ce premier jour !... Mon attention fut toutefois bientôt ramenée vers les paroles de l'orateur par le murmure approbateur et bientôt enthousiaste qui les accueillait. Parler du Vésuve à Naples, et à des Napolitains, et les intéresser ! c'était cependant un tour de force, et ce tour de force, il sut l'accomplir; et, avec cette prompte intelligence du talent qui caractérise ceux à qui il s'adressait, la difficulté

qu'il parvenait à vaincre fut appréciée, et des applaudissements vifs et spontanés l'interrompirent à chaque instant, tandis qu'il mêlait ensemble la poésie, l'art et l'histoire avec une originalité et une grâce qui ne permettaient à aucune apparence de pédanterie d'altérer le charme de cette érudition surprenante et facile. Mais lorsque enfin il en vint au récit, qu'il s'était chargé de faire, de notre récente excursion, et qu'il commença par la description de ce lieu où nous avions regardé ensemble l'éruption, je ne pus m'empêcher de tressaillir : il me sembla que ses yeux m'avaient discernée dans le coin où je m'étais cachée. Lorsqu'il ajouta *qu'il avait éprouvé, en présence de ce spectacle, une de ces émotions dont le souvenir ne peut plus s'effacer, quelle que soit la durée de la vie !* j'inclinai mon visage sur la tête blonde d'Angiolina, comme si tout le monde avait pu comprendre le double sens de ces paroles, et pendant quelques instants je n'entendis plus que le battement de mon cœur...

Tout à coup, l'enfant se retourna vivement vers moi, et, me touchant le visage de sa petite main, pour me rendre attentive :

— Écoute, écoute, me dit-elle toute joyeuse, ce qu'il dit de maman !

Alors, en effet, tout le reste s'effaça pour un instant, et je fus toute à la jouissance d'entendre la courageuse action de Stella racontée dans ce noble et incomparable langage dont Gilbert avait le secret. Les applaudissements éclatèrent de toutes parts, et j'allais y joindre les miens, lorsque mes regards furent attirés et fixés d'uue façon imprévue... d'une façon semblable à l'éblouissement d'un de ces éclairs qui, même lorsque le ciel est tout en feu, se détachent des autres par un éclat plus terrible.

Lando avait imaginé de placer sur l'estrade des arbustes et des fleurs destinés à cacher aux yeux des spectateurs ceux qui devaient prendre part à la séance, tant que leur tour n'était pas venu de paraître. Stella se trouvait ainsi cachée pour tout le monde; mais, de la place où je m'étais mise, elle ne l'était point pour moi, et je pouvais à son insu la voir distinctement et observer chacun de ses mouvements : je fus surprise et bientôt saisie de l'effet que produisaient sur elle les paroles qu'elle écoutait. Ce n'était pas de l'attention, ce n'était pas de l'intérêt : c'était une émotion palpitante, c'était un bouleversement de tous ses traits, bouleversement tel, que je crus qu'elle allait s'évanouir. Déjà je me levais pour aller à elle, lors-

qu'une pensée soudaine et vive me cloua à ma place, une pensée qui, dès qu'elle m'eut traversé l'esprit, devint une certitude et me fit éprouver une souffrance aiguë dont je fus épouvantée. Je la regardais fixement, lisant, devinant, pénétrant jusqu'au fond de son cœur, et sentant défaillir le mien. Hélas! pourquoi ce que je croyais découvrir me faisait-il trembler et frémir ainsi? Pourquoi me semblait-il qu'un dard me frappait et me déchirait le cœur?

Je cherchai à vaincre la résistance de mon âme malade. Oui, je cherchai à répéter avec sincérité ce que j'avais dit à Gilbert. J'essayai, dans cette lumière nouvelle qui venait de me frapper, de regarder Stella et de le regarder , *lui!* Je m'efforçai de me dire sans trouble que là, devant mes yeux, était la femme dont j'avais parlé la veille; que c'était bien *elle*, qui était belle, et bonne, et noble, et digne de lui; *elle* qui devait effacer sans retour mon image; *elle*, enfin, qu'il pourrait aimer sans trouble, sans scrupule, sans remords. J'essayai! (et, comme tout effort, celui-là me fit peut-être du bien et me rendit plus forte), mais je n'obtins pas la victoire.

En dépit de moi-même, dès que Gilbert eut achevé de parler, je le suivis des yeux, et tandis

que le nom de Stella était mêlé au sien dans les acclamations enthousiastes de l'auditoire, l'a-vouerai-je? je remarquai avec satisfaction qu'il quittait l'estrade sans songer à se rapprocher d'elle. Ensuite je le vis s'esquiver le plus promptement possible par une petite porte qui donnait sur le portique, et de la sombre embrasure où j'étais placée, je pus l'apercevoir, à la clarté de la nuit, appuyé contre une colonne dans l'attitude d'un homme qui se repose d'un effort ou d'une longue contrainte.

Je fus longtemps hors d'état de faire la moindre attention à ce qui se passait. J'entendis vaguement : *A te sacrai Regina*, superbement accentué par la belle voix de contralto de Mariuccia, et après ce duo, quelques morceaux détachés joués par le baron. Mais l'un d'eux me fit tressaillir et me ramena tout entière à mes impressions passées et présentes : c'était l'Étude de Chopin jouée à Paris, par Diane de Kergy, dans cette autre soirée d'adieu! Tout semblait se réunir pour m'accabler de souvenirs aussi bien que d'émotions! J'avais peine à écouter cette musique, dont le caractère déchirant et passionné me faisait mal. Déjà, en dépit de mes efforts, je sentais mes yeux se remplir de larmes, lorsque le jeune amateur s'arrêta brusquement et

se mit à jouer une valse de Strauss avec tant de verve et de *brio* qu'Angiolina sauta à terre, comme poussée par un mouvement irrésistible, et se mit à tourner, tenant sa petite robe de ses deux mains. Tous ceux qui dans l'auditoire avaient moins de vingt ans semblaient fort tentés de suivre son exemple; mais la valse s'arrêta, le silence se rétablit, et Angiolina revint se blottir près de moi; car Stella venait de paraître, et maintenant son tour était venu.

Le but de la soirée motivait assez les acclamations par lesquelles elle fut accueillie, et qui étaient un premier hommage rendu à la belle action qui venait d'être célébrée en éloquentes paroles. Après cela, le silence redevint profond.

Pendant que tout ce bruit se faisait autour d'elle, et pour elle, Stella était immobile, et semblait presque ne pas s'en apercevoir. Je la vois encore avec sa robe blanche, dont les manches ouvertes laissaient apercevoir ses mains et ses bras, et, pour unique ornement, un bandeau d'or posé sur la masse ondoyante de ses cheveux bruns. Elle ne me parut pas plus pâle qu'à son ordinaire : son teint, d'une blancheur éclatante, était rarement coloré ; elle avait les cils et les sourcils foncés comme ses cheveux, et ses yeux, lorsque rien

ne les animait, étaient d'un gris presque terne, mais, à la moindre émotion, ses prunelles semblaient grandir et s'assombrir, et alors rien n'égalait leur éclat! Ce changement était notable surtout lorsqu'elle exerçait ce don naturel pour la déclamation qu'elle possédait sans l'avoir jamais cultivé. Elle sentait la poésie profondément et juste, et sa voix pleine et sonore rendait exactement ce sentiment intime et vrai. A cela se joignaient des gestes simples, mais que le seul mouvement de ses bras et de ses belles mains rendait toujours nobles et gracieux. Aucune affectation, et cependant cette physionomie, si souvent animée par une extrême gaieté, possédait aussi une étrange puissance tragique. Tel était le talent de Stella, reflet assez fidèle de son caractère et de son âme.

Tandis que durait le mouvement bruyant qui s'était manifesté à son apparition, elle était, ainsi que je viens de la dépeindre, en apparence très-calme; mais ses mains nerveusement serrées l'une contre l'autre et un imperceptible mouvement de ses lèvres indiquaient plus d'agitation qu'elle n'en faisait paraître. Toutefois, cette émotion contenue ajouta encore au charme de sa voix, lorsqu'elle commença, avec une grâce incomparable, un sonnet célèbre de Zappi; mais lorsqu'ensuite, laissant

vibrer l'autre corde, elle récita une scène tirée de l'une des plus belles tragédies de Manzoni, il y eut dans l'auditoire un véritable frémissement d'admiration. Je vis surtout en face d'elle le pauvre Frank Leslie, ému, exalté, stupéfait. Alors je cherchai des yeux Gilbert... et (pardon, mon Dieu! pardon aussi, Stella!) je fus contente de voir qu'il n'était pas là. Ce don même, par lequel chacun d'eux (quoique diversement) avait la puissance d'émouvoir un auditoire me semblait établir entre eux une ressemblance qui me faisait souffrir, et cette souffrance était pénible comme un remords!

Enfin Stella commença le chant qui termine la *Divine comédie*, et qui débute par cette prière, la plus belle que la piété et la poésie aient jamais inspirée au génie :

O Vergin madre! figlia del tuo figlio[1]!

En ce moment Gilbert reparut. Il ne fit pas un pas de plus et demeura appuyé contre la porte par laquelle il venait de rentrer. Cependant je vis une légère rougeur passer sur le front de Stella, j'entendis trembler sa voix ; je compris qu'elle s'était aperçue de sa présence, et qu'elle était

[1] O Vierge Mère! fille de ton Fils!

moins maîtresse d'elle-même qu'auparavant. Quant à lui, je le vis surpris, émerveillé, et ses applaudissements se joignirent à ceux de tout le monde. Mais lorsque chacun se leva pour entourer Stella, ses yeux se dirigèrent d'un autre côté, et il était évident que déjà il ne pensait plus à elle.

En ce moment, la petite Angiolina, qui était restée appuyée sur mon épaule, dans une muette contemplation de sa mère, répétant seulement de temps en temps à demi-voix : « C'est beau, n'est-ce pas? c'est beau? » comme si elle eût écouté de la musique, me fut enlevée par Frank Leslie, à qui avait été confié, ainsi que cela était juste, le soin d'accompagner la petite quêteuse. Alors il y eut un bruit, une confusion générale — cela arrive souvent après un long silence et une longue attention — et il me sembla qu'une gaieté insensée s'était emparée de tout le monde. A cette gaieté se joignait le bruit d'une marche étourdissante que le baron jouait, disait-il, pour accompagner la promenade triomphale que l'enfant, portée sur l'épaule de Leslie, faisait autour de la chambre, recueillant les offrandes qui devaient terminer la soirée.

Le contraste entre ce vacarme, ce mouvement, cette gaieté et l'état de mon âme, porta au comble la confusion de mes pensées. On avait ouvert toutes

les fenêtres et toutes les portes du jardin. Je sortis machinalement, et j'allai m'appuyer un instant à cette même place sous le portique, où j'avais peu auparavant aperçu Gilbert. Comme j'étais là, j'entendis tout à coup près de moi sa voix basse et tremblante :

— Adieu, madame! me dit-il.

Je lui répondis :

— Adieu, Gilbert ! Que le ciel vous protége!

Et je lui tendis la main. Il la prit, la serra, y posa ses lèvres, et ce fut tout... Il était parti ! Je le suivis des yeux un instant, à la clarté du ciel brillant; puis il disparut sous les arbres de l'avenue...

Je restai immobile à la place où j'étais, regardant alternativement de loin le salon brillamment illuminé, et autour de moi, le jardin baigné dans la lumière de la lune. Et tandis que mes yeux passaient ainsi de l'un à l'autre, il me sembla que tout ce que je voyais disparaissait sans retour, que ces brillantes lumières allaient s'éteindre pour ne se rallumer jamais, que cette nombreuse assemblée se dispersait pour ne plus se réunir, et que c'était enfin pour la dernière fois que je me voyais ainsi moi-même, dans ce grand monde, et environnée de tout cet éclat d'opulence. Cette impres-

sion fut bizarre. Ce qui était indubitable, c'est que je sentais s'évanouir dans cette même heure, à la fois le bonheur légitime, et le bonheur dangereux, la gaieté comme le repos, la joie comme la paix, le souvenir comme l'espérance !

Ce fut un moment d'agonie. Mais les souffrances de l'agonie, après tout, quelque terribles qu'elles soient, ne sont-elles pas, comme celles de l'enfantement, des annonces et des préludes de vie ?

XXXV

Lorsque je rentrai dans le salon, il y restait peu de monde. Leslie s'approcha de moi pour me dire que Stella était partie sans me dire adieu, parce que, la collecte finie, elle était pressée d'emmener Angiolina. Bientôt il ne resta plus personne, le silence revint, puis la solitude complète, qui me laissa en face de moi-même !

Cette heure ne fut pas douce, comme l'est souvent celle qui suit l'accomplissement d'un devoir ou la consommation d'un sacrifice ; ce fut, au contraire, une heure de désolation suivie d'un état

qui rendit les jours suivants sombres au delà de tous ceux de ma vie. — Sombres, oui, comme la nuit profonde qui précède le lever du jour !

Tant que Gilbert avait été présent, je m'étais interdit de trop approfondir mes propres pensées, de peur d'affaiblir ma résolution. Je pus ainsi la maintenir jusqu'au bout ; mais dès qu'il ne fut plus là, je donnai un libre cours à tout ce qui pouvait aggraver ma souffrance, cette souffrance de l'isolement redoutée depuis mon enfance plus que la mort ! Lorenzo n'existait plus pour moi, je ne reverrais plus jamais Gilbert, et Stella ! cette amie qui seule aurait pu me comprendre et me plaindre, étais-je sûre de la conserver ?

Alors je me mis à analyser et à étudier, pour ainsi dire, mes souvenirs de la veille, et la conviction qui s'était si vivement emparée de moi ne fit que redoubler. Je verrais bien, au reste, j'en aurais le cœur net ; si Stella ne me parlait pas, je saurais l'interroger moi-même et j'arriverais à savoir exactement ce qui se passait dans son cœur.

Mais Stella, avec toute sa joyeuse et prompte expansion, n'était point du tout facile à amener ainsi à faire une révélation intime de ses secrètes pensées. Sans être dissimulée, elle était impéné-

trable ; elle savait se donner tout entière aux pensées, aux joies, et surtout aux souffrances des autres. Néanmoins si, en retour, on cherchait à partager les siennes, un sourire, de grands yeux ouverts, un léger mouvement des lèvres ou des épaules semblaient vous interdire d'aller au delà de ce doux visage et de cette physionomie sereine. La réalité était qu'elle y pensait fort peu et qu'il n'y avait point de fausseté dans cette habitude prise de ne jamais lever le voile qui cachait le fond de son cœur, car elle-même ne cherchait point à le soulever et ne tenait point à analyser curieusement ce qui s'y passait.

Lorsque je la revis, je la trouvai donc à peu près comme de coutume, un peu plus grave peut-être, un peu plus silencieuse, mais voilà tout. Quant à l'interroger, je ne l'osai, et bientôt même se formula dans ma pensée cette question : « Avais-je véritablement lu dans son cœur? » Et à celle-là s'ajouta sur-le-champ cette autre : « A-t-elle lu dans le mien? » J'y pensai longtemps sans pouvoir rien résoudre.

Ce qui aurait pu pourtant me faire conclure pour l'affirmative, ce fut le soin avec lequel nous évitâmes l'une et l'autre de nous parler de Gilbert. Ce fut aussi notre accord tacite pour ne pas être

longtemps seules ensemble ce jour-là et la facilité avec laquelle, sous un prétexte futile, elle se dispensa de se promener avec moi, et consentit à me laisser emmener sa petite Angiolina.

Je partis donc avec l'enfant et je me fis conduire à cette route qui, au delà de Pausilippe, descend jusqu'à la plage. Là, je mis pied à terre, et j'allai avec l'enfant m'asseoir sur le rivage, si près de la mer, que la vague venait mourir doucement à nos pieds. J'aimais cette place de prédilection. Assise ainsi, en face de Nisida, regardant au loin Ischia, Procida, le cap de Messine et Baïa, ayant à ma droite Pouzzoles, à ma gauche et derrière moi les hauteurs de Pausilippe et celles des Camaldules, il me semblait être à mille lieues du monde habité, et que là plus qu'ailleurs il m'était facile d'oublier tout l'univers.

Tandis que je demeurais ainsi, regardant silencieusement devant moi, Angiolina se mit à courir et à ramasser des coquilles dont elle remplissait un petit panier qu'elle avait apporté pour cela. Parfois elle s'arrêtait et battait les mains de plaisir en regardant autour d'elle. Oh ! comme plus que jamais en ce moment j'enviais à Stella ce bonheur qui la mettait à l'abri de l'isolement et du vide intolérable où j'étais précipitée ! Je l'enviais et j'ou-

bliais de la plaindre! J'oubliais aussi de trembler pour elle ! On eût dit que ces mots : « *Aux légers plaisirs les souffrances légères, aux grands bonheurs les maux inouïs* » (ou, du moins, la vérité évidente qu'ils exprimaient) n'avaient jamais frappé mon esprit !

En ce moment, je ne songeais qu'à la félicité humaine rêvée sous toutes les formes, félicité qui me paraissait être accordée et permise à d'autres et dont je me trouvais exilée à jamais. Et tandis qu'Angiolina continuait à courir près de moi, après avoir regardé un instant avec extase le spectacle que j'avais sous les yeux, je mis tout d'un coup la tête dans mes deux mains et je fondis en larmes.

Au même instant, je sentis autour de mon cou les deux petits bras d'Angiolina.

— Zia Gina ! s'écria-t-elle (elle avait entendu sa mère me nommer *Gina*, elle l'avait entendue aussi me nommer sa *sœur*, et elle avait composé ainsi ce nom qu'elle me donnait toujours), Zia Gina, pourquoi pleures-tu ?

— Je suis triste, Lina, lui dis-je en laissant couler mes larmes sur ses belles boucles blondes.

— Pourquoi ?

— Je ne puis pas te le dire.

— Peux-tu le dire au bon Dieu?

Quelle singulière question!... Elle me fit rougir et réfléchir, et je répondis un peu évasivement:

— On peut tout lui dire, Lina, comme on dit tout à son père.

— Oui, je sais qu'il est notre père, je lui dis cela tous les jours.

Elle fut distraite un instant, un papillon passait près d'elle. Elle le suivit des yeux, mais il poursuivit son vol, et elle reprit:

— Ma chère Zia Gina, alors il faut prier Dieu de te consoler.

— Prie-le pour moi, carina.

Elle réfléchit, puis elle dit :

— Je ne sais que deux prières : Notre Père et *Ave Maria ;* laquelle veux-tu que je dise pour toi?

— Dis-les toutes les deux.

— Oui, je le veux bien, Notre Père d'abord, je l'aime tant!

Et alors, là, sur cette plage, elle joignit les mains, leva ses yeux bleus comme le ciel, et, de sa voix argentine et pure, elle récita doucement les paroles divines. S'il fut jamais sur terre une bouche digne d'être l'écho de la voix qui les prononça pour nous les apprendre, c'était bien la bouche enfantine qui les articulait en ce moment

près de moi! Je joignis aussi les mains et je priai avec elle.

Lorsqu'elle eut fini sa prière, elle se tut un moment d'un air pensif, puis elle répéta : *Délivrez-moi du mal.*

— Mais, me dit-elle, puisque je priais pour toi, ne fallait-il pas dire à Notre Père : *Délivrez ma Zia Gina du mal !*

— Oui, ma bien-aimée, m'écriai-je en l'embrassant, oui, prie toujours ainsi pour moi et que Dieu te bénisse et t'entende !

Son visage angélique, sa piété, son innocence, m'enlevèrent complétement au sentiment de mes peines. Je ne sentis plus qu'une joie infinie de n'être pas indigne d'entendre ce qu'elle venait de dire. J'avais souffert, je souffrais encore, sans doute, mais j'avais voulu et je voulais encore échapper à la tentation et au mal, et il me sembla que d'en haut un sourire répondait à cette prière d'ange et tombait sur moi !

Toutefois, quoique vive et consolante, cette impression fut passagère. Il fallait bien en revenir à la réalité de ma vie et cette réalité était douloureuse. Elle le devint bien davantage encore lorsque, le jour suivant, Lorenzo revint enfin.

Il ne pouvait, sans doute, rentrer cette fois sous

son toit comme un homme qui retrouve le foyer qu'il respecte et qu'il aime. Il n'était pas probable non plus qu'il y reparût comme un coupable repentant. Je ne m'attendais pas, néanmoins, à l'attitude qu'il prit et au changement total que je trouvai en lui; mais Lorenzo avait reçu de la Providence des dons si rares, qu'en se livrant au mal et non au bien, il devait subir la loi qui condamne à s'égarer davantage et à tomber plus bas que les autres, ceux qui étaient destinés à monter plus haut et à devenir des guides peut-être, s'ils n'eussent point quitté leur voie. Cette rechute dans le mal profond, moins excusable qu'à aucune autre époque de sa vie, était accompagnée cette fois d'une absence de dissimulation, d'une indifférence au scandale, qui me sembla à la fois révoltante et blessante. La conscience des torts qu'il ne voulait point admettre lui causait cependant un malaise insupportable, et de tout cela il résultait une altération générale de sa physionomie, de son langage, de ses manières elles-mêmes, si nobles et si courtoises autrefois, maintenant hautaines et brusques souvent. Mais ce qui surtout se montrait visiblement, c'était la fascination fatale qu'il n'avait point cessé de subir. Le dégoût ne l'avait point éloigné d'Elle, le repentir ou le devoir ne le

ramenaient point à moi ; c'était celle qui l'avait abandonné, qui seule régnait encore sur sa pensée, et l'influence que j'avais eue naguère sur lui était anéantie !

Tout cela m'apparut distinctement dès le premier jour de notre réunion, je vis même qu'il était plutôt irrité que satisfait de n'avoir aucun reproche à me faire ; enfin qu'il ne me proposait point la paix, mais qu'il me l'imposait à la condition, pour moi, d'un silence absolu. Le plus léger reproche, je le compris, eût été le signal d'une scène violente et peut-être d'une rupture ouverte !

Tel fut l'aspect que prit ma vie au retour de Lorenzo. S'étonnera-t-on de la révolte intérieure qui s'éleva en moi, malgré une soumission apparente qui n'était qu'un mélange de fierté et de dédain ? S'étonnera-t-on des regrets déchirants, des souvenirs dangereux, du découragement profond qui me jetèrent, tantôt dans des accès de désespoir, tantôt dans une sombre mélancolie ?

Je recommençais alors en imagination ma vie pour la passer avec Gilbert, et je me figurais ce qu'elle eût pu être, pour mieux souffrir de ce qu'elle était ! Ce souvenir me semblait mon seul refuge, ces regrets et ces vains désirs, mon seul soulagement ; je m'y livrais, avec ma pensée tout

entière, et ainsi, tandis que je me croyais irréprochable, je me séparais de Lorenzo tout autant qu'il se séparait de moi, et je me laissais aller de plus en plus à me créer une vie intérieure sur laquelle je permettais sans scrupule à un autre, de régner presque sans partage!

Le samedi suivant, j'étais à la grille du parloir longtemps avant mon heure ordinaire. L'angoisse de mon âme était à son comble, et, pour la première fois, sans égard pour le lieu où je me trouvais et peut-être, devrais-je dire, sans respect pour celle qui m'écoutait, je révélai à Livia ma souffrance tout entière, c'est-à-dire non-seulement les torts nouveaux de Lorenzo, mais aussi mon autre douleur, mes souvenirs, mes regrets, en même temps que ce que je nommais « mon courageux sacrifice. »

Elle pâlit en m'écoutant, une expression de douleur, que jamais auparavant je ne lui avais vue, traversa son regard, et son visage demeura troublé, même lorsque je lui eus raconté que ce sacrifice, c'était elle qui, sans le savoir, m'avait donné la force de l'accomplir.

— Tant mieux, dit-elle alors, et elle ajouta avec un grave sourire : cette fois, en ce cas, je n'ai certainement pas été *jettatrice!*... Mais, Gine-

vra, tu as échappé à un moins grand danger le jour où je t'ai vue emportée vers l'abîme sur ce cheval furieux. Ce jour-là, du moins, lorsque je t'ai revue, tu étais sauvée, tandis qu'aujourd'hui...

— Aujourd'hui ?... N'es-tu pas contente de moi ? sans t'avoir consultée, ne t'ai-je pas obéi ?

— Oui, ma pauvre Gina, tu as fait un effort, un courageux effort, et pourtant tu te trompes encore comme un enfant. Certes, Lorenzo devrait être tout autre ; mais, le fût-il, tu n'aurais pas encore le bonheur que tu rêves. Quant à cet autre mirage (elle frissonna), oh ! juste ciel ! ne vois-tu pas d'où vient la lumière qui le produit ? Ginevra, je ne puis te dire qu'une seule chose et toujours la même, prie Dieu !

— Je le prie chaque jour.

— Avec ferveur ?

— Oui, Livia, de tout mon cœur, je t'assure ; le mieux que je le puis. Je te dis la vérité.

Tandis que je prononçais ces mots, son sourire céleste reparut pour la première fois depuis le début de cet entretien, et elle me dit :

— O ma bien-aimée !...

Puis elle devint silencieuse.

Plutôt troublée, toutefois, que consolée par la manière dont elle avait accueilli mon expansion,

je demeurais le front appuyé contre la grille, trouvant pour la première fois que cette grille nous séparait réellement, que ma sœur ne me plaignait pas, qu'elle ne me rendait pas justice, et qu'elle ne connaissait plus ni le monde, ni ses difficultés, ni ses tentations, ni ses peines. Tandis que je faisais ces réflexions, mes larmes tombaient comme de la pluie, et il me semblait que Livia, si compatissante d'ordinaire, me regardait pleurer avec indifférence.

Tout à coup, elle me dit :

— Ginevra, y a-t-il longtemps que tu ne t'es confessée ?

Je levai brusquement la tête, mes larmes cessèrent de couler et j'essuyai mes yeux avec un geste d'impatience.

Décidément, Livia ne trouvait pas moyen de me dire, ce jour-là, un seul mot qui me fit du bien. Je ne répondis pas.

— Tu ne veux pas me le dire? Pourquoi, carina?

Avais-je vraiment de l'humeur contre elle, — contre Livia! — et allais-je le lui montrer?... Oh! non, je sentis vite que cela était impossible. D'ailleurs, cette ombre de sévérité qui m'avait froissée était dissipée. Elle me parlait maintenant de cette voix que je ne pouvais jamais refuser d'entendre.

Je répondis alors, sans me faire prier davantage :

— Oui, Livia, il y a plus longtemps qu'à l'ordinaire.

A peine eus-je dit ces mots qu'une vive rougeur couvrit mon visage et mon front, car je me rendis compte pour la première fois que ce temps plus long était précisément celui de la durée du séjour de Gilbert à Naples.

Livia ne le remarqua pas. Elle reprit avec calme :

— Écoute, Gina, tu crois bien cependant, comme moi, que la pénitence (je dis le *sacrement de pénitence*) est un remède, n'est-ce pas? — On l'a appelé, je crois, le *traitement divin des maladies de l'âme*, — et tu crois bien aussi, je pense, que, dans ce moment, ton âme est malade?

— Oh! oui! mon âme, mon cœur, mon esprit, mon corps, et tout moi-même! Oh! Livia! je souffre tout entière!

— Eh bien, si tu étais matériellement malade, tu irais certainement chercher le meilleur médecin de la ville, et, qui sait? s'il y en avait un meilleur encore, au bout de l'Europe, tu ferais peut-être, comme tant d'autres, un long voyage pour aller le consulter et pour te guérir?

— Peut-être! Après?

— Écoute, l'idée me vient de te donner un con-

seil, et, en ce moment où je te plains tant, où j'ai le cœur si rempli de tendresse et de pitié pour toi, ma Gina! peut-être est-ce une bonne inspiration que tu ferais bien de suivre.

— Oh! Livia, m'écriai-je avec attendrissement —car je reconnaissais l'accent de cette tendresse dont je doutais tout à l'heure, de cette tendresse plus qu'humaine, qui était la divine charité. — Chère sœur! oui, parle, dis, commande, je t'obéirai.

Alors elle me dit qu'il était arrivé à Naples depuis peu un très-saint religieux, et très-simple en même temps, quoiqu'il fût connu et respecté de tous à cause de son grand savoir; que sa parole touchait les âmes; qu'il ramenait à Dieu de grands pécheurs et qu'il rendait les bons meilleurs.

— Va docilement le trouver, crois-moi, et ouvre-lui ton cœur devant Dieu,... ton cœur tout entier. J'en ai la conviction, il saura te donner le remède dont tu as besoin; et si, quel qu'il soit, ce remède, tu as le courage de l'appliquer, sois-en sûre, Ginevra, tu seras guérie.

XXXVI

Que ceux qui ne se soucient point d'entrer dans la région où je vais les conduire déposent maintenant ce livre. Je certifie cependant que, dans tout ce qu'on a lu, il ne se trouve rien d'aussi exactement vrai que tout ce qui va suivre. J'affirme, de plus, qu'il s'agit d'un fait qui intéresse toute âme chrétienne, je pourrais même dire toute âme humaine; mais je sais d'avance aussi que ceux-là seuls me croiront, dont l'esprit saisit pleinement le sens des mots : « *Je crois en Dieu le Père tout-puissant;* » c'est-à-dire, ceux qui, avec l'Église catholique, croient fermement que cette toute-puissance est vivante, présente, agissante au milieu de nous, et qu'il n'est pas un seul instant où le monde matériel et le monde immatériel, le monde de la nature et celui des âmes, ne puissent en ressentir l'action surnaturelle et *miraculeuse*.

A ce seul mot, je suppose tout lecteur sceptique, incrédule ou railleur, averti et écarté, et je ne m'adresse plus désormais qu'à ceux qui parlent,

ou du moins qui comprennent la langue dont je vais me servir.

Je quittai le couvent sans avoir décidé l'heure que je choisirais pour obéir à Livia, et j'étais déjà en chemin pour rentrer chez moi lorsque je pris la résolution soudaine de me rendre tout droit, et sans retard, à l'église qu'elle m'avait indiquée. Cette église était l'une des plus belles de Naples, la seule peut-être où l'œil ne fût troublé par aucune de ces disparates que l'on rencontre souvent en Italie entre la beauté des proportions, des marbres, des fresques dont elles sont ornées et de certains objets dont le choix ou l'exécution indique plus de piété que de goût. Ici tout était d'accord, et cette harmonie aidait au recueillement. Je pris une chaise devant laquelle je m'agenouillai sur les dalles de marbre, puis, selon l'usage napolitain pour la confession, j'ôtai mon chapeau. Je mis sur ma tête l'écharpe de dentelle noire que je portais sur ma robe de soie, et j'attendis patiemment qu'il parût quelqu'un dans l'église déserte. Il était près de quatre heures.

Je n'attendis pas longtemps, car, dès que l'heure eut sonné, je vis arriver un certain nombre d'hommes et de femmes de tout âge et de tout

rang, quelques jeunes filles, et même des enfants qui venaient se ranger autour d'un confessionnal auprès duquel je m'étais placée par hasard.

Je me penchai vers une femme vêtue de noir qui s'était prosternée à côté de moi, et je lui demandai le nom du confesseur qu'elle attendait.

Elle releva la tête et eut l'air étonné.

— Mais le père Egidio de San Mauro, comme de raison, me dit-elle ; ne saviez-vous pas que c'était là son confessionnal? »

Le P. Egidio était le nom de celui à qui ma sœur m'envoyait, et le hasard m'avait conduite à la place où je devais rester. L'attente fut longue, mais sa durée et le profond silence, m'aidèrent à concentrer toutes mes pensées sur l'acte que j'allais accomplir, et, je le crois, ma préparation fut bonne. En étant venue là, d'ailleurs, je remportais déjà une victoire sur moi-même, car, pour cela, j'avais eu à surmonter ce mélange de crainte et d'embarras que cause toujours un confesseur inconnu.

Enfin celui que nous attendions parut. Il sortit lentement de la sacristie, et alla d'abord s'agenouiller devant le maître-autel, où il fit une longue prière; puis il se releva, traversa l'église et passa devant moi en allant se placer dans le confession-

nal. Il était de haute taille, mais courbé par l'âge et, plus encore, par cette sainteté qui ne ménage pas la vie. Son front entièrement dégarni et ses cheveux blancs donnaient à ses traits fins et doux un aspect grave et imposant. On se sentait à sa vue pénétré de respect, mais on ne pouvait pas avoir peur de lui.

Ayant précédé les autres, j'aurais dû être entendue la première; mais lorsque le P. Egidio fut assis dans son confessionnal (lequel, comme cela est l'usage en Italie, n'était fermé que par une petite porte basse), il aperçut les enfants qui l'attendaient, et, laissant cette porte ouverte, il fit signe à l'un d'eux d'approcher, et après celui-là aux autres, et ils vinrent ainsi tour à tour se placer devant lui. Il leur parlait en inclinant la tête, tandis que, sur ces petits visages levés vers lui, on voyait se peindre une attention pieuse et touchante. Il souriait parfois en les écoutant, puis, lorsque chacun en se retirant lui baisait la main, il la posait ensuite sur leur tête pour les bénir.

Après les enfants, je dus attendre encore; car, passant brusquement près de moi, un jeune homme vint se jeter à genoux à la place vide, et cette fois la confession fut longue. Le P. Egidio, les deux mains appuyées sur les épaules de ce

nouveau pénitent, l'écoutait la tête baissée sans l'interrompre; mais ensuite, lorsque celui-ci se tut, les paroles qu'il entendit en retour furent sans doute de celles qui touchent le cœur, car, en les écoutant, le jeune homme se courbait de plus en plus sur les genoux du vieillard, et, lorsqu'il se releva, ses yeux étaient inondés de larmes.

Enfin mon tour était venu, et j'étais à genoux à la place ordinaire des pénitents. En commençant ma voix tremblait, mais elle se raffermit peu à peu et je continuai avec clarté, avec la volonté d'être sincère. Mes peines, hélas! et mes fautes se mêlaient étroitement, et je mis à découvert non-seulement mon cœur et mon âme, mais ma vie tout entière, éprouvant, tandis que je faisais ces aveux humbles et complets, le bien-être de la pénitence qui ne peut se comparer à celui d'aucun autre aveu, d'aucune autre confidence humaine, quelle que puisse être la sagesse ou la sympathie qui les obtient. Deux ou trois fois, celui qui m'écoutait murmura : « Pauvre enfant! » Mais il ne m'interrompit pas autrement; puis, lorsque j'eus fini, il me répondit.

Les paroles qu'il m'adressa alors furent les plus douces et les plus fortes qui eussent jamais stimulé dans mon cœur l'amour du bien; mais, lors-

que, en terminant, il me dit qu'après avoir éloigné celui dont la présence était pour moi un danger, il me fallait maintenant, et tout aussi résolûment, rompre avec son souvenir; « que cette pensée, à laquelle je me livrais sans scrupule, devait être combattue, rejetée, vaincue, éteinte, » alors j'eus un mouvement de révolte insensée et je répondis :

— Non, mon père, je ne le puis.

Il répéta encore : « Pauvre enfant! » Puis il me dit avec une bonté à laquelle se mêlait un accent de compassion :

— Vous ne voulez donc pas faire à Dieu sa place dans votre cœur?

Je ne compris pas ce qu'il voulait dire, et je répondis encore :

— Mon père, je ne puis maîtriser ni ce que je pense, ni ce que j'éprouve, ni ce que je souffre.

Alors, sans perdre la calme douceur de son langage, mais avec une autorité devant laquelle je sentais céder en moi l'esprit de révolte, il me dit :

— Je sais, mon enfant, ce qui est en votre pouvoir et ce qui ne dépend pas de vous; mais, au nom de Celui qui vous parle ici par ma bouche, je vous demande de répéter avec une volonté sincère ces mots qui résument tout ce que je viens de vous

dire : « *Mon Dieu, ôtez de mon cœur tout ce qui le sépare de vous !*

Ces paroles, l'accent qui les accompagnait, la prière qui sans doute les secondait au fond de l'âme sainte qui me les adressait, m'inspirèrent le désir, et me donnèrent la force d'obéir.

Mon Dieu ! puissé-je maintenant faire comprendre ce qui m'advint.

J'inclinai mon front sur mes deux mains jointes, et, après un instant de silence pendant lequel je rassemblai toutes les forces de ma volonté, j'articulai lentement et avec une sincérité profonde les mots qui m'avaient été dictés :

Mon Dieu ! ôtez de mon cœur tout ce qui me sépare de vous !

. . . .

O bonté miséricordieuse et divine, comment parlerai-je de vous ? Comment pourrai-je raconter ici cette merveille de grâce et d'amour ? Tandis que je prononçais ces mots, et avant qu'ils fussent achevés, j'éprouvai une secousse étrange, mystérieuse, céleste. Il me sembla que mon cœur et mon âme se pénétraient de lumière et que tout mon être se transformait ; je fus inondée d'une joie qui ne peut s'exprimer en langue humaine ; et la cause de cette joie, la cause vive, présente aujourd'hui

et durable à jamais, c'était cette vérité qui m'était rendue miraculeusement sensible : *Dieu m'aime!*

Dieu m'aime! Oui! j'entendis cette parole, et j'en compris la signification tout entière. Le voile fut déchiré à jamais. Le mot de l'énigme profonde de mon cœur me fut révélé, révélé avec autant de clarté, de lucidité et d'évidence, que mes yeux voient la lumière du jour! J'aimai comme on cherche en vain à aimer ici-bas, j'aimai de *toute* la puissance de mon cœur! J'aimai enfin jusqu'à ne pouvoir aimer davantage, sans mourir! . . . . .
. . . .

Je le sais, tout langage humain est faible pour parler d'une grâce surhumaine; je ne fais donc ici que balbutier, et je n'essayerai pas d'en dire plus long sur ce moment ineffable, qui opéra l'entière transformation de ma vie. Je ne sais plus quelles paroles je proférai encore, ni quelles paroles j'entendis; je me souviens seulement de l'absolution sainte que je reçus le front courbé, et de ces mots prononcés ensuite d'une voix émue : « Calmez-vous, mon enfant, et allez en paix. »

Je m'étais agenouillée accablée de tristesse; je me relevai si heureuse, que ma seule souffrance

était la vivacité trop intense d'une joie que mon cœur n'avait pas la force de contenir!

XXXVII

De longues années se sont écoulées depuis ce jour, et de longues années m'attendent encore peut-être. Mais, quelle que soit la durée de ma vie, rien n'effacera jamais le souvenir, non pas du moment que je viens de décrire (car ce moment est toujours présent et n'est jamais devenu pour moi une image du passé), mais de l'effet que me fit en sortant de cette bienheureuse église la vue de la terre, du ciel et de la mer! Il me sembla les regarder avec d'autres yeux et presque les voir pour la première fois. Tout paraissait avoir pris pour moi un aspect nouveau, un sens, une signification glorieuse, et j'avais dans l'âme un torrent de félicité qui se répandait sur la nature tout entière! Je ne cherchais plus rien, j'avais tout trouvé, j'étais à l'abri de toute crainte, et l'espérance était devenue pour moi une certitude, une certitude plus complète que celle qui s'attache aux choses

humaines les plus certaines, car quelle est, en effet, celle de ce monde que *rien* ne peut nous ravir, *si nous ne le voulons pas?* Or *rien* ne pouvait plus tarir la source d'où jaillissait ma joie, ou m'en voiler la cause. *Rien*, car ma volonté était désormais fixée et pour ainsi dire *perdue* dans le plus ardent amour!

Aimer avec force, pureté, passion, sur terre, l'objet le plus cher, et apprendre tout d'un coup que, pour le perdre, il faudrait l'adhésion de notre propre cœur, ne serait-ce pas pouvoir prononcer le mot *jamais* avec une signification absolue, que ne comportent point les choses d'ici-bas? C'est ainsi que Dieu m'avait fait la grâce d'aimer, d'être certaine d'aimer toujours, et de ne jamais pouvoir perdre ce que j'aimais!

La beauté de la nature ne me semblait donc plus être qu'un rayonnement de cette joie, et jamais je ne l'avais trouvée si belle. Cependant, presqu'au même degré (ceux à qui *seuls* je m'adresse maintenant le comprendront, quelque contradictoire que cela puisse paraître), j'éprouvais un immense dégoût de toutes les choses créées. Un ardent désir de tout abandonner, un mépris profond pour tout ce qui m'avait paru digne de quelque estime jusque-là parmi les biens de ce monde. Les

richesses, l'éclat, les honneurs, les parures, le luxe, la beauté que, bien que peu vaine, j'estimais un grand don, tout pâlissait, tout s'effaçait dans mon esprit, non par un effet de satiété ou de mélancolie, mais par ce dégoût tout naturel que l'on ressent pour le médiocre lorsque l'on a vu le beau, et pour le beau lui-même, lorsqu'on a vu le parfait!

D'autre part, malgré ce trésor de joie inépuisable, je n'imaginais nullement que j'eusse fini de souffrir, et, chose étrange aussi peut-être, je ne le désirais point. Je sentais même déjà qu'une souffrance vive, poignante, parfois terrible, était inhérente à cet amour divin, qui venait de m'envahir. Celui qui mieux qu'aucun homme en a parlé, parce que mieux qu'un autre, sans doute, il l'a éprouvé[1]; celui qui, il y a plus de six siècles, a dit : « Que rien n'est plus fort » que cet amour, « plus élevé, plus étendu, plus délicieux... Que rien n'est plus parfait, ni meilleur au ciel ou sur la terre..... Qu'aucune frayeur ne le trouble, qu'aucune fatigue ne le lasse, qu'aucun lien ne l'appesantit; qu'il s'élance vers le ciel comme une flamme vive et pénétrante et s'ouvre un sûr passage à travers

[1] *Imitation*, liv. III, chap. v.

tous les obstacles; » celui qui a dit ces paroles et tant d'autres paroles brûlantes, celui-là même a dit aussi : « *On ne vit point sans douleur dans l'amour!* » Je le savais, et mon cœur était prêt à embrasser l'une comme l'autre. Quant aux peines ordinaires de la vie, il me semblait que j'aurais le courage de les affronter toutes, et que désormais je ne saurais plus ici-bas ni *craindre* jamais rien, ni jamais *me plaindre* de rien!...

A vous, lecteur qui me comprenez, et qui savez que ces choses sont parfaitement vraies, je n'ai pas besoin de dire que l'état que je viens de décrire, s'il est heureux et rare, a cependant été dans tous les siècles, comme dans le nôtre, celui auquel un grand nombre d'âmes sont parvenues par une lente mais naturelle progression. Lors donc que je parle d'un fait *miraculeux* et *surnaturel*, j'applique ce mot uniquement à la grâce insigne et soudaine qui abrégea pour moi la route, et me fit passer, en un instant, d'une disposition absolument différente, à cette plénitude de bonheur et de foi!

Et maintenant... comment m'apparaissaient, dans cette nouvelle lumière, ceux qui étaient bien autrement mêlés à ma vie que toute la nature environnante? Comment leurs images s'offraient-elles à ma pensée? Lorenzo! Livia! Stella! Gilbert!

Quels sentiments retrouvais-je pour eux dans mon cœur et mon esprit, soudainement ramenés ainsi à sentir et à voir clair et juste?...

Pour l'exprimer, il faut employer une image qui paraîtra peut-être obscure, et cependant je ne saurais de quels termes me servir pour me faire mieux comprendre. Il me semblait que dans cette flamme lumineuse tous les sentiments tendres, purs, nobles et légitimes de mon cœur trouvaient un aliment puissant et nouveau, tandis que tous les autres étaient consumés par cette même flamme aussi vite que des herbes mauvaises que l'on jetterait dans un brasier ardent!

Rien n'était donc changé dans mes sentiments pour Livia ou Stella, sinon que je les aimais plus tendrement encore qu'auparavant, que l'une demeurait pour moi plus que jamais un ânge, et l'autre l'amie la plus chère!

Quant à Lorenzo, le changement fut grand, subit et profond!...

Ma tendresse pour lui, blessée à mort et éteinte par lui-même, se réveillait aujourd'hui au foyer divin de tous les bons amours, telle que je l'avais éprouvée aux jours de mes grandes espérances, et le but si ardemment poursuivi naguère réapparaissait à ma vue comme le seul qui fût digne

d'occuper ma pensée. Que m'importait maintenant un peu plus ou un peu moins d'amour humain? Livia me l'avait prédit, mon cœur était à jamais rassasié, et j'étais riche, lors même que je n'eusse pas possédé sur terre l'affection d'un seul autre cœur.

Ce n'était donc plus par une égoïste soif de bonheur que je voulais revoir son âme affranchie, mais c'était par un désir mille fois plus ardent encore, si ardent qu'il me semblait être devenu ma seule passion!

Et Gilbert, enfin!..... Comment parlerai-je de lui? Comment, envisagés à la lumière de cette flamme divine, m'apparaissaient maintenant cet attrait dangereux, cette molle et perfide sympathie, cette pensée envahie? et ce cœur partagé, s'il n'était donné tout entier? et ces vagues et fausses espérances? et ces rêves impossibles? et ces regrets déchirants? et ce retour appelé de mes vœux insensés et coupables?...

Tout était consumé, comme l'herbe mauvaise, dont je parlais tout à l'heure, et je voyais avec clarté l'abîme que j'avais côtoyé. Je m'en détournais avec épouvante. Je sentais avec une intime reconnaissance que j'étais sauvée!... « et, comme le naufragé échappé aux périls de la mer, je re-

gardais encore avec terreur les vagues qui avaient menacé de m'engloutir[1]. »

Cette impression fut si forte, qu'elle commença par me rendre odieux le souvenir qui, tout à l'heure, me semblait la seule joie de ma vie, et que je ne pouvais me résoudre à vouloir bannir ! L'acte miraculeux de souveraine bonté avait porté sur l'objet même de ma prière, et l'obstacle qui me séparait de Dieu avait été réellement ôté de mon cœur. C'était là ce qui, plus encore que tout le reste, était changé et transformé. Mais, dans cette lumière parfaitement juste et vraie, cette impression violente s'effaça peu à peu, et me laissa revoir bientôt Gilbert sous un aspect tel, qu'il put demeurer dans ma pensée sans la troubler désormais. Je songeai alors à son danger à lui, et j'y songeai avec repentir. Je démêlai en moi-même cette connivence secrète, première et souvent unique cause des fautes d'autrui, et dont il est si rare d'être exempte en pareille rencontre. Et je priai Dieu de me pardonner et de le guérir aussi complétement qu'il m'avait guérie moi-même !

Peut-être en ai-je dit trop long sur cet événement, le plus grand, le *seul* grand de ma vie, et

[1] Dante.

sur les impressions diverses qu'il produisit en moi. Mais il fallait bien m'efforcer de peindre l'état transfiguré de mon âme, sous peine de ne pouvoir faire comprendre ensuite ce qui me reste à dire, ce jour ayant, grâce au ciel, marqué de sa trace ineffaçable chacun de ceux qui l'ont suivi !

XXXVIII

J'eus pendant plusieurs jours quelque peine à dissimuler la joie débordante que mon visage trahissait en dépit de mes efforts, et que rien, en apparence, ne paraissait justifier.

En effet, l'attitude de Lorenzo était toujours la même. Il continuait, comme il l'avait fait depuis son retour, à ne paraître qu'aux heures des repas. Une partie de la matinée, il demeurait enfermé dans son atelier, où il était fort rare maintenant qu'il me fût permis de pénétrer, et il passait toutes ses soirées dehors. Mario était reparti pour la Sicile. Stella n'avait pas encore tout à fait repris avec moi son aisance accoutumée, et Lando, ab-

sorbé par ses propres affaires, s'occupait moins que de coutume des miennes.

Nos réunions ordinaires se poursuivaient toutefois ; comme auparavant, les mêmes habitués se réunissaient tous les soirs. J'entendais alors ma tante se lamenter tout haut du départ *di quel Francese simpatico* et assurer que *il Kergy* manquait à tout le monde. Le nom de Gilbert était, en effet, prononcé ainsi sans cesse, et parfois il me semblait que Stella était étonnée de ma tranquillité et ne la comprenait pas, tandis que moi, au contraire, je ne l'étais point de son silence, que je comprenais fort bien. Mais nous nous en tenions encore jusque-là à notre convention tacite de ne point nous parler de lui. Quelques jours s'écoulèrent ainsi, pendant lesquels Livia fut la seule à qui je ne cachai rien. Ce que fut sa joie, lorsqu'en me revoyant, un seul regard lui fit deviner la paix surhumaine de mon âme, est inutile à dire ici. A dater de ce jour, il nous sembla qu'un lien plus fort que celui du sang nous unissait, et que nous devenions sœurs comme nous ne l'avions jamais été. Mais lorsque, dans le transport de ma joie nouvelle, je m'écriai que « la richesse de ma belle demeure me paraissait maintenant un contre-sens et une entrave, » et que « je n'aimais plus que

cette simplicité austère dont elle était environnée, » elle m'arrêta tout court.

— Le goût doit suivre la vocation, Gina ; la tienne n'est point de quitter le monde ou même la parure. Tâche de plaire à Lorenzo, de le ramener à toi ; c'est là ta mission, non moins haute que toute autre, et lorsque tu sentiras renaître pour lui ta tendresse des premiers jours, ce n'est pas, crois-le, carina, l'amour que Dieu t'a fait comprendre qui combattra jamais dans ton cœur celui-là ! Tu as rêvé de grandes choses pour Lorenzo ! Allons, Gina, courage ! c'est l'heure de les accomplir.

C'était ainsi qu'elle me ramenait à la grande et simple vérité. Je la comprenais, malgré les impressions diverses que j'ai énumérées, et j'attendais du temps l'occasion de reconquérir le cœur de Lorenzo, ce cœur plus malade encore que ne l'avait jamais été le mien. Malgré moi, souvent maintenant mes yeux se remplissaient de larmes en considérant ses traits altérés, son regard troublé, son front sillonné avant l'âge, et tous ces signes funestes, par lesquels l'âme souillée marque et flétrit la beauté physique elle-même. Mais je n'en étais plus au temps où il me paraissait possible de viser le but et de l'atteindre en un jour,

et j'avais compris la valeur de ces deux mots, *patience* et *silence*.

Levée maintenant dès l'aube, j'allais avec Ottavia chaque matin à l'église du couvent voisin, chercher l'aliment de la journée et, pour ainsi dire, puiser dans mon trésor d'inépuisables joies. Ensuite je portais moi-même aux pauvres les secours que, dans ma superbe indolence, je m'étais contentée jusqu'alors de faire distribuer par ses mains. Ce fut là tout le changement extérieur des habitudes de ma vie, et il passa inaperçu pour tous. Mais il n'en fut pas tout à fait de même de celui qui s'était produit, à l'insu de moi-même, dans mon langage, mes manières et jusque dans l'expression de mes traits ; et quoique Lorenzo eût rarement l'occasion de m'observer (car il continuait à éviter d'être tête à tête avec moi, même pendant les repas), je crus cependant remarquer bientôt, qu'il recouvrait, dans ses rapports avec moi, une certaine aisance. Jusque-là il s'était senti blessé non-seulement dans son orgueil et dans sa passion, mais encore et surtout, humilié vis-à-vis de moi ; et il faut reconnaître que la froideur et le dédain, qui avaient été la forme muette de mes reproches, n'étaient point faits pour l'attendrir. En retour, la hauteur glaciale de son regard qui

me semblait ajouter au parjure, l'outrage, portait mon exaspération à son comble et, plus encore que ses torts réels, avait troublé toutes mes pensées, dans le temps où je me livrais au souvenir désespéré de Gilbert comme à une sorte d'ivresse qui me faisait oublier à la fois et ma douleur et ma colère. Aujourd'hui, je ne cherchais plus à fuir l'une, et l'autre était éteinte. L'état nouveau de mon âme produisait au dehors un calme et une sérénité que jamais auparavant je n'avais possédés.

Sans pouvoir deviner la cause de ce changement, l'œil prompt et pénétrant de Lorenzo l'eut vite reconnu. Un jour, après m'avoir regardée un instant avec attention, une expression triste et pensive traversa ses yeux, et il me sembla apercevoir dans son regard une lueur de tendresse, de respect ou d'attendrissement.

Il n'en passa pas moins toute sa soirée dehors, et ma pensée inquiète le suivit comme de coutume, sans oser dire un mot pour le retenir, et encore bien moins me hasarder à l'interroger. Une semaine tout entière s'écoula ainsi dans la vague attente d'un moyen d'action sur lui, que rien ne venait m'offrir.

Tout à coup, un matin où, par un hasard ex-

traordinaire, nous nous trouvions pour un instant seuls ensemble, après m'avoir d'abord inquiétée par le sombre nuage qui voilait son front, il me causa une grande et douce surprise en me disant :

— Que diriez-vous, Ginevra, si je vous proposais de faire avec moi un voyage en Sicile ?

Je fis une exclamation de joie.

— Quelle question, Lorenzo ! Vous savez bien que rien ne pouvait me faire plus de plaisir. Revoir mon père ! et Messine, le cher vieux palais, et...

Ici je m'arrêtai tout émue, de peur de réveiller des souvenirs qui eussent été des reproches. Il s'en aperçut et m'en sut gré.

— Eh bien, mon procès va enfin se plaider. Don Fabrizio désire ma présence, et je ne voudrais pour rien au monde renoncer au plaisir de l'entendre. Nous partirons donc, si vous le voulez bien, la semaine prochaine.

Cette proposition me causa la joie la plus vive et la plus inattendue. Quitter Naples ! partir avec lui ! et partir pour un lieu où, plus qu'ailleurs, il me semblait que je pourrais combattre dans son cœur le fatal souvenir contre lequel j'avais à lutter ! et de là — qui sait ? — l'entraîner peut-être à quelque lointain voyage ! obtenir la permission de

le suivre ! aller avec lui jusqu'au bout du monde, s'il le fallait, pour chercher l'air pur dont il avait besoin pour revivre ! Tout cela se développa en un clin d'œil devant moi, et, pour la première fois depuis bien longtemps, je vis luire à mes yeux un véritable rayon d'espérance. Lorsque, avec une satisfaction que je ne songeai point à dissimuler, j'annonçai ce projet à Stella, elle me regarda d'un air surpris.

— Tu as donc tout à fait pardonné à Lorenzo ? me dit-elle.

— Oui.

— D'où je dois conclure qu'il a enfin reconnu ses torts et qu'il t'a demandé pardon ?

— Non.

— Non ?... En ce cas, Ginevra, tu es bien changée.

— Oui, il s'est opéré en moi un heureux changement.

— Je m'en aperçois depuis plusieurs jours, et si je te demande ce qui l'a amené, me répondras-tu franchement ?

— Oui, sans hésiter, je te dirai la simple et entière vérité.

Et sans détourner mes yeux des siens, qui me fixaient attentivement, je lui dis avec calme :

— Entre mon violent ressentiment contre Lorenzo et mon violent attrait pour Gilbert, je m'en allais loin de Dieu, Stella. Un seul moment de grâce extraordinaire a suffi pour me le faire comprendre. Je vois clair maintenant : je ne cherche plus le bonheur, je le possède.

En m'entendant d'abord prononcer ainsi le nom, toujours évité entre nous jusque-là, de Gilbert, les prunelles de Stella se dilatèrent, et, à mesure que je parlais, elles prirent cette intensité de couleur et d'expression que toute émotion leur communiquait. Cependant elle se contenta de me dire :

— Je ne te comprends pas tout à fait, Ginevra, je l'avoue ; mais je te vois heureuse et courageuse, cela me suffit.

Après un moment de silence, je repris :

— A mon tour, Stella, me permets-tu de te faire une question ?

Elle rougit sans me répondre. Alors je me hâtai de lui dire que ma question regardait Frank Leslie. A ce nom, elle reprit sa physionomie habituelle, et le double sourire de ses yeux et de ses lèvres éclaira son visage.

— Parle, assurément ; demande tout ce que tu voudras.

— Eh bien ! il est venu hier, d'un air sombre,

m'annoncer son départ. Ai-je eu tort d'imaginer que tu n'y étais pas étrangère ?

— Non, répondit-elle en riant, s'il est vrai toutefois qu'il ne puisse pas demeurer à Naples sans m'épouser, car je ne lui ai pas donné autrement l'ordre de quitter ces lieux.

Je voulus chercher à lui en faire dire un peu davantage, et je répliquai :

— Mais enfin Frank Leslie est bon, beau, brave, très-riche, dit-on, et bien né ; tu es difficile, Stella.

— Oui, peut-être, me répondit-elle avec agitation et une sorte d'impatience.

Puis sa voix prit un accent de mélancolique angoisse, et elle me dit :

— Ginevra, ne me parle jamais, je t'en prie, ni d'avenir ni de bonheur. Je ne sais si je serai jamais plus heureuse qu'aujourd'hui, mais je sais que je peux l'être moins... Oh ! que rien de ce que je possède ne me soit ravi ! je n'en demande pas davantage.

Elle frissonna et se tut, comme si elle ne voulait pas même articuler ce qu'elle redoutait. Ce n'était pas la première fois que je la voyais ainsi saisie d'une sorte de terreur lorsqu'on prononçait l'un ou l'autre de ces deux mots : « avenir » ou « bonheur. » On eût dit qu'elle se croyait destinée à ne

connaître aucun bonheur nouveau, à moins que ce ne fût au prix de celui qu'elle possédait, et cette pensée faisait apparaître à ses yeux une vision pleine d'épouvante.

Pauvre Stella ! Hélas ! pauvres joies de la vie ! Ou en être privé, ou bien trembler de les perdre ! c'est-à-dire ne les posséder qu'avec une appréhension poignante qui empoisonne chaque heure de leur durée, et qui s'accroît de plus en plus à mesure qu'elles se prolongent !...

Est-il donc nécessaire, en vérité, qu'une lumière surnaturelle frappe nos yeux pour nous obliger à reconnaître que la terre n'est qu'un lieu de promesses dont toutes les réalisations sont ailleurs ?

XXXIX

Le lendemain, à une heure qui n'était point celle de ses visites ordinaires, je vis entrer Lando dans le petit salon voisin de ma chambre à coucher, où je me tenais ordinairement le matin. Il avait l'air tellement plus grave que de coutume, que je crus qu'il venait m'apprendre quelque

échec survenu à ses espérances matrimoniales. Mais, cette fois encore, c'était de moi, et non de lui, qu'il s'agissait.

— Chère cousine, me dit-il sans préambule, je viens à cette heure indue, parce qu'il faut que je vous parle sans témoin. J'ai quelque chose de sérieux à vous dire.

— Quelque chose qui vous regarde, Lando?

— Non, qui regarde Lorenzo et vous.

Mon cœur battit. Qu'allait-il encore me dire? quelle nouvelle espérance allait-il encore briser?

— Mon Dieu ! lui dis-je en exprimant sur-le-champ l'objet unique de ma mortelle terreur, allez-vous m'apprendre que donna Faustina est à Naples, ou que Lorenzo est parti pour la rejoindre?

— Donna Faustina? Eh ! non. Plût au ciel qu'il fût question d'elle, et que vous n'eussiez rien de plus sérieux à redouter de la part de Lorenzo qu'une promenade insensée de plus, dût-elle l'entraîner jusqu'au delà de la mer Noire ! Non, il ne s'agit pas du cœur de votre époux, qui vous préoccupe plus qu'il ne le mérite, mais bien de sa fortune et de la vôtre.

Je respirai en entendant ces mots, et j'eus l'air si visiblement soulagé, que Lando en fut impatienté :

— Que les femmes sont donc singulières et peu pratiques ! s'écria-t-il. Vous voilà, en apparence, toute tranquillisée, parce je vous ai rassurée sur un point moins important, au fond, que celui dont il s'agit !

— Je suis juge de cela, n'est-il pas vrai, Lando ? lui dis-je gravement.

— A la bonne heure. Je ne discuterai pas cette appréciation avec vous. Mais songez donc, ma chère cousine Ginevra, que, si je suis bien informé, il s'agit pour vous, comme pour lui, de la perte tout entière de ce que vous possédez ! Lorenzo a joué d'une façon effrénée ! Il avait fait en ma présence de si belles résolutions en quittant Paris, qu'il n'a pas dédaigné de se cacher de moi autant que de vous. Cela allait donc déjà fort mal. Mais depuis son retour de Milan, pressé, je le suppose, par un besoin fou de se distraire, et peut-être aussi par celui de réparer des brèches qui commençaient à l'effrayer lui-même, il a ajouté la Bourse au reste. On lui a entendu dire un jour qu'il comptait tripler sa fortune ou la perdre tout entière. » L'un ou l'autre devait arriver en effet. Ma chère cousine !... il ne l'a pas triplée, et l'autre alternative est très-grave.

Je l'écoutais avec attention, mais avec une tranquillité qui n'était pas seulement extérieure.

— Mais vous n'entendez donc pas? me dit-il avec plus d'impatience encore qu'auparavant, qu'il s'agit pour vous de la perte de *tout* ce que vous possédez? oui, de *tout!*... Que diriez-vous, par exemple, continua-t-il en regardant autour de lui, s'il fallait voir s'évanouir entièrement toute cette magnificence dont vous êtes environnée, et à laquelle vous êtes habituée; si cette maison elle-même, si tous les objets précieux qu'elle contient, si tout cela allait enfin disparaître à vos yeux sans retour?

— Je dirais... Mais peu importe ce que je dirais ou penserais en pareil cas. Pour le moment, Lando, rien n'est perdu, puisque enfin notre procès de Sicile une fois gagné, toute crainte de ruine est chimérique. Permettez-moi donc, en attendant, de ne pas partager votre épouvante.

— Oui, je sais que, plaidée par votre père, cette cause est gagnée. Mais si quelque changement radical ne se produit pas dans les habitudes de Lorenzo, il en sera de l'immense fortune qui l'attend comme de celle qu'il a achevé de dissiper.

— Aussi, Lando, dès que l'issue du procès sera assurée, j'ai formé le projet d'obtenir de lui de partir, et de m'emmener, pour faire un de ces grands et lointains voyages, tels qu'il en a tant ac-

compli autrefois. Nous finirons bien ainsi, je pense, par atteindre des régions où les cartes sont ignorées, et où il n'entendra plus parler ni de dés, ni de roulette, ni de Bourse.

— Ni de donna Faustina, d'aucune sorte, n'est-ce pas, ma cousine? me dit-il en riant. Mais ce n'est pas tout de bon que vous songerez à vous expatrier vous-même ainsi pour un temps indéfini, à quitter le monde civilisé, pour aller partager la vie qu'il mène pendant ses extravagants voyages?

— Je n'hésiterais pas un seul instant, je vous le jure! répondis-je avec chaleur. Je m'estimerai la femme du monde la plus heureuse, si je puis obtenir qu'il se rende à mon désir.

— Alors, me dit-il avec émotion, vous pourrez le sauver réellement, car il lui faut maintenant une distraction puissante, un changement complet et radical, un changement qui bouleverserait, en vérité, sa vie tout entière. Rien de moins ne sera efficace. Mais vous êtes bien admirable, cousine Ginevra, il faut l'avouer!

— En quoi, Lando, s'il vous plaît? Vous verrez que, d'ici à un an, vous trouverez ma conduite très-simple, et j'aime à croire que Teresina sera du même avis.

— Peut-être. Mais c'est qu'aussi, je vous le proteste, j'ai l'intention de me conduire tout autrement que Lorenzo. J'ai fait de grandes folies, Dieu le sait; mais il y a un terme à tout, et, en vérité, j'espère ne jamais imiter les siennes.

— Assez, Lando! Vous me faites mal et vous me faites de la peine.

Il se tut et me quitta peu après, me laissant préoccupée, mais au fond, fort peu troublée de sa révélation. Oh! quelle vie, quel repos, cet amour caché me faisait connaître! Cependant il ne me restait rien de l'exaltation de mon premier moment de transport, et je n'étais point non plus devenue insensible. Je voyais bien s'amonceler les nuages, je sentais que j'étais environnée de toutes sortes de menaces; mais je ne pouvais plus éprouver ce vague et terrible effroi que cause l'inquiétude de l'avenir. Que pouvait-il m'arriver? quelles tempêtes, quels dangers pouvais-je craindre? avec ce sentiment distinct et lucide d'un appui immanquable, d'un secours assuré, d'un amour toujours présent et vigilant, d'un amour plus tendre qu'aucun de ceux de la terre, d'un amour *infini!* — ce qu'aucun d'eux ne peut être. Même ici-bas, nous dormons en paix sur la mer la plus agitée lorsque nous sommes sûrs de la main

qui nous guide. Que serait-ce si nous savions que cette main est maîtresse des flots eux-mêmes, et peut les apaiser à son gré?

Cette conversation avec Lando ajouta cependant beaucoup à mon désir de quitter Naples, et ce fut avec une véritable joie que je vis enfin arriver le jour de notre départ.

Je faisais joyeusement, et de bonne heure, mes préparatifs dans ma chambre, où Lorenzo entrait bien rarement, lorsque je fus doublement émue de le voir soudainement apparaître. Mais dès que j'eus regardé un instant son visage pâle et bouleversé, je compris qu'il venait m'apprendre une effrayante nouvelle. Toutefois ma pensée n'alla pas d'abord au delà de celle que m'avait suggérée Lando, et je m'écriai :

— Parlez sans crainte, Lorenzo, j'ai le courage de tout entendre.

Mais lorsqu'il m'eut répondu, ce fut à mon tour de pâlir, de pousser un cri d'angoisse, et de tomber à ses pieds, terrassée de surprise et de douleur.

Mon père n'existait plus! A l'heure même où il rassemblait les derniers documents qui devaient compléter sa plaidoirie, dans ce cabinet de travail où mon souvenir allait toujours le chercher, à

cette place même où il m'avait si longtemps gardée près de lui, il avait été foudroyé par la mort. Personne n'était près de lui. Au bruit de sa chute, le vieux serviteur qui se tenait toujours dans la pièce voisine était accouru, mais en vain. Aucun secours n'avait pu le rappeler à la vie !

Ce coup fut terrible : terrible en lui-même, et terrible aussi pour moi, par ses effets. Le premier fut une déception immédiate de ma nouvelle espérance. Lorenzo était plus que jamais obligé de partir ; mais il refusait maintenant absolument de m'emmener avec lui. Il ne semblait pas même comprendre que je pusse le désirer. A ses yeux, le seul motif de ce voyage n'existait plus. Je n'irais plus désormais chercher en Sicile que les émotions les plus navrantes, et son devoir était de me les épargner. Je ne savais que répondre. Je n'osais insister, de peur de l'irriter au moment même où la compassion que je lui inspirais pouvait aider ce léger retour de tendresse que je croyais apercevoir. D'ailleurs, j'eus peu de temps pour réfléchir ; car entre le moment où cette fatale nouvelle me parvint et celle du départ de Lorenzo, quelques heures seulement s'écoulèrent, après lesquelles je demeurai seule, livrée à ma douleur, à l'amertume d'un mécompte que rien ne m'avait fait craindre,

et au souvenir mélangé et inexplicable des adieux de Lorenzo !

Il était évident qu'il n'avait attribué mes larmes qu'à ma douleur filiale. Tant de fois, en effet, je l'avais vu partir sans en répandre, qu'il ne pouvait songer aujourd'hui que son départ les faisait couler presque autant que mon malheur. Il avait même eu l'air surpris de me voir insister pour l'accompagner jusqu'au bateau sur lequel il devait partir, et y demeurer près de lui jusqu'au dernier moment.

Il ne devina point que j'aurais voulu lui demander à genoux la grâce de lui pardonner ! que j'aurais voulu implorer la permission de l'aider à briser les liens funestes qui enchaînaient ses nobles facultés ! d'arracher, pour ainsi dire, le masque qui me cachait jusqu'aux traits de son visage ! Oh ! je voulais le sauver ! je voulais rendre à elle-même cette âme unie à la mienne ! Cette vive aspiration ressentie naguère, et dissipée ensuite au triple souffle de la frivolité, de la jalousie et de la tentation, elle renaissait aujourd'hui puissante et forte, pour ne plus jamais défaillir ! et, pour la réaliser, j'étais prête à tous les sacrifices, à tous, même à celui de les savoir à jamais ignorés ! Cependant j'aspirais aussi à reconquérir son cœur !

Il m'appartenait du même *droit divin* qui lui avait rendu le mien. Je voulais le reprendre, et je sentais que ce désir quelque ardent qu'il fût, n'altérait nullement la flamme intérieure et divine qui les alimentait tous désormais, ceux de la terre comme ceux du ciel !

Il ne devina, hélas! rien de tout cela. Cependant, lorsque je levai les yeux pour lui dire adieu, il vit sans doute dans mon regard le tendre et douloureux regret dont je ne pus réprimer l'expression, et le sien me fit tout à coup tressaillir d'espérance ! On eût presque dit qu'une étincelle électrique faisait communiquer nos deux âmes sans l'aide du langage. Mais ce fut plus passager encore que n'eût été cette étincelle, plus fugitif que le plus rapide éclair après lequel tout retombe dans la nuit !

Son regard redevint plus troublé que jamais, son front plus sombre et plus soucieux qu'auparavant, et une terrible pensée sembla se réveiller. Toutefois, tandis qu'il continuait à me regarder, il repoussa le petit chapeau de paille que je portais, et relevant mes cheveux de sa main, par ce même geste caressant et protecteur qui lui était familier naguère, il embrassa mon visage et mon front, et, me serrant un instant contre son cœur, il me dit

ces étranges paroles : « *Quoi qu'il arrive, il faut que tu sois heureuse, Ginevra ! Promets-le-moi !* »

. . . .

J'étais rentrée depuis bien longtemps, et j'avais vu disparaître entre Capri et l'extrémité de la côte de Sorrento les derniers nuages de la fumée du bateau à vapeur, sans avoir pu toutefois me décider encore à quitter la partie de la terrasse d'où l'on pouvait apercevoir au plus loin la mer. Je demeurais les yeux fixés sur l'horizon, regardant les vagues agitées par un lugubre vent de *sirocco*, qui faisait entendre au loin ce bruit sourd et plaintif dont le gémissement ajoute si fort à la tristesse particulière que l'on éprouve à Naples lorsque le bleu du ciel s'efface et que l'éclat du soleil disparaît. Ailleurs, l'arrivée du mauvais temps n'a rien qui étonne ; mais à Naples elle surprend toujours, et inquiète comme un phénomène anormal, de même que la soudaine gravité d'un visage souriant attriste et effraye davantage que celle d'une figure naturellement austère.

Je demeurais donc là, songeant à mes espérances de la veille, à mon soudain mécompte, et à sa cause douloureuse ; à ce départ de Lorenzo sans moi, à son regard, à ses paroles mystérieuses, à ce dernier mouvement de tendresse,

« Oh ! pourquoi, coûte que coûte, me répétais-je, ne l'avais-je pas accompagné ? » Et alors ma pensée le suivait sous ce cher toit que je ne devais plus jamais revoir, dans ce vieux palais de Messine où j'avais vécu enfant, heureuse et idolâtrée sous les yeux de celle qui m'apparaissait toujours comme une vision céleste, et près de laquelle je revoyais mon père « mon père bien-aimé ! » Je proférai ces derniers mots tout haut, en regardant avec des yeux remplis de larmes la mer sombre et agitée qui me séparait de lui dans la mort comme dans la vie.

En ce moment j'entendis près de moi la voix de Lando. Il était là sans que m'en fusse aperçue. Avec le bon cœur qui rachetait chez lui la plupart de ses défauts, il était venu pour me plaindre et me consoler à sa manière.

— Ma pauvre cousine ! Je suis consterné !... C'est un malheur affreux, irréparable ! Il me semble en être atteint non moins que vous.

Puis, après un moment de silence, il poursuivit :

— Et que va-t-il arriver maintenant ? C'est dans trois jours que le grand procès se juge et que votre cause doit être enfin plaidée. Quel avocat, bon Dieu ! pourra-t-on trouver qui puisse, je ne dis pas égaler, mais remplacer en aucune façon l'habile et illustre Fabrizio dei Monti !

XL

Les premiers jours de deuil, d'inquiétude et d'attente qui suivirent celui-là, je les passai presque seule, ne sortant que pour aller au couvent, et ne voyant chez moi que Stella et ma tante, qui, bien que ressemblant fort peu à son frère, l'aimait tendrement et était inconsolable de sa perte.

Au bout d'une semaine cependant, je commençai à m'étonner de n'avoir pas encore reçu de nouvelles. Le procès devait être terminé. Je m'attendais presque déjà à voir revenir Lorenzo, en tous cas, à recevoir une lettre de lui. Mais je n'en reçus point, je n'appris rien, et je demeurai ainsi en suspens une durée de temps inexplicable. Enfin je reçus deux lignes écrites à la hâte, non pas de mon mari, mais de mon frère :

« J'arriverai le lendemain du jour où ce mot te parviendra. Je te dirai tout de vive voix. Aies du courage.

« Mario. »

Lando était présent lorsque ce billet me parvint. Je le lus tout haut :

— Ah ! ciel ! s'écria-t-il, le procès est perdu, cela est manifeste ! Il vous le fait assez clairement comprendre !... Et, en vérité, je ne vois pas ce qu'il peut avoir maintenant de pire à ajouter à cela.

Il m'en dit beaucoup plus long, mais je ne l'écoutais pas : je lisais et relisais ces lignes. Pourquoi Lorenzo ne m'avait-il pas écrit ? Pourquoi Mario venait-il, et pourquoi ne me disait-il pas que Lorenzo venait avec lui ? Pourquoi ne prononçait-il pas même son nom ?... Je n'osais pas m'avouer les folles terreurs qui me passaient par l'esprit ; mais je me souvenais de ses paroles étranges, de son regard, de sa voix, de toute son attitude au moment où il m'avait dit adieu, et tout prenait à mes yeux un aspect formidable. Une vision se dressait devant moi, que je n'osais envisager, de peur de perdre la raison, et avec elle, le bienheureux souvenir qui était toute la force de ma vie ! Je souffris cette nuit-là comme je n'avais pas souffert depuis les heures de douleur et de remords qui avaient suivi la mort de ma mère !

Enfin, le lendemain, à une heure tardive, j'aperçus le bateau venant de Sicile, et traversant lentement le golfe en luttant contre un vent violent

et contraire; car à une longue durée de beaux jours succédaient maintenant cette série de jours sombres et orageux qui attristent souvent, à Naples, la fin du printemps. Mon premier mouvement fut de partir pour aller au-devant de Mario sur le rivage; puis je changeai d'avis, et je me décidai à demeurer où j'étais, afin de me trouver seule lorsque je recevrais les nouvelles dont il était porteur.

J'eus de la peine cependant à maîtriser mon impatience, car il me fallut l'attendre ainsi près d'une heure encore. Mais enfin j'entendis son pas sur l'escalier; puis ma porte s'ouvrit, et il parut. A ce que j'éprouvai lorsque je vis qu'il était vraiment seul, je sentis que jusqu'à ce moment je m'étais flattée de recevoir Lorenzo avec lui. Je le regardais, immobile, et n'ayant pas la force de l'interroger. Il vint à moi, me prit dans ses bras avec une tendresse que jamais il ne m'avait témoignée à ce point, et je vis qu'en m'embrassant ses yeux étaient remplis de larmes.

—Lorenzo! Où est Lorenzo? m'écriai-je dès que je pus parler.

—Calme-toi, ma sœur, me dit-il; calme-toi, je t'en conjure... Je vais te dire toute la vérité, sans aucun déguisement.

— Mais, avant tout, dis-moi où est Lorenzo, et pourquoi il n'est pas ici?

— Ginevra, je ne puis te répondre, car, en ce moment, je ne le sais pas, j'ignore tout autant que toi ce qu'il est devenu.

A cette réponse, les battements de mon cœur devinrent si violents que je crus m'évanouir; mais je luttai contre l'angoisse dont j'étais saisie, et d'une voix sourde je dis à Mario :

— Tout ce que tu sais, dis-le-moi du moins sans retard et sans réticence.

Mario tira de sa poche une lettre soigneusement cachetée, qu'il semblait hésiter encore à me remettre. Mais j'en avais reconnu l'écriture, et je coupai court à toute autre explication en l'arrachant de ses mains; puis je courus m'asseoir à l'extrémité la plus retirée de la chambre pour la lire à mon aise, et sans que mon frère pût en deviner le contenu avant qu'il me plût de le lui communiquer.

« Ginevra! avant d'ouvrir cette lettre, vous aurez sans doute déjà appris que j'ai perdu mon procès, en d'autres termes, que je suis ruiné, irrévocablement ruiné. Je l'avais pressenti, lorsqu'à l'heure décisive, la mort m'a enlevé le seul homme qui

pouvait en assurer l'issue favorable; et, en vous embrassant au moment de mon départ, je croyais bien vous dire adieu pour toujours... Tel que je suis, cette parole vous épouvantera sans doute. Quoique la perte d'un très-mauvais mari ne soit pas irréparable, vous frémissez, j'en suis certain, à la pensée de tout ce dont une situation désespérée pourrait me rendre capable, et l'idée la plus funeste vous a, je le gage, déjà traversé l'esprit. Eh bien, vous n'avez pas tort; cette idée, je l'ai eue, j'en conviens, et peut-être serez-vous satisfaite d'apprendre que c'est *vous* qui m'en avez détourné. Oui, Ginevra, votre image m'est apparue, et je n'ai pas voulu ajouter un horrible souvenir de plus à tous ceux que je vous laisse, et aggraver d'une façon sanglante une catastrophe déjà suffisamment tragique. C'eût été cependant vous rendre votre liberté et permettre à votre jeune vie de reprendre son cours et de retrouver un bonheur dont il ne m'est plus permis de vous parler. Cette pensée ajoutait donc une raison de plus à toutes celles que me suggérait le désespoir; mais ce regard doux et suppliant, ce regard inexplicable que vous avez attaché sur moi en me disant adieu, m'a arrêté, et ce souvenir me trouble encore. Que vouliez-vous me dire, Ginevra? Qu'aviez-vous à me

demander? Quelle pouvait être la prière qui semblait errer sur vos lèvres? Je ne puis plus rien réparer aujourd'hui; le passé n'est plus en mon pouvoir, et l'avenir est détruit. Le charme enchanteur de votre beauté et de votre pure et noble tendresse n'a pas été assez puissant pour me défendre contre moi-même. Il est trop tard, vous le voyez bien. Laissons donc les regrets inutiles. Tout est fini. Mes fautes ont porté leurs dernières conséquences : je n'ai plus qu'à les subir, quelles qu'elles soient. J'accepte donc la lutte, et ce mot est même le seul qui me ranime; car lutter, c'est travailler, et le travail, je l'ai aimé jusqu'à la passion! Que n'est-ce à celle-là, et non à d'autres, que j'ai livré mon âme tout entière! Ah! si le passé pouvait revivre!... Mais revenons au présent. Je saurai donc travailler — oui, Ginevra, *travailler pour vivre*. — Quelque sybarite que j'aie pu paraître et être, je puis faire cela, je puis travailler, et je le ferai, mais loin de vous, sans vous. Grâce à la générosité de votre frère et à quelques dispositions que je puis encore prendre et qui vous seront communiquées, vous ne souffrirez pas de ce grand revers. C'est là mon seul espoir, mon seul repos d'esprit; car, après avoir troublé vos beaux jours, vous appeler à partager avec moi les jours amers de l'infortune, cela

soulèverait mon âme tout entière contre moi-même, et serait capable de réveiller en moi le désespoir. Soyez donc heureuse, si vous voulez que je ne me tue pas. Et maintenant, *adieu*. Ce mot se dit pour les plus courtes absences, pour les séparations d'un jour. Quelle sera la durée de la nôtre? celle de ma vie, apparemment... Puisse-t-elle être courte, et ne pas longtemps enchaîner la vôtre!

« Ginevra, tu es jeune, tu es belle, tu es faite pour aimer et pour plaire, et quelque traître, infidèle, parjure que je sois, je suis jaloux! Cependant je te laisse sans crainte sous la garde de ce quelque chose de mystérieux et d'incompréhensible qui veille en toi sur ta beauté et sur ta jeunesse! J'ai perdu le droit de te protéger et de t'aimer, mais j'ai encore celui de te connaître et de te vénérer comme une créature céleste et sainte! Ginevra, je devrais, je voudrais dire : Pardonne-moi! mais c'est là une vaine parole, lorsqu'il s'agit de l'irréparable. Je ferai donc mieux de te dire : « Oublie-moi! »

« LORENZO. »

Tandis que je lisais cette lettre avec une attention ardente, Mario était resté à la place où je l'a-

vais laissé, la tête dans ses mains, absorbé, lui aussi, dans de tristes pensées. Je me rapprochai de lui. Il releva vivement les yeux.

— Eh bien, ma sœur, me dit-il avec anxiété, peux-tu me dire si tu es informée par le contenu de cette lettre du lieu où se trouve Lorenzo?

—Non.

— Non?... Et pourtant tu as l'air calme et rassurée. Quelle autre bonne nouvelle cette lettre a-t-elle pu t'apprendre?

Quelle bonne nouvelle?... Je fus réellement embarrassée de répondre à cette question. J'étais soulagée, cela était exact; quelque chose de joyeux palpitait dans mon cœur : mais il m'était impossible de le dire, ou du moins de le faire comprendre à Mario; et, par le fait, rien ne pouvait être plus grave que ma situation.

— Aucune bonne nouvelle, lui dis-je. Cette lettre ne contient rien de joyeux assurément, car elle m'annonce la perte de son procès, à laquelle ta lettre m'avait préparée. Ensuite Lorenzo semble me dire un éternel adieu et se figurer que je vais lui permettre de séparer entièrement ma vie de la sienne! Nous verrons cela. Mais pour que je sache ce que j'ai à faire, il faut que tu me dises tout, Mario, tout, sans aucune restriction.

Mario s'était préparé à subir l'effort de chercher à m'épargner, en me faisant un récit incomplet, mais ainsi abjuré, il ne me cacha rien ; il me sut gré du courage qui allégeait sa pénible mission.

Lorenzo était arrivé à Messine persuadé d'avance que la mort de mon père était pour lui un présage de ruine. Cependant la sentence ayant été rendue contre lui, ainsi qu'il s'y attendait, il resta, en apparence, très-calme. Pendant la soirée, il eut avec Mario une longue conversation. Il s'occupa de faire en ma faveur des arrangements qui devaient assurer mon bien-être, disposant dans mon intérêt de tout ce qui lui restait, et acceptant l'offre généreuse de mon frère, qui se refusait maintenant à profiter d'une renonciation de mes droits à l'héritage de mon père, faite par moi en sa faveur à l'époque de mon mariage. A diverses reprises, dans le courant de cette conversation, Lorenzo exprima le désir que cette tempête passât sur ma tête sans m'atteindre.

Le lendemain matin, Mario reçut une enveloppe contenant un résumé de cette conversation, régulièrement rédigé et signé, et la lettre cachetée qui m'était adressée, sans autre explication. Mon frère attendit Lorenzo à l'heure à laquelle ils s'étaient donné rendez-vous la veille en se quittant : mais

Lorenzo ne parut pas, et lorsque Mario alla lui-même pour le chercher, il apprit qu'il était parti dans la nuit, sans laisser aucune indication sur la direction qu'il avait prise. Deux bateaux avaient quitté Messine pendant cette même nuit. La direction de l'un était le Levant, celle de l'autre l'Amérique. Malgré toutes les précautions prises par Lorenzo pour empêcher qu'on ne suivît ses traces, Mario pensait que c'était sur le dernier de ces deux bateaux qu'il s'était embarqué.

Lorenzo avait chargé son intendant de s'entendre avec lui pour l'exécution de ses volontés et pour toutes les dispositions à prendre en conséquence, soit à Naples, soit en Sicile. Mais, pas plus à cet intendant qu'à mon frère ou à moi, il n'avait révélé ses projets personnels, ni le lieu où il allait se rendre.

Après avoir écouté très-attentivement ce récit, je demandai à Mario de me quitter pendant quelques heures, pour me laisser réfléchir sur tout ce que je venais d'apprendre et considérer à loisir quelle conduite je devais suivre. J'avais en effet besoin de rassembler mes pensées dans la solitude et le silence; mais surtout... oh! surtout! j'avais besoin d'être seule pour tomber à genoux et bénir Dieu!

Oui, le bénir avec transport! La crainte, la crainte, seule horrible et intolérable, qui s'était emparée de mon esprit, était dissipée sans retour par le contenu de la lettre de Lorenzo. Le regret, sinon le repentir de ses fautes, se trahissait dans chacune de ses lignes. L'énergie virile de son caractère s'y retrouvait aussi tout entière. Quant à ce qui me concernait, je me sentais plus touchée et plus fière de l'intérêt tendre, confiant, respectueux, qu'il m'exprimait, que de toute la passion de son langage d'autrefois, et je bénissais le ciel de n'en être point indigne. Enfin, ce mot : *Je travaillerai pour vivre*, me faisait bondir de joie; car j'y voyais un adieu à la vie dangereuse, molle et funeste du passé, et une promesse de régénération et de salut; de salut matériel, moral, présent, futur, éternel! Il me semblait impossible, en vérité, d'estimer qu'une telle espérance pût être payée trop cher.

Je me souvins pourtant que j'allais avoir à traiter de mes affaires avec Mario, et peut-être aussi avec Lando, dont le cœur était chaudement ému de cette catastrophe, et je pris soin d'apaiser, avant de les revoir, cette joie qui leur eût semblé trop inexplicable, et qui (à l'heure même où, par le fait, j'étais plus raisonnable que je ne l'avais ja-

mais été de ma vie) m'eût probablement fait passer à leurs yeux pour une personne extravagante, dénuée de tout sens pratique des choses de ce monde.

XLI

Lorsque donc je revis Mario, je le remerciai tendrement de sa générosité; mais je lui déclarai que je n'acceptais point la restitution qu'il voulait me faire de l'héritage auquel j'avais renoncé en épousant le duc de Valenzano. Livia en avait fait autant en entrant au couvent. Mario était et devait demeurer l'unique héritier de mon père. J'étais décidée à ne rien laisser changer à ces dispositions. J'eus beaucoup de peine à vaincre sa résistance, et lorsque je tentai de lui dire que les sacrifices que je prévoyais me coûteraient fort peu, il m'arrêta en me disant que je n'en avais pas encore fait l'épreuve, et il exigea qu'à cet égard je ne prisse aucune résolution précipitée.

— A la bonne heure! lui dis-je, si tu le veux ainsi, nous en reparlerons plus tard; ne songeons, en ce moment, qu'à ce qui est plus important en-

core. Tu comprends bien que nous ne pouvons ignorer longtemps en quel lieu Lorenzo se trouve, et que, dès que nous le saurons, je veux le rejoindre.

— Le rejoindre !

— Tu en doutes?

Mario me regarda avec surprise et se tut un instant ; puis il me dit :

— Ma sœur, la conduite de Lorenzo a été si publique, que, malgré la sollicitude dont je reconnais qu'il a fait preuve pour toi dans notre dernier entretien, nul ne s'étonnerait de te voir aujourd'hui demeurer près de nous et user des moyens qu'il a pris pour te soustraire aux dernières conséquences de ses folies.

— Quoi? accepter cette jolie villa, qu'il veut excepter de la vente de ses propriétés ?... m'y établir dans le bien-être que vous m'avez préparé ensemble, et le laisser, lui, seul, pauvre, luttant contre les débuts difficiles de cette existence nouvelle ?... En vérité, Mario, si tu as cru que j'y consentirais, cela prouve que, bien que tu sois moins sévère qu'autrefois pour ta petite sœur, tu n'es pas encore tout à fait juste pour elle.

Mario me prit la main et la baisa avec émotion.

— Pardonne-moi, Ginevra, je l'avoue, je ne te

croyais ni aussi généreuse, ni aussi courageuse!

Courageuse!... Je ne l'étais pas tant qu'il le pensait. Une espérance s'était levée dans mon cœur qui m'eût rendu la misère facile à supporter, et même, en ce cas, je n'eusse point été à plaindre: mais ici il n'était pas question de misère, j'y voyais plus clair que Mario ou Lando, et j'étais, au fait, plus sensée en ce moment que l'un ou l'autre de mes deux conseillers. Il s'agissait tout au plus d'une gêne passagère: les terres de Lorenzo, les richesses accumulées dans ses différentes demeures, et la vente de tous mes diamants, suffisaient et au delà pour combler l'abîme creusé par son extravagance, quelque profond qu'il fût. Son talent seul, dès qu'il voudrait s'en servir, excluait d'ailleurs toute crainte de pauvreté réelle. Ce simple nom de *Lorenzo*, dont il signait toujours ses œuvres, était depuis longtemps connu dans le monde des artistes, et il n'avait pas à y faire sa place.

Il s'agissait donc uniquement de la perte de tout cet éclat, de cette magnificence, de cette écrasante profusion de superfluités, de ce luxueux bien-être enfin dont j'étais environnée.... Ah! je n'osais pas leur dire ce que je pensais de ce *sacrifice!* Je n'osais pas leur parler de mon indifférence, qui, cependant, facilitait beaucoup leur tâche, et moins

encore osais-je leur en révéler la cause, de peur d'être taxée de folie, et cela au moment même où ils auraient eu lieu de reconnaître, avec évidence, que la vie ordinaire elle-même se trouve fort bien des effets de la vie surnaturelle. Je me contentai donc de leur exposer simplement les raisons pour lesquelles ma situation ne me semblait nullement désespérée. Ils furent soulagés de me voir prendre la chose ainsi, et à dater de ce moment la besogne nécessaire, et à leurs yeux si pénible, fut entreprise sans délai, sans hâte, sans effroi, sans dissimulation, et tous les soi-disant grands sacrifices commencèrent à s'accomplir.

Il m'est encore aujourd'hui difficile de rendre compte de ce que j'éprouvai pendant les jours et les semaines qui suivirent. Tout ce que je puis dire, c'est qu'il me semblait voir tomber autour de moi des barrières et des entraves, et, à chaque pas, respirer un air plus libre!... Est-ce à dire que j'étais devenue une sainte, aspirant aux sacrifices héroïques, aux dépouillements complets? Assurément non. Je le répète, je ne pouvais avoir aucune vision de ce genre; je comprenais fort clairement que cette catastrophe, qui semblait terrible aux autres, que Lorenzo avait jugé au delà de mes forces, et qui l'avait jeté lui-même jusque

dans l'excès du désespoir, n'arrachait à ma vie que son enveloppe extérieure et brillante. Mais, cette enveloppe, un instinct confus et intermittent, souvent éprouvé et renaissant partout, m'avait sans cesse inspiré l'étrange et persistant désir de m'en affranchir, et il me semblait comprendre en ce moment mille choses demeurées jusqu'alors inexplicables dans le fond de ma pensée.

La magnificence qui m'avait entourée appartenait cependant à mon rang, et tout cet éclat n'était pas pour moi sans motif ou sans excuse, mais je sentais qu'il obstruait ma marche, et (comme l'a dit du bonheur lui-même une âme pieuse et profonde[1]), que, pour aller au vrai but, *il allongeait ma route!*

Je ne fus donc ni courageuse, ni résignée, en cette circonstance : je fus raisonnable et satisfaite comme l'est tout être humain qui, dans un échange quelconque, croit fermement avoir gagné mille fois plus qu'il n'a perdu! Le soin auquel je me livrai dès lors exclusivement, ce fut celui de découvrir le lieu où Lorenzo s'était fixé : je ne croyais nullement qu'il fût parti, soit pour le Levant, soit pour l'Amérique. A cet égard, tous les

[1] Eugénie de la Ferronnays.

indices me semblaient seulement avoir été préparés par lui pour dérouter nos recherches. L'un des deux bâtiments qui avaient quitté Messine la nuit de son départ devait toucher à Marseille avant de poursuivre sa route. Mes réflexions et mon intinct me disaient également que Lorenzo n'avait pas été plus loin, et que de là il s'était rendu dans l'un des lieux où il pourrait le plus facilement reprendre ses travaux et commencer sa vie nouvelle. A cet égard, Rome ou Paris lui eussent également convenu; mais il semblait improbable qu'il fût revenu en Italie. Ce fut donc vers Paris que je dirigeai toutes mes recherches, et ce fut à madame de Kergy que je m'adressai pour m'aider à les poursuivre.

Peut-être aurais-je hésité si Gilbert eût été près d'elle; mais il était absent, absent pour un an, et avant son retour j'aurais le temps de réfléchir sur ce que j'aurais à faire, et peut-être de demander des conseils à sa mère elle-même, à laquelle, en attendant, j'exposai ma situation actuelle, mes désirs, mes projets, et l'anxiété ardente à laquelle j'espérais, avec son aide, mettre un terme.

Sa réponse ne se fit pas attendre et fut meilleure encore que je n'osais l'espérer. Ce grand et tendre cœur semblait avoir, non-seulement compris ce

que je ne faisais qu'indiquer, mais avoir pénétré jusqu'au fond du mien et deviné tout ce que je ne disais pas. Je sentis que j'avais en elle un immense appui. Ses recherches furent promptes, efficaces, et leur résultat fut tel que je l'avais prévu. Lorenzo était, en effet, à Paris, caché au fond du faubourg Saint-Germain, dans une petit, demeure voisine d'un grand atelier où il commençait à se mettre au travail. « Sa célébrité est trop grande, me disait madame de Kergy, pour que sa présence puisse demeurer longtemps ignorée et, d'ailleurs le but même qu'il se propose lui interdit de conserver longtemps un incognito impossible. Déjà plusieurs de ses amis l'ont découvert et l'ont été chercher, mais il n'a voulu recevoir qu'un seul d'entre eux dont les conseils et le concours lui sont indispensables. Cet ami est aussi le nôtre. Je sais donc, par lui, que, lorsqu'il se sera remis à l'œuvre, il a l'intention de rentrer en communication avec ceux qu'il a quittés, et probablement avec vous, ma chère Ginevra; mais il persiste à vouloir vivre seul et loin de vous. Il se persuade qu'il a tout arrangé pour que votre vie demeure à peu près ce qu'elle était, sauf sa présence, qu'il n'a rien fait, dit-il, pour vous rendre regrettable. Vous aurez de la peine à vaincre son obstination à cet

égard; il vous sera difficile de faire accepter à un homme qui se sent de si grands torts envers vous le lourd poids de la reconnaissance. Tous les sacrifices qu'il s'impose à lui-même lui coûteront moins que de consentir à celui que vous êtes si disposée à lui faire. Les homme sont tous ainsi. Soyez donc patiente, adroite, et ayez assez d'esprit et de cœur pour parvenir à être généreuse de telle façon qu'il s'en aperçoive le moins possible... »

Il m'était d'autant plus facile de suivre le conseil de madame de Kergy que ce que j'avais à dire à Lorenzo pour le convaincre était exactement vrai. Je lui écrivis donc, sans effort et sans contrainte, ce que me dictait mon cœur; mais j'écrivis en vain : ma première et ma seconde lettre demeurèrent sans réponse; la troisième en obtint une, mais cette réponse était un refus où je voyais percer tous les motifs signalés par ma vieille amie. Hélas! faire accepter un pardon est souvent plus difficile mille fois que de l'obtenir!

Toutefois, je ne me lassai pas : je fis mes préparatifs de départ, tout comme s'il m'y eût invitée, et j'attendis avec patience l'heure sur laquelle je comptais, décidée à trouver un moyen de la hâter si cette attente devenait trop longue.

XLII

Tandis que tant de tristesses, les unes réelles, les autres apparentes, s'accumulaient autour de moi, le fond rayonnant de ma vie ne se manifestait que par une activité et en même temps une tranquillité qui surprenaient fort mes amis, mon frère et surtout ma tante dont l'agitation était extrême.

Je ne dirai pas que donna Clelia éprouvât au moindre degré cette joie du malheur d'autrui, prêtée par un grand et malicieux esprit à tous les humains ; mais la transformation de nos situations respectives qui lui permettait maintenant, au lieu de m'envier, de me plaindre et de me protéger, ne déplaisait ni à son orgueil ni à sa bonté.

Elle m'offrit la plus large hospitalité. Elle aurait voulu m'établir dans son palais de Tolède, et m'abandonner, pour mon seul usage, le plus grand de ses grands salons. Elle ne comprenait pas qu'il me fût possible de demeurer dans ma maison pendant que l'on y faisait table rase de toutes ces magnificences dont la possession m'avait placée à ses

yeux au sommet du bonheur. Mais je refusai de quitter, avant le dernier jour, ma chambre, ma terrasse et l-incomparable vue, dont la privation m'était plus sensible que tout le reste. Je demeurai donc dans le coin (encore fort spacieux) que je m'étais réservé dans ma belle demeure, encouragée par Stella, qui, sans exclamations et sans surprise, me comprenait, m'aidait à faire mes préparatifs de départ, et me réjouissait par la présence d'Angiolina, toujours près de nous, comme de coutume; en sorte que, malgré la gravité du moment, je luttais presque sans effort contre l'abattement et la tristesse.

Les semaines s'écoulaient cependant et, quoique je n'eusse pas renoncé à l'espoir de vaincre l'obstination de Lorenzo, je commençais à perdre patience, et je songeais à partir sans son consentement, car il me semblait qu'une fois rapprochée de lui, il ne pourrait se refuser à me voir. Cette incertitude était la circonstance la plus pénible de ma situation actuelle, et, pendant sa durée, le temps orageux et pluvieux ajoutait encore sa triste influence à tout le reste. Mais, pour troubler ma paix et affaiblir mon courage, il me fallait une épreuve plus sensible et plus difficile à supporter que celle-là !...

Le ciel était redevenu serein, et nous avions enfin pu retourner sur la terrasse d'où la pluie nous avait bannies depuis longtemps. La verdure touffue du jardin, le parfum des fleurs, le bleu des montagnes, de la mer et du ciel, la nature tout entière enfin, semblait se dédommager par un éclat inaccoutumé d'avoir pendant quelques jours été contrainte de voiler sa beauté. Mais Stella, au lieu d'être ravie et transportée comme de coutume, à ce spectacle, le regarda longtemps gravement et en silence; puis, tout d'un coup, avec une soudaine explosion de douleur elle se jeta à mon cou :

— Ginevra! que deviendrons-nous, Angiolina et moi, quand tu seras partie?... Ah! jamais je n'aurais dû aimer qu'elle seule en ce monde!

Elle s'assit sur l'un des siéges de la terrasse, et prit sur ses genoux l'enfant qui, ce jour-là, ne s'était pas éloignée un instant pour aller jouer, comme elle en avait l'habitude. Et lorsque celle-ci, les yeux pleins de larmes, lui demanda d'empêcher sa chère Zia Gina de partir, toute la fermeté de Stella l'abandonna un instant et elle éclata en sanglots.

Oh! alors je sentis à mon tour quelle distance sépare les sacrifices pour ainsi dire extérieurs des vrais déchirements qui atteignent le cœur! Le

grand amour qui adoucit toutes les peines de ce monde n'affranchit d'aucune d'entre elles. On pourrait même dire le contraire, puisqu'il agrandit la sphère de la tendresse et de la pitié : il fait seulement comprendre la douleur, et il lui donne son sens véritable.

Je ne pus donc regarder en ce moment Stella telle qu'elle était là devant moi, sans être saisie d'une tristesse que la pensée de notre séparation ne m'avait jamais causée jusque-là. Ses larmes, qu'elle savait d'ordinaire si bien réprimer, continuaient à couler, tandis qu'elle berçait son enfant en silence. Et elle demeura ainsi sans parler et même sans me répondre, jusqu'à ce que la petite Angiolina, après avoir aussi pleuré longtemps tout bas, se fût endormie, d'un sommeil lourd et profond, dans les bras de sa mère.

C'était la première fois de sa vie que Stella me semblait manquer de courage. Le mien chancelait à cette vue, et cette heure — la dernière que nous devions passer ensemble sur cette terrasse, remplie de doux souvenirs, et que les petits pas d'Angiolina avaient tant de fois parcourue! — cette heure fut triste au delà de toute expression, et en apparence, de toute raison. Le ciel de l'âme, comme celui de l'Italie, se couvre ainsi parfois de ces

nuages qui troublent et affligent d'autant plus que la lumière qu'ils obscurcissent est habituellement plus éclatante et plus sereine ! Ni Stella, ni moi cependant n'étions disposées à croire aux pressentiments. Notre tristesse était d'ailleurs trop motivée pour qu'elle pût nous surprendre. Néanmoins quelque chose de plus sombre que l'heure présente pesait sur nous, et le lendemain jetait déjà son ombre sur cette dernière soirée !

Le soleil déclinait : Stella sortit subitement de sa rêverie pour réveiller Angiolina ; l'heure était venue de partir avec elle ; mais les yeux de l'enfant, si vifs d'ordinaire, étaient appesantis. Elle les ouvrit à peine, lorsque je m'approchai pour l'embrasser ; sa petite bouche fit un léger mouvement pour me rendre mon baiser, mais elle se rendormit sur-le-champ, et sa mère, un peu alarmée de cette langueur inaccoutumée, se hâta de l'envelopper d'un châle, et l'emporta ainsi en la garantissant le mieux possible de l'air du soir.

Le lendemain, de douloureuse mémoire, se leva pourtant pour moi, brillant et radieux, car, à mon réveil, une lettre de Lorenzo me fut remise. Une lettre qui mettait fin à toutes mes perplexités, et qui justifiait au delà de toutes mes espérances la confiance avec laquelle je l'avais attendue !

« Ginevra, tu l'emportes, j'ose enfin te demander pardon, car tes lettres m'ont rendu l'espoir de pouvoir un jour le mériter. Je ne crains donc plus de te revoir. Viens! je t'appelle et je j'attends.

« LORENZO. »

Ces dernières lignes m'apportaient la meilleure promesse de bonheur que j'eusse jamais reçue de ma vie, et je les baisai avec émotion. J'aurais voulu pouvoir partir à l'heure même, et l'on ne s'étonnera pas si je regardais maintenant sans regret la somptueuse demeure que j'allais quitter pour toujours, et même le spectacle enchanteur dont mes yeux ne s'étaient jamais lassés! Ce n'était point en effet ces objets extérieurs qui m'avaient donné la joie profonde et stable de mon âme. Ce n'était point à eux non plus que je devais ce bonheur rêvé pour ma vie, dont je croyais apercevoir en ce moment les premières lueurs. Aussi mon seul souci était-il de ne pouvoir partir assez vite. Tous mes préparatifs étaient faits, et j'aurais pu me mettre en route à l'instant... Mais trois grands jours encore me séparaient de celui où partait pour Marseille le premier bateau sur lequel je pouvais m'embarquer, trois jours qui me semblaient un long

délai ! J'étais loin de prévoir, hélas! combien j'en trouverais la durée à la fois douloureuse et rapide !

Stella, depuis ces dernières semaines, passait la journée avec moi. Je l'attendais en ce moment pour lui communiquer ma joie. Mais l'heure à laquelle elle venait d'ordinaire s'écoula ; elle ne parut point ; je fus surprise de ce retard, et, au lieu de l'attendre davantage, je m'acheminai à pied vers sa maison, située à peu de distance de la mienne. La soirée précédente ne m'avait laissé aucune inquiétude, et la tristesse de la veille était effacée, chez moi, par la joie du matin.

J'arrivai, je trouvai la porte ouverte. Aucun serviteur n'était là pour m'annoncer. Un silence inusité régnait partout. Je traversai une galerie, un grand salon, un cabinet, sans rencontrer personne. J'arrivai enfin à la chambre de Stella, où le petit lit d'Angiolina était placé à côté de celui de sa mère. J'entrai !... oh ! comment dépeindre le spectacle qui s'offrit à ma vue! Comment dire ce que la surprise, la pitié, la tendresse et la douleur me firent éprouver à la fois !

Ma chère et malheureuse Stella était assise au milieu de la chambre, et elle tenait son enfant sur ses genoux, son enfant, pâle, inanimée, en apparence sans vie!.....

Elle ne pleurait pas, elle ne parlait pas. Elle leva un instant vers moi ses yeux démesurément grands, et elle me regarda. Quel regard, mon Dieu ! Il exprimait cette douleur que les mères seules peuvent connaître, et au delà de laquelle il n'y a rien ici-bas !... Je tombai à genoux près d'elle. Angiolina respirait encore. Mais elle était expirante. Elle ouvrit un moment ses beaux yeux... Un éclair de connaissance traversa son regard... il passa de sa mère à moi, et de moi à sa mère, puis il se voila. Un tressaillement convulsif agita ses membres, et ce fut fini. L'ange était au ciel, la mère avait perdu sur terre son unique enfant !

. . . .

Les plus longues années n'effacent point le souvenir d'une heure semblable, et le temps, qui parvient à adoucir toutes les douleurs, n'apporte jamais la faculté de parler de celle-ci : les mères qui ont été frappées par ce glaive ne le peuvent, les autres ne l'osent. La femme qui n'a pas d'enfant, en présence de celle qui vient de perdre le sien, ne peut que s'incliner avec respect et en silence, comme devant la majesté souveraine de la douleur !

Je ne dirai rien non plus des heures qui avaient

précédé celle-là, si ce n'est que l'accablement de la veille au soir présageait, chez l'enfant, le mal qui s'était déclaré, violent et soudain, au milieu de la nuit. Après s'être apaisé vers le jour, il avait recommencé une heure plus tard, pour aller en croissant et ne plus se ralentir jusqu'à la fin !...

Pour moi, qui avais donné à Angiolina toute cette place demeurée vide dans ma vie, l'excès de ma douleur servit à me faire mesurer celle du cœur plus déchiré que le mien, et à qui la mort venait de tout ravir en un coup. Je songeai, en frémissant, que cette douleur surpassait la mienne, et je n'osai point penser à moi-même en présence d'une catastrophe qui jetait dans l'ombre toutes les souffrances que j'avais connues jusqu'à ce jour. Quel remède aux maux exagérés ou imaginaires de la vie, qu'une semblable apparition sur la route de la réalité la plus terrible du malheur !

Mais ce départ préparé depuis si longtemps, cette réunion appelée par tant de vœux, obtenus par tant d'efforts, de quel prix fallait-il les payer aujourd'hui !

Quitter Stella dans sa douleur, c'était là une épreuve que je n'avais pas prévue et à laquelle le plus impérieux devoir pouvait seul me faire consentir. Il le fallait pourtant ; mais ce ne fut pas

du moins sans avoir réussi à satisfaire le seul vœu de son cœur brisé : « ... Se séparer du monde pour quelques mois, vivre seule, libre de se livrer exclusivement au cher et céleste souvenir de sa joie perdue... »

Stella n'avait pas proféré de plaintes. Sa douleur était muette. Mais elle avait formulé ce désir. Il fut exaucé. Livia obtint pour elle une retraite dans la partie non cloîtrée de son couvent. Ce fut là que je la quittai, la laissant à l'ombre de ce doux sanctuaire, près du cœur le plus tendre et le plus fort sur lequel le sien pût s'appuyer, en présence de cette splendide et calme nature, et sous le voile brillant de ce beau ciel, au delà duquel elle croyait pouvoir suivre encore son trésor disparu, et elle se sentait assurée de le retrouver un jour!

XLIII

J'éprouvai une solennelle émotion lorsque, après avoir pris congé de mon frère et de tous les amis qui m'avaient accompagnée à bord, je me trouvais enfin sur le pont du bâtiment, seule avec Ottavia,

regardant fuir les montagnes, les collines, les villas, et disparaître enfin toutes les rives riantes et fleuries du golfe de Naples. Deux ans à peine s'étaient écoulés depuis le jour où, pour la première fois, ce spectacle avait frappé mes yeux. Mais, pendant cette courte période, tant de sentiments avaient agité mon cœur et tant d'événements traversé ma vie, que ce temps me semblait avoir eu la durée d'une existence tout entière.

Joies et peines, espérances ardentes et amers mécomptes, souffrances aiguës, tentation périlleuse, lutte mortelle, grâce, enfin! grâce lumineuse et insigne, tout cela s'était rapidement succédé pour moi. Et à tous ces souvenirs s'ajoutait maintenant la douleur récente qui avait marqué ces jours d'adieu d'un cachet déchirant et lugubre! La perte d'un enfant semble, il est vrai, aux indifférents, ne pouvoir frapper d'autre cœur que celui de sa mère. Le mien, cependant, saignait à grands flots, et la mort soudaine de l'angélique petite créature que j'avais tant aimée, ainsi que la séparation qui l'avait trop vite suivie, rendaient maintenant douloureuse pour moi, au delà de toute expression, l'heure de ce départ désiré avec tant d'ardeur et au prix de sacrifices qui, jusque-là, ne m'avaient point paru dignes d'être comptés.

Certes, la parole déjà citée ne s'applique pas moins aux affections de la terre qu'au sentiment divin qui les domine et les renferme tous. « On ne vit sans douleur dans *aucun* amour. » Cela est indubitable; plus la tendresse est exquise, plus la souffrance, qu'elle traîne à sa suite, est redoutable! Mais, en revanche, à mesure que ces blessures cruelles se multiplient, l'amour stable et suprême leur apporte un remède, en grandissant lui-même, et tout en pouvant seul suppléer à toutes ces joies brisées, seul aussi, cependant, il donne la promesse et le gage de leur infaillible retour, et de leur immortelle durée!

Aussi, quelle que fût la tristesse de cette heure, quelle que fût la désolation avec laquelle je regardais au loin, sur la hauteur, le couvent où Stella était demeurée près de ma sœur et où je venais de les quitter avec tant de larmes; quelles que fussent, en un mot, les impressions de toute nature qui se réunissaient pour m'accabler, il me semblait, en dépit d'elles, vivre dans une vérité plus haute et dans une liberté plus grande que lorsque, pour la première fois, environnée de mes illusions et de mes espérances mensongères, j'avais traversé ce golfe dans tout l'enivrement de mon rayonnant bonheur!

Ces pensées et bien d'autres me traversaient l'esprit, tandis que le bateau traçait rapidement son sillon sur la mer limpide, et que peu à peu le dernier contour des côtes d'Italie devenait plus indistinct et disparaissait enfin à mes yeux pour toujours. La nuit vint, les étoiles se levèrent, l'heure s'avança, mais je demeurai à la place où j'étais sans pouvoir me résoudre à la quitter.

Cette solitude en mer, la plus profonde de toutes, parle à l'âme un langage qui n'appartient qu'à elle seule. Je l'écoutais avec l'attention la plus recueillie, bénissant Dieu de m'avoir appris à y reconnaître sa voix et cherchant à n'écouter qu'elle, pendant cette trêve d'immobilité et de repos qui séparait la phase achevée de ma vie, de celle qui allait commencer dans des conditions obscures et nouvelles.

Je ne m'arrêtai point à Marseille, car j'étais impatiente d'arriver. Et cependant, malgré l'appel auquel j'obéissais en ce moment, je n'étais point sans inquiétude sur l'accueil que je recevrais. Je connaissais la mobilité des impressions de Lorenzo, et la lettre que j'avais reçue de lui ne m'était point un sûr garant de la disposition dans laquelle je me trouverais. En effet, lorsqu'en arrivant je l'aperçus à la gare, je ne sus d'abord qu'en penser.

Il était pâle, agité et sombre, et il dissimulait avec peine une souffrance que ses traits exprimaient beaucoup plus clairement, que la joie de me revoir. Je sentis trembler le bras sur lequel je m'appuyai, et je gardais moi-même le silence, interdite et troublée.

Il me fit traverser rapidement la foule, me plaça dans une voiture, y fit monter Ottavia près de moi, puis il ferma la portière, d'un air contraint, en me disant qu'il allait me précéder.

Je fus d'abord étonnée de me trouver ainsi de nouveau séparée de lui lorsqu'à peine je l'avais revu. Mais, à son embarras, à la pénible confusion que trahissait son regard, je crus deviner ce qui se passait en lui, et j'en fus émue. Pauvre Lorenzo! ce n'était point en effet ainsi qu'il avait amené naguère sous son toit sa jeune épouse! Ce n'était point là le sort qu'il s'était plu à lui dépeindre et à lui promettre d'avance. Ce moment était le premier, où l'immense changement de fortune qu'il avait subi allait apparaître aux yeux de la femme qu'il avait outragée, et de laquelle il n'osait plus attendre ce sentiment qui suffit à tout et rend tous les sacrifices légers. Dans ce moment il n'était pas surprenant, peut-être, qu'il regrettât de m'avoir appelée près de lui !

Après un long trajet, nous parvînmes enfin au bout d'une rue située à l'extrémité du faubourg Saint-Germain. Là, nous entrâmes dans une petite cour, et la voiture s'arrêta devant une porte de très-modeste apparence.

La maison à laquelle elle donnait accès, extérieurement revêtue de plantes grimpantes qui dissimulaient la teinte rougeâtre de ses murs, avait toutefois un aspect pittoresque qui n'appartient guère, à Paris, à aucune demeure, grande ou petite. L'œil d'artiste de Lorenzo avait su la découvrir, et il avait tout aussi bien su en diriger l'arrangement intérieur. Aussi, lorsqu'il me fit entrer dans un salon, donnant sur un petit parterre tout rempli de fleurs, et au delà duquel on apercevait les grands arbres d'un jardin adjacent, en sorte qu'au milieu de Paris on pouvait se croire dans une solitude champêtre; lorsqu'il me fit parcourir en entier ce rez-de-chaussée où tout était simple et rien n'était vulgaire, où partout je trouvais à la fois la trace de son goût et celle de sa sollicitude pour moi; lorsque surtout je vis, dans son cabinet de travail et dans son atelier, tous les indices de ses habitudes reprises de travail assidu et de sérieuse étude, une joie telle me remplit le cœur et rayonna dans mes yeux, qu'il ne put s'y méprendre.

Alors je vis se dissiper le nuage qui voilait son front.

— Est-ce possible?... est-ce vrai? me dit-il, tu es satisfaite, Ginevra? et je puis sans remords accepter ici ta présence?

Des larmes d'attendrissement me vinrent aux yeux.

— En vérité, lui dis-je, avec une sincérité sur laquelle il ne pouvait se méprendre, cette soi-disant grande catastrophe ne fait que m'enlever les choses auxquelles je ne tenais pas, et elle me donne ici tout ce qui me plaît et *presque* tout ce que je désire.

Je le regardai en hésitant, ne sachant pas encore ce qu'il m'était permis de lui dire. Mais ce regard me donna du courage et je poursuivis avec émotion :

— Dis-moi, à ton tour, que tu ne regrettes rien et que ma présence te suffit, et je te le jure, Lorenzo, cette heure sera la plus heureuse de ma vie.

Alors, au lieu de me répondre, il se mit à genoux près du petit divan où je m'étais assise, et je vis briller dans ses yeux cette lumière apparue naguère dans de trop rapides instants. Non pas, maintenant, comme alors, fugitive et incertaine, mais calme, stable, profonde.

— Ginevra, me dit-il, si je viens aujourd'hui te dire que la raison m'est rendue, que je suis à jamais revenu de ma détestable aberration, que je te revois telle que je te vis lorsque tu fis évanouir de ma mémoire le souvenir de toute autre femme, que je t'aime enfin, autant et mille fois plus que jamais, ce n'est pas t'en dire assez, ce n'est pas surtout te dire ce que tu entendras plus volontiers peut-être que tout cela.

J'ouvris les yeux et je le regardai fixement. Il comprit que mon âme cherchait à plonger dans la sienne. Il poursuivit d'une voie basse et émue :

— Tu m'as fait aimer en toi, mieux que toi-même. Écoute-moi!... Ces longues et coupables années ont effacé de mon âme l'empreinte des choses divines qui y furent gravées dans mon enfance... Crois-tu pouvoir les raviver? Ce simple désir, je ne l'avais jamais éprouvé. C'est toi, Ginevra, qui l'as fait naître. Peux-tu le réaliser?

O mon Dieu! cette heure fut trop belle pour la terre! Elle ne me laissa plus un vœu à former. Elle réalisa dans toute leur étendue mes beaux rêves du passé, et elle me fit enfin toucher le sommet (toujours, hélas! redoutable et menacé) du bonheur de ce monde! Aucun nuage n'a pu en voiler le souvenir radieux et béni! Aucune souffrance,

aucune épreuve n'a pu ralentir l'élan d'une reconnaissance présente, vivante, éternelle !

On comprend sans peine que, dans ces conditions nouvelles, notre existence fut promptement et doucement ordonnée. Cette vie calme et simple, exempte de magnificence, de luxe et d'éclat mondain, c'était précisément la réalisation de ce désir latent qui régnait dans mon âme, et dont la signification m'avait été révélée dans ce grand jour de grâce que je pouvais nommer celui de ma *vraie naissance!* C'eût donc été, de ma part, une dérision que de parler de sacrifice dans la situation où je me trouvais alors. Mais Lorenzo ne voyait pas encore les choses sous le même aspect que moi.

— Je conviens, me dit-il un jour, lorsque quelques semaines furent écoulées, je conviens que rien d'essentiel ne nous manque et que les épaves de notre naufrage nous laissent encore une aisance supportable; mais il me faut plus que cela pour toi, ma Ginevra. Il faut que le travail me donne les moyens de te rendre tout ce dont ma folie t'a dépouillée. Le public accueille mes œuvres avec une singulière faveur. Toutes, hormis une seule, qui ne me quittera jamais, ont été vendues à des prix fabuleux. Aussi, laisse-moi faire, et je te promets que le jour viendra où je placerai sur ton

front un diadème plus brillant encore que celui que tu portais naguère.

Je fis un vif mouvement, et j'allais exprimer la répulsion que m'inspirait cette perspective. Mais je m'arrêtai. Il était bon que, n'importe en quelle manière, il fût stimulé par un but à atteindre, dans cette voie de laborieux efforts, où se retrempaient toutes ses facultés. Je le laissai donc rêver pour moi des parures, et m'entretenir de ses projets d'avenir, tandis qu'établie près de lui, dans l'atelier, je lui faisais la lecture, ou bien que, parfois encore, je lui servais de modèle, et lorsqu'il parlait ainsi, je souriais sans le contredire.

Madame de Kergy et Diane étaient accourues dès le lendemain de mon arrivée. Nos rencontres, maintenant, devinrent à peu près journalières, et je trouvais, dans ce doux commerce, le plus ferme appui, les plus sages conseils, aussi bien qu'une tendresse qui me permettait une expansion presque sans bornes.

Quant à Gilbert, il était toujours absent, et on n'attendait plus son retour que dans l'automne de l'année suivante.

Lorsque sa mère me donna cette nouvelle, j'éprouvai d'abord une sorte de soulagement. Il me semblait que mes rapports avec sa famille étaient

simplifiés par son absence, et que je pouvais ainsi ajourner toute réflexion sur ce que j'aurais à faire à son retour. Mais lorsque je vis ma vénérable et chère amie essuyer furtivement une larme en me parlant de son fils, lorsque d'une voix tremblante elle ajouta « qu'à son âge de telles séparations étaient de bien rudes épreuves, et qu'aucune ne l'avait affligée autant que celle-ci ; » lorsque Diane, ensuite le cœur gros, vint me dire, de son côté, « que l'absence de Gilbert abrégeait les jours de sa mère, » oh ! alors un vif repentir m'étreignit le cœur, et je n'éprouvai plus qu'un ardent et douloureux désir de réparer le mal que j'avais fait, mal qui jamais (quoi qu'on en dise) n'est tout à fait involontaire !

Ah ! si les femmes pouvaient mesurer jusqu'où porte parfois leur influence fatale, celles-là seules qui, à la passion de plaire, joignent la dureté du cœur, y seraient insensibles ! Elles n'hésitent guère, souvent, à immoler la carrière, les facultés, l'existence tout entière d'un homme. La vanité et l'orgueil se plaisent en ce genre de ravages. Mais si leurs yeux allaient jusqu'aux foyers qu'elles attristent, jusqu'aux cœurs maternels qu'elles brisent, jusqu'aux familles dont elles troublent les plus douces joies, leurs trophées leur

sembleraient sanglants, et peut-être comprendraient-elles ces paroles du Psaume que j'avais appris moi-même à répéter humblement : « *Seigneur ! pardonnez-moi mes fautes cachées et pardonnez-moi les fautes d'autrui !* »

La célébrité de Lorenzo, accrue par la première de ses œuvres qu'il exposa en public, la singularité même de notre situation et de ce retour à Paris dans des circonstances si différentes de celles qui avaient environné notre première apparition dans le grand monde, attirèrent sur nous l'attention de ce même monde, et peut-être la mode fût-elle encore venue nous chercher dans notre retraite. Mais, grâce au ciel, je n'eus point d'influence à exercer pour déterminer Lorenzo à s'y soustraire. Son orgueil y eût suffi, lors même que son temps tout entier n'eût pas été absorbé par le travail, et ce fut même avec peine qu'il consentit un soir à me suivre à l'hôtel de Kergy.

Après ce jour, toutefois, il y revint volontiers, attiré par la cordialité noble et simple de madame de Kergy aussi bien que par le charme du cercle intellectuel dont son salon était le centre ; charme qu'en tous temps il eût apprécié, s'il n'avait subi un autre entraînement. Aujourd'hui que rien ne l'en éloignait, ce fut avec un plaisir croissant qu'il

alla presque chaque soir s'y reposer des fatigues de sa journée et y chercher pour son esprit quelque chose de plus utile encore que le délassement.

Une âme noblement douée qui retrouve sa voie après de longs égarements rentre en réalité dans son élément véritable, et en ressent un immense bien-être. Aussi rien ne saurait dire quelle était sa joie et comment il savait l'exprimer! Rien, non plus, ne peut dire avec quels sentiments je l'écoutais!

La seule ombre de ma vie, pendant cette période, fut l'absence de Stella. Mille fois je l'avais conjurée de venir me rejoindre, puisqu'aucun devoir ne l'obligeait plus à demeurer à Naples. Je sentais que pour ce cœur brisé le seul soulagement possible serait de quitter des lieux où elle avait tant souffert, et que cette âme courageuse trouverait plus qu'ailleurs un aliment salutaire dans ce grand mouvement de la charité de Paris, à cette époque, dans tout l'élan de la première impulsion qui lui avait été imprimée quelques années auparavant. Je l'appelais donc sans cesse. Mais, jusqu'à ce jour, je l'avais appelée en vain. Une répugnance invincible à quitter le refuge où elle avait abrité sa douleur la retenait loin de moi!

Ainsi se passèrent des jours, des semaines, des

mois, au delà, enfin, d'une heureuse année tout entière. Ce bonheur rêvé était devenu pour moi la réalité de ma vie, et ce monde que j'avais naguère prétendu ouvrir à Lorenzo seule, et en un jour, il y avait pénétré lui-même par l'épreuve, par l'humiliation et par le travail. Ce bouleversement total d'existence, signalé un jour par Lando comme un remède, avait en effet agi, selon ses prévisions, d'une manière bienfaisante, efficace et décisive.

Mais, on le sait, une des anomalies du cœur humain, c'est d'appeler et de vouloir le bonheur comme son droit et de ne pouvoir cependant le posséder un seul jour dans sa plénitude sans frémir, comme s'il sentait qu'il n'est pas ici-bas dans la nature des choses qu'il puisse le posséder longtemps.

Lorenzo, plus qu'un autre, était atteint de cette mélancolie du bonheur, et il s'y ajoutait, pour lui, un regret parfois trop sombre des écarts de sa vie. Il y portait la véhémence de son caractère, et il était difficile souvent de lutter contre la tristesse que réveillaient en lui les souvenirs du passé.

— Ginevra, me dit-il un jour, je suis beaucoup trop heureux pour un homme qui a si peu mérité de l'être.

Lorsque, d'un visage assombri, il me disait ces paroles, nous étions au début du printemps. L'air était doux, le ciel pur, les lilas de notre petit jardin étaient en fleurs et nous en respirions ensemble le parfum. Il répéta :

— Oui, ma vie est aujourd'hui trop belle ; elle l'est trop, je le sens, pour pouvoir être de longue durée.

Parole presque banale, tant elle est souvent jetée comme un voile sur la lumière trop vive du bonheur de la terre. Mais je ne l'entendis point en ce moment sans tressaillir. Et cependant, que craindre?... que demander?... que refuser, lorsqu'on sait le présent et l'avenir aux mains de celui qu'on aime au delà de tout ce qu'on aime ici-bas !

XLIV

Ce printemps était celui de l'année 1859. Malgré la retraite où nous vivions, malgré le travail assidu de Lorenzo, qui le privait souvent du temps nécessaire même pour lire un journal, les bruits

précurseurs de guerre entre l'Autriche et l'Italie qui parvenaient jusqu'à nous l'avaient plus d'une fois ému et troublé. Comme tout Italien du Nord, à cette époque, il l'était toujours à la pensée de voir son pays affranchi du joug étranger. Sur ce point, les sentiments étaient unanimes, et bien des gens aujourd'hui en France comprendront mieux qu'ils ne le firent peut-être alors, ce cri, qui, parmi tous ceux que proféra plus tard la foule, était le seul vrai, le seul qui sortît du cœur de tous : *Fuori i Tedeschi.* Mais jusqu'au jour où la réalisation de ce vœu devint possible, il n'était manifesté que par ceux qui travaillaient dans l'ombre à hâter cette réalisation, et il semblait sommeiller chez les autres. La vie politique était interdite ou impossible ; la vie folle et dissipée n'en était embrassée qu'avec plus d'ardeur, et cette situation avait fourni plus d'une excuse à Lorenzo à l'époque où il en cherchait de mauvaises.

Je l'avais cependant entendu souvent exprimer ses opinions, ses aspirations ou ses répulsions politiques et nationales ; mais en aucun temps ces questions ne m'avaient intéressée. J'aimais l'Italie telle que je la voyais ; je la trouvais belle, riche et glorieuse. Je n'imaginais pas qu'il y eût quelque chose à ajouter au charme passé et présent,

dont la nature, la poésie, la religion et l'histoire l'avaient si magnifiquement douée. Puis, déjà parfois j'avais entendu murmurer ces mots, qui me faisaient horreur, et ne représentaient à mon esprit d'autre idée que celle d'un monstrueux attentat religieux et national : *Roma capitale.* Ces mots seuls me causaient assez d'indignation pour émouvoir mon indifférence, et parvenaient à réveiller en moi un sentiment voisin de la répulsion pour tout ce qu'on nommait alors le *risorgimento* italien.

Stella, à cet égard, n'était point d'accord avec moi.

Il était dans sa nature de s'exalter pour toute chose empreinte d'énergie, de courage et de dévouement, et ce sont là des traits dont le patriotisme plus ou moins bien compris, revêt très-facilement la séduisante apparence. Personne comme elle ne savait dire :

Italia! Italia!...

. . . .

De'h! fossi tu men bella! o almen piu forte[1]*!*

[1] Italie! Italie!...
Oh! que n'es-tu moins belle ou que n'es-tu plus forte!
(Filicaja.)

ou bien la célèbre apostrophe de Dante :

Ahi! serva Italia! di dolore ostello[1] !

Jamais son talent n'apparaissait plus à son avantage que dans la déclamation de pareils morceaux : alors ses traits s'animaient, toute son attitude se transformait, et Lorenzo disait souvent, que s'il voulait représenter la personnification poétique de l'Italie, il demanderait à Stella de lui servir de modèle. Pour ce qui était de Rome, elle ne comprenait même pas mes inquiétudes. Si quelques fous, en effet, poussaient dès lors ce cri menaçant, les plus éminents parmi les Italiens de ce temps, n'avaient-ils pas déclaré que porter atteinte à la majesté de Rome, la dépouiller de cette souveraineté qui lui laissait, dans un nouveau sens, son titre antique de reine du monde, menacer enfin la papauté, « *l'unique grandeur vivante de l'Italie,* » ce serait commettre un crime de lèse-patrie et découronner l'Italie elle-même ?

Hélas ! maintenant qu'approchait l'heure de la réalisation de quelques-uns de ses rêves, et de la dure déception des autres, Stella, absorbée dans sa

[1] O Italie asservie ! asile de douleurs !
(DANTE, *Purgatoire*, ch. VI.)

douleur, était indifférente à tout se qui se passait dans sa patrie, et ne s'apercevait même pas du grand mouvement qui s'agitait autour d'elle ! Quant à moi, qui ne m'en étais point préoccupée naguère, j'y étais aujourd'hui plus inattentive que jamais, et j'écoutais à peine ce qui se disait à ce sujet dans le salon de madame de Kergy. J'étais loin de me douter que j'allais être violemment arrachée à mon indifférence.

C'était le dimanche de Pâques. Je revenais de l'église avec Lorenzo : nous y avions accompli ensemble le devoir doux et sacré de ce jour ; l'union de nos âmes était complète, et nos cœurs étaient à la fois rayonnants et recueillis, c'est-à-dire en pleine harmonie avec la grande fête. Au retour, nous trouvâmes notre déjeuner servi. Ottavia qui, avec un seul serviteur, était chargée du soin de notre ménage, avait orné la table de fleurs, aussi bien que d'un peu plus d'argenterie que de coutume, afin de lui donner un air différent de l'ordinaire, et en rapport avec la solennité du jour. Au moyen de quelques vieux tableaux suspendus sur la sombre boiserie de notre salle à manger, et de vitraux de couleur placés aux fenêtres, Lorenzo lui avait donné un aspect à la fois sérieux et riant, qui me plaisait beaucoup, et je me souviens en-

core de la sensation de gaieté et de joie avec laquelle j'entrai ce jour-là, au retour de l'église, dans cette petite pièce, dont les fenêtres ouvertes laissaient entrer, avec le grand soleil, le parfum du jasmin qui grimpait tout à l'entour. Les trois conditions de la vraie gaieté, l'ordre, la paix et le travail, nous les possédions alors, et nous étions dans cette disposition joyeuse qu'il n'appartient, ni à la richesse, ni à l'ambition satisfaite, ni à aucune prospérité humaine, de faire épanouir dans le cœur.

Nous nous mîmes à table. Lorenzo avait près de lui une foule de lettres et de journaux, mais il ne les ouvrit pas d'abord. Il me regardait avec satisfaction et avec tendresse. De mon côté, je me disais, que l'ordre humain et divin, rétabli dans la vie, avait assurément une influence bienfaisante, dont l'effet était extérieur aussi bien qu'intérieur. Jamais le visage de Lorenzo n'avait eu cette expression; jamais la mâle beauté de ses traits ne m'avait paru aussi frappante.

Nos yeux se rencontrèrent : il sourit.

— Ma Ginevra, me dit-il, en vérité, tu avais raison. La vie que nous menons maintenant doit être celle qui te convient, car tu embellis tous les jours.

— Cette vie ne te convient pas moins qu'à moi, Lorenzo, lui dis-je, et nous sommes tous les deux dans notre élément aujourd'hui. Que Dieu en soit béni! Sa bonté pour nous a été grande, en vérité!

— Oui, me dit-il avec une soudaine gravité, plus grande mille fois que je n'avais le droit de l'attendre, et je suis vraiment trop heureux!... Mon bonheur m'effraye!

Cette fois, je ne fis que rire de cette parole: mais je cherchai pourtant à le distraire de la pensée qui se réveillait :

— De qui as-tu des lettres?

Il en décacheta une et son visage s'épanouit :

— A merveille! Cela va très-bien. Voici un Américain qui veut une répétition de ma *Sapho*, et qui me fait une autre commande fort importante. Et puis quoi? Il veut la belle *Vestale* qu'il a vue dans mon atelier. Oh! pour cela, par exemple, non!... Ma *Vestale* est à moi, à moi seul, et personne ne l'aura jamais! Mais c'est égal, Ginevra, si les choses vont ainsi, je serai bien vite à flot, et gare aux diamants, alors!

Il savait aussi bien que moi ce que j'en pensais maintenant. Il se mit à rire, puis il poursuivit la lecture de ses lettres.

— Celle-ci est de Lando. Elle nous est adressée à tous les deux.

Il la parcourut des yeux :

— Voilà leur voyage de lune de miel à Paris encore ajourné : ils ne peuvent quitter donna Clelia.

Après avoir lu quelque temps en silence, il me dit d'un air animé :

— Cette lettre est ancienne; mais lorsqu'elle a été écrite, il paraît que des bruits de guerre circulaient déjà de tous côtés, si bien que la pauvre Mariuccia, à peine mariée à son baron allemand, a dû partir pour sa nouvelle patrie beaucoup plus vite qu'elle ne l'avait prévu.

J'écoutais tout cela avec un mélange de distraction et d'indifférence, lorsque tout d'un coup je vis Lorenzo bondir de la place où il était, en faisant une exclamation si vive, qu'elle ramena vite toute mon attention vers ce qui lui causait cette émotion soudaine.

Il venait de déployer son journal, et il y avait lu la grande nouvelle du jour : les Autrichiens avaient déclaré la guerre à l'Italie. L'entrée en campagne était imminente.

Hélas! un nuage bien sombre venait obscurcir en un instant mon beau jour de Pâques!

Lorenzo saisit son chapeau et me quitta presque

immédiatement, pour aller prendre sur cet événement de plus amples amples informations. Je restai triste et troublée. Oh ! comme je vivais loin des régions où s'agitent les grandes passions politiques ! Que j'étais incapable de les comprendre ! qu'il m'était impossible de les partager ! Depuis un an, mon âme avait été pénétrée d'émotions aussi profondes que douces. Après de grandes peines, de si grandes joies avaient été accordées à ma vie, que j'éprouvais maintenant une pénible appréhension à la moindre idée de changement. Toutefois, quoique la source de la souffrance fût toujours vive dans mon cœur, celle de l'agitation était tarie. De quelque façon qu'une main chérie se pose sur vous, on ne peut vouloir s'y soustraire. Je demeurai donc calme, quoiqu'une prévision douloureuse eût pris possession de mon esprit, et quoique, deux heures après, quand je vis revenir Lorenzo, je fus presque préparée à ce qu'il allait me dire.

Oui, je le savais : il voulait partir. Dans le pays auquel appartenait sa famille, tous prendraient part à cette guerre pour l'indépendance : il ne pouvait en ce moment demeurer loin de ses frères, de ses parents, de ses amis, qui allaient s'enrôler pour combattre la domination étrangère.

— C'est l'effort suprême : secondé cette fois par la France, l'issue n'en peut être douteuse. Toute ma vie, tu le sais, j'ai abhorré les conspirations, et mes longs voyages ont servi à me tenir éloigné de ceux qui auraient peut-être cherché à m'y entraîner. Mais aujourd'hui, comment veux-tu que j'hésite? Comment veux-tu qu'en ce moment je demeure tranquille et inactif? Tu serais, j'en suis sûr, la première à t'en étonner ; et je m'attends aujourd'hui à te trouver courageuse aussi bien que prompte à me seconder, car il faut que je parte sans retard : il faut, ma pauvre Ginevra, tu le comprends, qu'avant demain je sois en route.

Il me dit toutes ces choses, et bien d'autres encore. Je ne cherchai ni à les discuter, ni à lui répondre. Je comprenais qu'il croyait obéir à un devoir. Je n'avais aucun argument à employer pour l'en dissuader. Qu'avais-je donc à faire? A le seconder, en effet, et à marcher sans fléchir sous ce coup inattendu qui venait, comme un orage soudain, renverser l'édifice reconstruit de mon bonheur paisible et béni!

Les heures tristes et rapides de ce jour furent remplies au point de nous laisser à peine à l'un et à l'autre le temps de réfléchir. Enfin tout ce que j'avais à faire fut achevé, et Lorenzo, qui était

sorti dans l'après-midi, trouva, en rentrant vers la chute du jour, que tout était prêt pour son départ. Ce départ devait avoir lieu dans cette même nuit.

Alors nous nous assîmes ensemble sur un petit banc adossé à la muraille de notre jardin. Le printemps, à Paris aussi, est beau, et, cette année-là, le jour de Pâques, tout était déjà en fleur ; l'air, même en Italie, n'aurait pu être plus doux, ni le ciel plus pur. Il me prit la main, j'appuyai ma tête sur son épaule, et pendant quelques instants, le cœur gonflé de mille sentiments que je ne pouvais exprimer, je laissai mes larmes couler en silence. Lorenzo aussi luttait contre une émotion qu'il ne voulait pas trahir, je le compris au tremblement de ses lèvres et à la pâleur de son visage.

J'essuyai mes yeux et je relevai la tête :

— Lorenzo, lui dis-je tout à coup, pourquoi me laisser ici et ne pas m'emmener avec toi?

— A la guerre? me dit-il en souriant.

— Non, mais en Italie. Tu me laisserais n'importe où. Mais enfin, de l'autre côté des Alpes, je serais près de toi, et... si tu avais besoin de moi, je serais là.

Il demeura pensif un instant, et il dit, comme se parlant à lui-même :

— Oui, si j'étais blessé, et que j'eusse le temps de la revoir, ce serait doux, cela est vrai...

Il se tut encore, tandis que mon cœur battait en attendant sa réponse. Enfin, d'un ton décidé, il me dit :

— Non, Ginevra, cela ne se peut. Reste ici, je te le demande — et il le faut!

— Pourquoi? lui dis-je en m'efforçant de réprimer les larmes que cette réponse faisait jaillir de mes yeux. Pourquoi? dis-le-moi.

— Parce que, me dit-il avec fermeté, rien ne peut me faire deviner quel sera l'effet de cette guerre en Italie. Très-probablement elle amènera partout des soulèvements, peut-être des révolutions.

— O mon Dieu! m'écriai-je avec effroi... Et tu veux qu'elle ne me fasse pas horreur! Lors même qu'elle ne fût pas venue bouleverser ma pauvre vie, puis-je ne pas trembler en songeant aux malheurs qu'elle va produire?

— Que veux-tu, Ginevra? Oui, ce sont de grands événements. Dieu seul sait ce qu'ils recèlent. Tu le vois, Mario nous écrit déjà que la Sicile est en feu. Que se passera-t-il à Naples? nul ne peut le prévoir. Je ne serais tranquille pour toi nulle part... Non, Ginevra, reste ici, *je le veux*.

Je connaissais l'accent que prenait sa voix lorsqu'il n'y avait point à répliquer, et je courbai la tête en silence. Il reprit doucement, en tenant ma main serrée dans les siennes :

— Cette guerre sera courte, je l'espère, Ginevra. Si je suis épargné, je me hâterai de venir reprendre près de toi notre chère vie d'à présent. Si, au contraire...

Il s'arrêta un instant ; puis il reprit tout d'un coup, tout autrement, et d'un accent que je n'oublierai jamais :

— Au fait, pourquoi te parler comme à une autre femme? Pourquoi ne pas compter sur cette vigueur secrète qui est en toi, et qui me frappe souvent autant que ta douceur? Je sais maintenant d'où te vient ta force, Ginevra, je m'y confie, et je vais te parler sans détour.

Je le regardai, surprise de ce préambule, et, à la douce lumière du soir, j'aperçus dans ses yeux un reflet du ciel, car j'y vis briller l'humilité et la foi, tandis qu'il me disait les paroles suivantes :

— Pourquoi te tromper, Ginevra? pourquoi ne pas te dire que je crois cette heure la dernière que nous passerons ensemble ici-bas?

Je frissonnai. Il passa son bras autour de ma taille et me rapprocha de lui :

— Non, ne tremble pas!... Ecoute-moi!... Si je crois que je vais mourir, c'est que j'ai toujours pensé qu'à une vie comme la mienne, il fallait une autre expiation encore que celle du repentir. Le bonheur que tu m'as rendu n'en est point une, et qui sait si sa durée ne serait pas pour moi un péril? Tandis qu'aujourd'hui, pour moi, mourir c'est quelque chose; c'est un sacrifice digne d'être offert... et accepté.

Mon front était retombé sur son épaule, et mon cœur battait si fort que je ne pouvais parler.

— Lève les yeux, ma Ginevra, me dit-il d'une voix pénétrante. Lève-les maintenant vers ce ciel que tu m'as appris à regarder, à désirer et à espérer. Dis-moi que nous nous y retrouverons, et que là sera le bonheur et ne sera plus le danger!

Oh! oui, en l'entendant tenir ce langage, je sentis renaître en moi cette vigueur dont il venait de parler, et qui d'abord semblait défaillir; et cette heure terrible et douloureuse m'apparut ce qu'elle était : une heure de bénédiction.

— Lorenzo, lui dis-je alors d'une voix que, malgré mes larmes, je sus raffermir, oui, tu as raison, mille fois raison. Oui, quel que soit ton sort et le mien, bénissons Dieu!... Nous sommes heureux sans doute; mais notre vie présente, quelle que fût

sa durée, ne serait jamais qu'un épisode bien court de cette vraie vie dont le bonheur infini nous attend! Qu'il en soit de celle-ci et de nous ce que Dieu voudra! En tout cas, il n'y a pas d'adieu pour nous!

Est-ce à dire qu'en ce moment la souffrance de la séparation se fût évanouie? oh! non, assurément. Il nous fallut en épuiser l'amertume tout entière; mais il est une saveur mystérieuse qui ne se révèle au cœur que lorsque le sacrifice embrasse tout et ne refuse plus rien. Cette saveur, il nous fut donné, dans cette heure suprême, de la goûter, et de sentir qu'elle fortifiait nos âmes!

XLV

Les deux semaines qui suivirent cette soirée d'adieu demeurent dans ma mémoire comme une seule longue journée d'attente, dont rien ne vint soulager l'inquiète uniformité. Quelques lignes écrites à la hâte par Lorenzo, lorsqu'il partait pour rejoindre l'armée, où le poste d'aide de camp de

l'un des généraux lui avait été réservé, étaient les dernières nouvelles directes qui me fussent parvenues de lui. Depuis ce jour, je ne savais plus rien que ce que les journaux pouvaient m'apprendre, ou bien ce que madame de Kergy et Diane parvenaient à recueillir parmi leurs amis, qui, bien que presque tous peu favorables à la guerre où la France se trouvait engagée, s'occupaient cependant avec un ardent intérêt de tous ceux qui y prenaient part. Mais il ne circulait que des bruits vagues et confus, et ces rumeurs, loin de calmer mon agitation, ne pouvaient servir qu'à l'accroître.

Un soir j'étais restée à l'église plus tard que de coutume. Prosternée devant un des autels, où un grand nombre de cierges étaient allumés, je ne pouvais m'en arracher, quoique la nuit fût venue et que l'église fût devenue presque déserte. C'était une de ces heures sombres et douloureuses où la souffrance répugne, épouvante, et suscite dans toute notre nature le plus ardent désir de la repousser. Une de ces heures d'angoisse mortelle qu'aucune créature ne pourrait supporter, si un jour, un jour qui durera autant que le monde, cette agonie n'eût été soufferte par celui qui la partagea avec nous, pour être à jamais près de

nous lorsqu'à notre tour il nous faudrait la partager avec lui !...

Oh ! comme en ce moment je sentais que je m'étais vite rattachée à ce bonheur terrestre, qui m'avait été accordé, comme par surcroît, après l'accomplissement du plus grand de mes vœux ! Quels sentiments vifs et profonds ! quelles joies intimes et douces formaient déjà pour moi un trésor de souvenirs, où s'amassaient les matériaux du sacrifice le plus rude que je pusse être appelée à accomplir ! Hélas ! le cœur humain, même celui à qui Dieu s'est fait entendre, s'attache encore, avec véhémence, à tout ce qu'il lui est permis d'aimer ici-bas ! Mais ce grand amour daigne être jaloux, et il est rare qu'il épargne à ces cœurs-là le déchirement complet qui enfin les lui donne sans partage.

Lorsque je quittai l'église, je vis de la foule dans la rue. Plusieurs maisons étaient illuminées, et j'entendis répéter de tous côtés que la nouvelle d'une grande victoire était arrivée à Paris.

Je rentrai chez moi, émue et troublée. De quel prix avait-elle été payée, cette victoire ? Quels étaient ceux qui avaient succombé ? Qu'allais-je apprendre ? et quand l'angoisse qui me serrait le cœur serait-elle dissipée... ou justifiée ? Madame

de Kergy, accourue pour partager avec moi cette agitation inquiète, ne pouvait la calmer. Mais notre incertitude ne fut pas de longue durée, et l'heure attendue avec l'épouvante d'un invincible pressentiment arriva bientôt !...

Le surlendemain soir, tandis que j'étais assise dans le jardin, sur le petit banc où nous avions eu ensemble notre dernier entretien, je reçus la nouvelle à laquelle il m'avait lui-même si étrangement préparée. Sa prévision fatale était réalisée. Dans le premier combat, il avait été frappé l'un des premiers. Son nom, plus connu que celui de beaucoup d'autres, avait promptement circulé, et il figurait en tête de la liste des morts de cette journée !...

. . . .

Aucune préparation, aucune acceptation anticipée du malheur, aucun effort de soumission ou de courage ne purent en ce moment me préserver d'une secousse semblable à celle dont j'ai raconté les effets au début de ce récit. Comme alors je perdis connaissance ; comme alors, Ottavia me transporta dans ma chambre, sans que j'eusse repris mes sens ; comme alors aussi, je fus pendant plusieurs jours en proie à une fièvre brûlante, suivie d'une faiblesse et d'une prostration qui rendirent

quelque temps mes pensées incohérentes et confuses; enfin, comme lorsque j'avais quinze ans, ce fut aussi une émotion vive et soudaine qui aida le retour de mes forces physiques aussi bien que le réveil complet de ma raison et de mon âme.

Dans cette petite chambre où j'étais couchée, et où régnait le plus profond silence, je me sentais cependant entourée des soins les plus tendres. Je commençais même à reconnaître vaguement les voix de ceux qui m'approchaient, celle d'Ottavia d'abord, qui me fit verser mes premières larmes... larmes d'attendrissement, causées par un simple retour aux jours de mon enfance : je m'y croyais encore; j'oubliai le reste. Mais ce premier soulagement ramena la lucidité dans mes pensées, et avec la conscience vive et présente du malheur accompli. Alors je poussai un cri, un cri qui effraya ma fidèle gardienne. Mais j'eus la force de la rassurer moi-même sur-le-champ.

— Laisse-moi pleurer, Ottavia, lui dis-je tout bas, je sais... je me souviens. Sois tranquille, je suis mieux, Ottavia, que Dieu soit béni! je puis prier.

Je me tus, et je refermai les yeux. Mais, peu après, je les rouvris, et je me soulevai vivement. Que venais-je d'entendre? Diane et madame de

Kergy étaient là. Je reconnaissais leurs voix, et maintenant je distinguais leurs visages. Mais quelle était cette autre voix qui venait de frapper mon oreille? quel était ce doux visage si près du mien? quelle était cette main qui serrait la mienne?

— O ma Stella! m'écriai-je, est-ce un rêve! ou es-tu vraiment près de moi? . . . . . .

. . . .

XLVI

Non, ce n'était pas un rêve. C'était bien Stella, arrachée à sa retraite, à sa solitude, à sa douleur, et accourue près de moi à la nouvelle du coup qui venait de me frapper. Elle avait suivi ma vie dans sa phase nouvelle, et le rayonnement lointain de mon bonheur avait été la seule joie de son cœur meurtri. Aujourd'hui, ce bonheur était tout d'un coup brisé... J'étais loin, j'étais malheureuse, j'étais seule : la gravité croissante des événements retenait mon frère en Sicile; mais elle était libre, elle, libre, hélas! de tout lien et de tout devoir.

Elle fut près de moi aussi vite que le plus rapide voyage put l'y amener. Mais lorsqu'elle arriva j'étais hors d'état de m'apercevoir de sa présence; et lorsque maintenant je l'embrassais, depuis plus de huit jours déjà elle veillait à mon chevet !

Oh ! ce fut une douce consolation, ce fut le plus grand secours humain que le ciel pût m'envoyer, et ce fut un bienfait pour toutes les deux, car pour chacune il fut utile et bienfaisant d'avoir à penser à l'autre.

Ma santé se rétablit, et mon âme rentra bientôt dans la paix. Paix grave et profonde qui devait croître et ne pouvait plus m'être ravie, mais qui ne m'empêchait pas de sentir et de dire avec vérité que tout en ce monde était fini pour moi.

Oui, tout était fini, mais tout était accepté, et lorsque, après tant de nouvelles émotions, je me retrouvai devant l'autel où j'avais prié, un soir, avec tant d'angoisse, j'y tombai prosternée comme, après un rude combat ou au retour d'un long voyage, un enfant tombe épuisé au seuil de la maison paternelle, où il revient pour ne plus la quitter.

Si j'eusse alors obéi à mon impulsion naturelle, j'aurais été chercher la plus profonde retraite, et j'aurais voulu y vivre immobile et perdue dans

cette pensée toujours présente depuis le grand jour de grâce qui m'en avait fait comprendre le sens : *Dieu m'aime !* à laquelle je pouvais ajouter désormais : *Et moi je n'aime plus que lui !*

Mais il est rare ici-bas que l'impulsion naturelle puisse être obéie, surtout lorsqu'elle conseille l'immobilité ou l'inaction. On ne peut guère se reposer sur terre, et plus on aime Dieu, moins il est permis de songer au repos : j'avais, en ce moment, à penser aux autres, et avant toute autre, à cette amie fidèle et chère qui était venue de si loin me secourir.

Il avait fallu bien peu de temps à madame de Kergy pour discerner la grandeur héroïque du caractère de Stella. Il lui en avait fallu moins encore pour attirer vers le cœur brisé de la mère d'Angiolina cet autre cœur maternel tant de fois frappé comme le sien. La sympathie que madame de Kergy éprouva pour Stella fut si vive, que j'aurais presque pu en être jalouse, si elle n'avait pas réalisé, précisément, un de mes plus chers désirs, et si d'ailleurs madame de Kergy n'eût été une de ces personnes dont l'affection est une image terrestre de la Providence, qui sait se donner à tous sans que les derniers venus diminuent jamais en rien la part des autres.

Elle comprit bien ce qui serait, pour cette âme malade, un remède efficace, et pour la mienne un utile et bienfaisant effort, et elle nous jeta l'une et l'autre, si je puis m'exprimer ainsi, dans cet océan de la charité, où toutes les pensées, toutes les peines, toutes les souffrances personnelles s'effacent, et où la joie de l'âme renaît au contact même des misères qu'on y rencontre et qu'on parvient à soulager.

Aucun spectacle, aucune fatigue, aucune contagion n'effrayaient le courage de Stella, aucun travail ne lassait sa patience, aucune étude et aucun effort ne dépassaient son aptitude et sa persévérance. Pour les âmes ainsi douées c'est un bien-être réel et positif que d'appliquer leurs nobles facultés, et de pouvoir satisfaire la soif de dévouement qui les dévore. Aussi, vis-je bientôt ses yeux briller, son visage s'animer, et enfin même de temps en temps, comme un reflet du passé reparaître sur ses lèvres entr'ouvertes le charmant sourire d'autrefois.

Certes il y a une jouissance, dont ne se doutent guère ceux qui ne l'ont point éprouvée, dans cette fatigue des visites lointaines, des longs escaliers montés et descendus, dans toutes ces rencontres d'un intérêt à la fois navrant et conso-

lant ; et l'on peut, en vérité, affirmer que la gaieté elle-même attend plus sûrement à leur foyer ceux qui reviennent de ces courses lugubres, que les plus heureux de ce monde au retour de leurs fêtes brillantes et joyeuses. C'est bien aux premiers que l'on peut adresser ces paroles de saint François de Sales : *Repensez hardiment aux plus chers et violents amusements qui aient jamais occupé votre cœur, et dites s'il en est un seul qui vaille la joie que vous goûtez?...*

Ainsi la paix et la joie sereine revenaient peu à peu nous visiter, secondées par la plus douce, la plus tendre, la plus bienfaisante sympathie ; malgré la solitude où nous vivions, malgré le deuil que je ne voulais plus quitter et que Stella portait toujours, nous passions chaque soir une heure chez madame de Kergy, et nous la quittions avant le moment où se réunissait son cercle habituel ; mais cette heure était heureuse, et elle y tenait, car elle commençait à ne pouvoir plus se priver de notre présence. Diane, loin d'en être mécontente, s'en applaudissait comme d'une joie ajoutée à leur vie, et un jour, dans un de ses élans de caressante tendresse, elle s'écria : « que le bon Dieu avait rendu à sa mère les deux filles qu'elle avait tant pleurées. »

A ces mots, les yeux de madame de Kergy se voilèrent de larmes qu'elle essuya vivement ; mais, loin de contredire sa fille, elle nous tendit les bras, et elle nous tint embrassées l'une et l'autre dans une grave, tendre et maternelle étreinte !

XLVII

Ce qu'éprouva Stella en ce moment, je ne saurais le dire. Quant à moi, ce fut une impression encore plus douloureuse que douce. Je ne comprenais que trop bien la tristesse qui voilait le front cher et vénéré de la mère de Gilbert, et cette absence prolongée pesait sur mon cœur comme un remords. Sans doute, je ne pensais point en être la cause directe. Mais je me souvenais toutefois que Gilbert avait quitté son pays pour quelques semaines à peine, et que c'était seulement après son séjour à Naples qu'il avait pris la résolution soudaine de faire à peu près le tour du monde, c'est-à-dire un voyage dont la durée s'était transformée de semaines en mois, et de mois en années. Je com-

prenais qu'aucune joie ne renaîtrait au foyer d'où il était absent jusqu'au jour où il y reviendrait, et il me semblait que ce serait alors seulement que j'oserais goûter moi-même la paix recouvrée de mon âme.

Le temps s'écoulait cependant ; l'automne revenait pour la seconde fois depuis l'arrivée de Stella, et l'époque de son départ approchait. J'avais résolu de l'accompagner et de retourner avec elle à Naples, pour y demeurer quelque temps avec elle et près de ma sœur ; mais des événements imprévus et très-divers vinrent modifier à la fois ses projets et les miens.

J'étais arrivée un jour à l'hôtel de Kergy à une heure un peu différente de celle où j'y venais d'habitude. Diane et sa mère étaient sorties. On me dit qu'elles rentreraient dans une heure. Je me décidai donc à les attendre, et, comme le temps était beau, j'allai m'asseoir dans le jardin, après avoir choisi un livre parmi ceux qui se trouvaient rangés sur une des tables du salon.

Tandis que je faisais ce choix, plusieurs lettres, placées sur cette table pour y attendre le retour de madame de Kergy, attirèrent mon attention, et sur l'une d'elles je reconnus, avec une vive joie, l'écriture de Gilbert.

A la longueur de son absence, cette fois se joignait la rareté et l'inexactitude de ses lettres. Des mois entiers s'écoulaient souvent sans qu'il en parvînt aucune. J'espérai donc aujourd'hui que celle-ci apporterait enfin à sa mère la promesse tant désirée du retour, et, réjouie par cette pensée, je me plongeai dans une lecture qui me fit bientôt oublier et cette espérance, et ce souci, et tout le reste....

Le livre que je tenais à la main, c'était celui des Confessions de saint Augustin, et en l'ouvrant au hasard, le passage qui tomba sous mes yeux fut celui-ci :

« ... Ce que je sais, non point avec doute, mais avec certitude ; ce que je sais, mon Dieu, c'est que je vous aime ! Votre parole a frappé mon cœur, et soudain il vous a aimé. Le ciel et la terre, et tout ce qu'ils renferment, ne me disent-ils pas aussi de toutes parts, ne crient-ils pas sans cesse à tous qu'il faut vous aimer? Mais celui dont il vous plaît d'avoir pitié entend seul ce langage[1]... »

O paroles anciennes et toujours nouvelles (comme la beauté elle-même qui les inspira) ! Quel vol prirent mes pensées en les relisant ainsi dans ce moment de solitude et de silence !

[1] *Conf.*, l. X, ch. vi.

Malgré les siècles écoulés depuis le jour où elles furent écrites, quelle expression exacte, quelle peinture fidèle de ce que j'éprouvais aujourd'hui! Et comme je sentais bien à mon tour, que, sans la pitié et la miséricorde de Dieu, il m'eût été impossible d'entendre ce langage!

J'étais loin! bien loin! j'étais perdue dans la région, non pas des rêves, mais de réalités plus belles que les visions des poëtes, lorsqu'un bruit inaccoutumé me ramena brusquement à moi-même. Ce fut d'abord le roulement d'une voiture, que je pris pour celle de madame de Kergy. Mais, peu après, je vis deux ou trois serviteurs se précipiter vers la cour, comme si un événement extraordinaire était survenu. Puis, le vieux jardinier, qui soignait près de moi le parterre, jeta tout d'un coup son arrosoir, et, poussant un cri de surprise et de joie :

— O bonté de Dieu, s'écria-t-il d'une voix toute tremblante, voilà M. le comte!

— M. le comte? m'écriai-je en me levant vivement...

Mais je n'eus pas le temps d'achever ma question. C'était véritablement lui, Gilbert. Il était là devant moi, à l'entrée du salon, au haut des marches du perron. Je m'élançai vers lui, avec une joie

que je ne songeai ni à réprimer ni à dissimuler, et je lui tendis les deux mains en m'écriant :

— Oh ! que Dieu soit mille fois béni ! c'est vous ! Vous êtes revenu ! quel bonheur ! quelle joyeuse surprise pour votre mère ! pour Diane, pour moi aussi, je vous assure !...

Je ne sais ce que j'allais ajouter encore, mais lorsque je vis qu'il me regardait immobile et semblait hors d'état de me répondre, une faible rougeur me monta au visage.

Était-il surpris et trop ému de cet accueil ? Se trompait-il, par hasard, sur sa signification ? Ce doute me causa un soudain embarras et arrêta sur mes lèvres les paroles que j'allais dire.

Il m'expliqua son apparition soudaine. Sa lettre aurait dû le précéder... Il croyait sa mère prévenue... Il avait cherché à lui éviter ce saisissement...

— Je savais que vous étiez à Paris, poursuivit-il d'une voix dont il ne pouvait maîtriser l'accent troublé. Oui,... je le savais, et j'espérais vous revoir. Mais vous trouver ici... vous revoir ainsi, la première. Oh ! madame ! c'était un bonheur trop grand pour avoir osé y songer d'avance, et je ne puis concevoir encore que ce ne soit point un rêve !...

Tandis qu'il me parlait ainsi, en me regardant

fixement, comme si j'étais une vision qui allait s'évanouir à ses yeux, mon accueil joyeux et cordial se transformait en une attitude d'une gravité extrême, et mes yeux se détournaient pendant que les siens passaient de mon visage à mes vêtements de deuil et que, pour la première fois, la pensée me venait qu'il me retrouvait libre et qu'en ce moment il y songeait peut-être !

Libre !... Oh ! si j'ai réussi à dépeindre le mouvement de mon âme depuis cet instant lumineux qui marqua le plus beau de mes jours ; s'il m'a été donné d'exprimer l'aspect que prirent dès lors, à mes yeux, le passé, le présent, l'avenir, et toutes les joies, et toutes les peines, et tous les événements de ma vie ; si, dis-je, j'ai su me faire comprendre, ceux qui me lisent savent déjà ce que ce mot *libre* signifiait pour moi maintenant.

Libre ! Oui, comme l'oiseau qui fend l'air est libre de rentrer dans sa cage ; comme le captif qui cingle vers les rives de sa patrie est libre de retourner prendre sa chaîne. Ainsi, est libre aussi de revenir au rêve évanoui du bonheur de ce monde l'âme heureuse qui a goûté la réalité de l'amour de Dieu.

« *Je ne le reprendrai pas,* » c'est là le cri de cette âme libre et affranchie, et il n'est ni étrange,

ni nouveau[1]. Pas plus que l'oiseau ou le captif, elle ne peut être tentée de revenir en arrière!

. . . .

Je n'articulai pas une parole cependant, et le flot de pensées qui venait de se soulever en moi s'apaisa au milieu du joyeux tumulte qui succéda à ce moment de silence. Madame de Kergy et Diane, appelées à la hâte, arrivaient pâles et émues. Et lorsque je vis Gilbert dans les bras de sa mère, je me sentis si heureuse que j'oubliai entièrement ce qui venait de se passer, et je ne fus pas même embarrassée lorsqu'au moment où j'allais les quitter j'entendis Diane dire à son frère « que sa mère avait maintenant deux filles de plus, et qu'il allait retrouver à la maison trois sœurs au lieu d'une. »

Je revins précipitamment chez moi. Pour la première fois, depuis bien longtemps, j'avais le cœur joyeux. Je cherchai Stella. Elle n'était ni dans la maison, ni au jardin. Je songeai alors à l'atelier, où je la trouvai en effet. Tout y était demeuré dans l'ordre où l'avait laissé Lorenzo, et Stella, qui avait un don naturel pour les arts, savait assez sculpter pour que ce talent pût occu-

[1] *Récit d'une sœur*, vol. II, p. 393.

per une partie de son temps. Elle avait réussi à faire un buste ressemblant de son Angiolina, et elle était occupée à ce travail lorsque je parus.

Elle me regarda d'un air surpris, car elle vit bien qu'il était survenu quelque chose d'inusité.

— Gilbert est revenu ! m'écriai-je sans songer à la préparer à une nouvelle dont je n'avais pas assez prévu l'effet.

Elle pâlit mortellement, et son visage prit une expression que je ne lui avais jamais vue. Je fus tout à fait interdite.

Puis avec un brusque mouvement, et d'une voix altérée elle me dit :

— Alors il faut que je parte, Ginevra.

Et tout d'un coup, fondant en larmes, elle posa ses lèvres sur le petit buste, produit si ressemblant de son travail et de sa douleur.

— O mon ange, dit-elle, pardonne-moi ! Je le sais, je ne devais aimer que toi. J'ai été punie, cruellement punie. Et cependant je ne suis pas encore sûre de moi-même. Ginevra, je ne veux pas le revoir. Je veux partir.

C'était la première fois de sa vie que Stella me laissait ainsi pénétrer jusqu'au fond de son cœur. C'était la première fois que la violence d'une émotion quelconque brisait le mur de réserve dont elle

savait s'entourer et triompher de sa répugnance obstinée à parler d'elle-même ; c'était la première fois que je voyais enfin à découvert cette blessure si longtemps soupçonnée, et à laquelle, jamais jusqu'à ce jour, je n'avais osé toucher.

Dieu sait avec quelle émotion je l'entendis! Quelles espérances se réveillèrent, et quelle prière sortit de mon cœur pendant l'instant de silence qui suivit ces ardentes paroles. Elle reprit bientôt avec une agitation nouvelle :

— Partir ! Oui, il le faut sur l'heure. Jamais je n'avais prévu qu'il arriverait ainsi sans que j'eusse le temps de fuir !...

Puis elle ajouta d'une voix brève :

— Écoute, Ginevra. Pour cette fois, il faut que mon cœur s'épanche avec toi. Il t'aime, tu le sais, et maintenant que rien ne vous sépare plus, maintenant que tu es libre...

Mais elle s'arrêta tout court, surprise, je le pense, de la manière dont je la regardai.

— Elle aussi ! Est-ce possible! murmurai-je, répondant à ma propre pensée.

Et mes yeux, d'abord fixés sur elle, se levaient involontairement vers cette lumière du ciel qui seule pénétrait dans l'atelier. Bientôt je lui dis d'une voix calme :

— Tu te trompes, Stella, je ne suis pas libre comme tu l'entends. Ne parlons pas de moi en ce moment, je t'en prie...

Elle m'écouta, mais elle ne me comprit pas, et le mouvement de sa pensée, un instant interrompu, reprit son cours. J'étais loin de chercher à arrêter une expansion dont son cœur souffrant avait plus besoin qu'elle ne le savait. Je la laissai donc exhaler, sans contrainte, tout ce qui se pressait sur ses lèvres ; je la laissai se livrer à son chimérique remords. Je ne l'arrêtai même point lorsqu'elle me répéta que son cher trésor ne lui eût point été ravi si elle eût été plus digne de le conserver, et si aucun autre amour ne se fût emparé de son cœur. Je ne contrariai point cette fantaisie, qui n'était que l'une de ces *perfidies de la douleur* (ainsi qu'on les a si bien nommées) qui, lorsque le malheur accable, viennent ajouter à la réalité, le poids souvent plus lourd et toujours plus difficile à supporter des peines imaginaires.

Je l'assurai, au contraire, que nous partirions ensemble et que ce serait elle-même qui fixerait le jour de notre départ. Je la suppliai seulement de ne point hâter ce jour, de ne point quitter brusquement Paris, de ne pas affliger notre admirable et parfaite amie dans les premières heures de sa

joie, de ne point faire pleurer Diane au moment où elle était si contente de se retrouver heureuse. J'obtins enfin la promesse que, pour le moment, les choses resteraient telles qu'elles étaient; qu'elle reviendrait, avec moi, à l'hôtel de Kergy, et que le retour de Gilbert ne changerait rien aux habitudes de la vie que nous menions, l'une et l'autre, depuis un an.

XLVIII

Rien ne fut changé en effet. Nos courses du matin, nos occupations de l'après-midi, nos réunions du soir, tout continua comme auparavant. Rien, en apparence, n'était survenu de nouveau, sinon que la paix et la joie avaient reparu sous le toit de nos amis, et que tout y allait mieux que naguère, même lorsque Gilbert était présent; car, cette fois, il semblait décidé à mettre un frein à son humeur voyageuse et à se fixer enfin près de sa mère, pour ne plus la quitter.

Rien donc n'était changé. Et cependant, avant

la fin de cette année, seule j'étais demeurée la même que le jour de l'arrivée de Gilbert, ce jour où Stella voulait partir pour le fuir, ce jour où (disons-le maintenant) lui-même se figurait que, si ma joie, en le revoyant, l'avait trompé, si mes sentiments ne répondaient point aux siens, si une nouvelle et infranchissable barrière remplaçait entre nous, celle que la mort avait brisée, alors il lui faudrait partir, s'expatrier de nouveau, s'exiler loin des siens... que sais-je? mourir? Oui, en vérité, mourir, de la douleur d'un cœur brisé !...

C'est bien à peu près en ces termes qu'il m'avait parlé un jour quelque temps après son retour, tandis que je l'écoutais et le regardais avec une étrange sensation de surprise. Il était cependant toujours le même : c'était bien là ce Gilbert dont la présence avait été pour moi un si grand bonheur et un si grand danger. Rien n'était changé au charme de ses traits, de sa voix, de son esprit, à l'élévation de son caractère et de son âme, et cependant je cherchais avec effort, et en vain, à me rappeler ces émotions du passé, si difficiles à dissimuler, si douloureuses à combattre, si impossibles à vaincre. Je ne parvenais point à réveiller le souvenir de ces rêves dont la réalisation m'était offerte, et à me persuader que

c'était à moi que cette destinée avait semblé si heureuse et si digne d'envie ! à moi ! qui aujourd'hui la trouvais si fort au-dessous de l'ambition satisfaite de mon cœur! Ah! il me fallait revoir Gilbert ! il me fallait regarder encore une fois en face ce bonheur de la terre, afin de mesurer exactement jusqu'à quelle profondeur avait pénétré dans mon âme le trait divin qui y avait fait jaillir la source unique et vraie du bonheur et de l'amour!

Toutes ces pensées, il ne me fut pas nécessaire de les articuler. Mieux qu'aucune parole, mieux qu'aucune explication, quelque chose d'insaisissable dans mes yeux, ma voix et mon langage, dans ma tranquillité en sa présence, dans mon amitié elle-même, évidente et sincère, produisirent peu à peu en lui cette conviction, à laquelle aucun homme ne résiste, à moins qu'il ne soit — ce que n'était point Gilbert — aveugle, présomptueux ou infatué par l'orgueil.

« *L'amour*, a dit notre grand poëte, *impose à celui qui est aimé d'aimer en retour*[1]. » Mais il aurait dû ajouter que si cette loi n'est pas obéie, l'amour s'éteint, et que celui qui aime se lasse bien vite d'aimer en vain.

[1] *Amor ch' a nullo amato amar perdona.* (DANTE, *Enfer*, c. v.)

Gilbert ne fit point une exception à cette règle. Toutefois, la loi du poëte eut pour lui son heure et son accomplissement, et le jour vint où il la subit. Ce fut lent, graduel, insensible; mais enfin je vis naître, grandir, et se réaliser ma plus chère espérance.

Le « *sang joyeux* » qui avait aidé naguère ma Stella à supporter sa triste jeunesse recommença à faire battre son cœur de joies et d'espérances nouvelles, ramena sur ses lèvres et dans ses yeux cet éclat de couleur et cette intensité d'expression qui étaient toujours le reflet des émotions de son âme, et me la rendit enfin telle que, depuis sa grande douleur, elle ne m'était plus apparue! . . . .

. . . .

Je la vis donc heureuse, heureuse d'un bonheur qui, jusque-là, n'avait pas même effleuré sa vie. J'aurais pu partir maintenant, sans elle, et rejoindre Livia, comme j'en avais eu l'intention. Mais tandis que les changements que je viens d'indiquer s'accomplissaient autour de moi, la main lourde et impitoyable de la spoliation s'était appesantie sur le cher asile où ma sœur croyait avoir abrité

le reste de sa vie. On avait besoin d'une caserne : le monastère fut envahi; les religieuses en furent expulsées. On infligea à ces vies innocentes une peine plus rude que l'exil, aussi rigoureuse que la mort (et qui fut effectivement la mort pour quelques-unes d'entre elles) : on les sépara les unes des autres. Les plus âgées furent recueillies dans de pieuses familles; les autres furent dispersées dans quelques couvents de leur ordre que la suppression épargnait encore en Italie ; d'autres enfin cherchèrent un refuge dans les pays où ne soufflait point alors ce vent d'orage qui, de loin en loin, se lève sur l'Église et frappe les ordres religieux (comme la foudre frappe d'abord et toujours les cimes) sans avoir jamais réussi à en anéantir un seul, laissant seulement à tous les persécuteurs, la flétrissure d'un attentat et la honte d'un échec !

Ma Livia fut au nombre de ces saintes exilées. Un couvent de son ordre, situé non loin de Paris, lui fut assigné comme refuge, et ce fut là que j'eus la joie de revoir son calme et angélique visage. Que de choses à nous dire ! Quel accord maintenant entre nous ! Quelle joie que celle de retrouver cette oreille attentive, ce cœur fidèle, cette âme forte et simple! Mais lorsque, après mes

longs récits, je lui demandai de me parler à son tour de ce qu'elle avait souffert ; de cet envahissement subit et violent, de cette profanation d'un lieu à la fois pour elle si sacré et si cher, de cet adieu au ciel brillant, aux belles montagnes et à tout l'enchantement du pays qu'elle aimait, elle sourit :

— Qu'importe tout cela ? me dit-elle. Une seule chose est triste : c'est que ceux qui nous ont fait ce mal ont mal fait ! Quant à nous, la seule spoliation redoutable, ils ne peuvent l'accomplir ; le seul véritable exil, ils ne peuvent nous l'imposer. « *Toute la terre est au Seigneur que nous servons*[1], » et il n'appartient à aucune force humaine de nous séparer de lui !

Et maintenant, il me reste peu de lignes à ajouter.

Le bonheur de la terre, tel qu'il est, dans sa richesse et dans sa pauvreté, Gilbert et Stella le possèdent. Diane aussi, sans quitter le toit de sa mère, a trouvé un époux digne d'elle et de ce cher et noble intérieur. Mario fait de fréquents voyages en France pour visiter ses deux sœurs, chacune dans sa retraite, et les aspérités du passé s'effa-

[1] Père de Ravignan.

cent chez lui de plus en plus. Lando et Térésina viennent aussi me voir à chacun de leurs retours à Paris, et je trouve toujours en lui un ami fidèle ; mais j'ai beaucoup de peine à lui persuader que je ne me remarierai jamais, et encore davantage à lui faire comprendre que je puisse me trouver heureuse.

Heureuse!... Je le suis cependant, en vérité ! je le suis comme je n'avais point imaginé qu'on pût l'être ici-bas : et si parfois la vie me semble longue, jamais je ne la trouve triste. L'ordre, la paix, l'activité, l'amitié bienfaisante, l'espérance divine se chargent de la combler de joies, et (comme une femme[1] qui, jeune encore, parvint, elle aussi, par la souffrance à la plus vive lumière), je dis à mon tour : Rien ne me manque, car « *je crois, j'aime et j'attends.* »

Oui ! j'attends la plénitude de ce bonheur dont un seul rayonnement a suffi pour transformer toute ma vie. Je bénis Dieu de m'avoir fait lire le mot profond de l'énigme de mon cœur, et de m'avoir révélé, dans la même clarté, celui de toutes les aspirations qui sont à la fois l'honneur et le tourment de nos âmes!... Je lui rends grâces

[1] Alexandrine de la Ferronnays.

enfin de comprendre, et de croire, avec assurance que ce qui nous rend insatiables de savoir, de repos, de bonheur, d'amour, de sécurité, et de tant d'autres biens inconnus à la terre, c'est que tous ici-bas « *nous sommes créés* UNIQUEMENT *pour ce que nous ne possédons pas encore*[1].

[1] Madame Swetchine.



FIN

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.






BIBLIOTEC